A desert landscape with sand dunes and a large, stylized, multi-colored text overlay. The text is arranged in three rows: 'BOU' at the top, 'LEV' in the middle, and 'ART' at the bottom. The letters are filled with a complex, multi-colored pattern of red, green, and blue, giving them a textured, almost crystalline appearance. The background is a grayscale image of a desert with sand dunes and some sparse vegetation. The overall composition is bold and graphic.

BOU

LEV

ART



TABLE DES MATIÈRES

ÉDITO
8-9

PORTRAIT : PEACEBONE
10-15

COMPTE-RENDU : TFFL

DOSSIER THÉMATIQUE : MODE

CRÉATION : NINA THOMAS

ARTICLE : GUIDE DES FRIPERIES
LAUSANNOISES

PORTRAIT : ORFEUS

ARTICLE : PAULS CROISÉS

PORTRAIT : NICOLAS GAY

PORTRAIT : JEANNE BROQUET

CRÉATION LITTÉRAIRE

COMPTE RENDU : FÉCULE

COMPTE RENDU : BEX&ARTS

CRÉATION : HELLENISTIC TENDENCIES

DOSSIER COMPTE RENDU : CANNES

CANNES CLASSICS, UNE
SECTION AUX MULTIPLES
FACETTES

RENCONTRES

COUPS DE CŒUR SUR LA

CROISSETTE

ARTICLE : FILMER LA TRAGÉDIE
HISTORIQUE

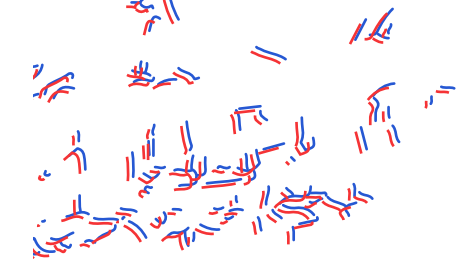
CRÉATION : MATHILDE CHAPPUIS

COMPTE RENDU : CASTEL LIVE

ARTICLE : EMILIENNE EARNY

COMPTE RENDU : LES GEORGES

COMPTE RENDU : LE LIVRE SUR LES
QUAIS



MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Administration

Abel Zuchuat
Juliet Ordjonikidze
Lliana Doudot
Manon Lelièvre

Président
Secrétariat
RH
Trésorerie

Communication

Catherine Teyssier
Nina Thomas

CM
Création

Édition

Abigaël Mackenzie

Iconographie

Aude Mayer

Organisation

Sebastien Milcé
Mona Joseph
Thibault Ramet

Responsable organisation
Chargée exposition
Chargé concert

Rédaction

Fanny Cheseaux
Mona De Palma
Corentin Blanc
Gaëtan Zinder
Joas Maggetti
Mathieu Vuillerme
Mathilde Pralong
Victor Portillo

Corédactrice en chef
Corédactrice en chef
Responsable rédaction
Responsable rédaction
Responsable rédaction
Responsable rédaction
Responsable rédaction

REMERCIEMENTS & RÉDACTEUR·ICES

Merci à :

Eléonore Varone
Camille Scherrer
Olivier Estoppey
Pascal Seiler
Aline Fournier
Rebecca Onesti
Jonas Guyot
Mathilde Chappuis
Aurélie Grao
Kyra Dupont Troubetzkoy
Rebekah Atkinson
Samuel Lucchini
Julien Bonzon
Simon Bradford
Colin Rochat
Annaëlle Poget
Nicolas Gay
Jeanne Broquet
Juliet Ordjonikidze
Corentin Blanc
Catherine Teyssier
Grégoire Marmy
Sasha Legrosdidier
Adrien Maitrot
Victoire Kezeu Tchouangang
Sebastian Salzmann
Noé Maggetti
Vincent Bossel
Sasha Divià
Bethsabée Veillon
Damlartiste
Cinnay

Avec la participation de :

Corentin Blanc
Lorna Blum
Florence Bordeleau-Gagné
Yasmine Briacca
Marie Butty
Lara Carron
Fanny Cheseaux
Samuel Damiani
Mona De Palma
Lucas Dévaud
Ermance Dhermy
Lliana Doudot
Charlotte Haas
Victoire Kezeu Tchouangang
Sasha Legrosdidier
Manon Lelièvre
Joas Maggetti
Adrien Maitrot
Gloria Mateus
Sebastien Milcé
Juliet Ordjonikidze
Anaëlle Poget
Mathilde Pralong
Tobias Sarrasin
Catherine Teyssier
Abel Zuchuat

L'É-

DI-

TO

Promenons-nous — non pas dans les bois — , mais dans l'effervescence culturelle suisse romande à travers ce huitième numéro du BoulevArtMag. En effet, malgré ses petits 9250 km² de superficie, la Romandie regorge de tant de festivals et d'événements culturels qu'on ne sait parfois plus où donner de la tête. « Encore un festival de cinéma ce weekend ! », est une phrase régulièrement prononcée sur la terrasse de l'Anthropole par d'innocent-es étudiant-es qui doivent pourtant réviser ledit weekend.

Les artistes locaux créent et innovent de tous côtés : textile, littérature, photographie, illustration et musique... La rédaction a donc moissonné large pour ce numéro. Découvrez y par exemple Castle'Live, un festival dans un château de la Côte Vaudoise présenté par une rédactrice-fée, le Tourne Film Festival Lausannois, qui allie film et musique au parc de Mon Repos ou encore le reportage photo de Sebastian Salzmänn, photographe berlinois qui pose un certain regard sur la beauté de la Grèce...

Pour rendre compte de cette effervescence artistique, BoulevArt propose plusieurs catégories d'articles : des portraits d'artistes, des comptes-rendus de festivals, des créations faites pour le magazine et des articles plus analytiques. Aux côtés de notre désormais traditionnel dossier sur le Festival de Cannes — oui, la Romandie s'exporte aussi sur la Croisette —, nous vous offrons un dossier thématique nommé : "Déshabillons le monde de la mode romand". Cette pièce de résistance de choix s'intéresse à l'envers du défilé de la fashion locale. Pour cela, sommes allé-es à la rencontre des créateur-ices qui font la mode

d'aujourd'hui, et elles avaient des choses à dire ! Orfeus, designer fribourgeois, espère par exemple la mort de la fast fashion. Nicolas Gay, costumier-x-ère, voit en son art un art de vivre et Jeanne Broquet, créatrice de mode, propose de nouvelles conceptions de la matière en mariant céramique et sacs à main.

En tant que nouvelles cheffes d'orchestre de la symphonie boulevardienne, nous tenons à remercier chaleureusement toute l'équipe du numéro 8 pour leur travail d'une grande qualité — et bénévole — sans qui cette aventure ne pourrait pas avoir lieu. Nous les remercions également pour leur réactivité et leur soutien à notre rôle de co-rédactrices en chef, que nous avons embrassé avec enthousiasme, mais sans trop savoir où l'on mettait les pieds. Bien sûr, avant d'être le magazine que vous tenez entre vos mains, BoulevArt reste avant tout une association étudiante. En cela, nous visons à offrir l'occasion aux étudiant-es de se frotter au monde du journalisme et de l'évènementiel : envoyé-es sur le terrain des festivals suisses-romands, iels produisent des comptes-rendus, interviewent les artistes de la région et se font la plume en rédigeant ensuite des articles, tout en travaillant aussi à prendre des photos et vidéos des événements, et à organiser des tables-rondes ou des vernissages. La relève se forme de deux côtés du rideau, entre ceux qui font l'art et ceux qui le promeuvent !

Fanny Cheseaux et Mona De Palma,
co-rédactrices en chef



Portrait du groupe © Angine Pai, BoulevArt, 2023

PEACEBONE

Par Luca Dévaud

La musique est un exutoire pour certain-e-s, un moyen de se connecter avec ses émotions pour d'autres...

***Peacebone*, groupe veveysan de blues rock moderne, offre pareil divertissement à ses auditeur-ric-e-s. Leurs chansons proposent de s'évader, nous bouleversent peut-être même, tant par la tristesse que l'on devine chez elleux que par la hargne qui en émane. Je vous propose de découvrir ces musicien-ne-s et de vous imprégner, un court instant, de leur univers musical.**

C'est dans un studio d'enregistrement que je rencontre cinq ami-e-s, souriant-e-s et détendu-e-s. Depuis quelques années, leur groupe de musique n'a cessé d'élever sa cote de popularité dans la région ; après la sortie de leur deuxième album, on a notamment pu les voir jouer cet été lors de la 57ème édition du Montreux Jazz Festival. Leur musique véhicule à la fois de l'agressivité et de la mélancolie. Si, introspectivement, ces artistes perçoivent une certaine férocité au centre de leur œuvre, iels la décrivent surtout d'« inqualifiable », en ceci que le groupe refuse de se limiter à un seul et unique style. Leur ligne directrice reste le blues rock, à partir de laquelle oscillent leurs influences du moment. Cependant, il est moins question d'un type de musique propre au groupe que de la création de morceaux qui leur plaisent. Des morceaux certes dynamiques et prenants, mais qui peuvent aussi dégager une certaine douceur, voire de la mélancolie. Il semble que ce soit cette combinaison antithétique d'une violente nostalgie, ou d'une triste bestialité, qui construit l'identité musicale de *Peacebone*. Quoi qu'il en soit, la musique passionne ces jeunes artistes, dont les

différents parcours ont convergé vers le même projet : former un groupe. Un projet de gymnasien-ne-s qui cherchent à s'épanouir en faisant ce qu'ils aiment qui est devenu au fil du temps une activité sérieuse et pleine d'ambitions. Il sera intéressant de découvrir leur évolution, des débuts de chacun-e dans la musique à leur collaboration finale. Nous nous pencherons notamment sur leur travail de composition, lequel répond à une dynamique collective : quel est le procédé artistique derrière leurs chansons ? Et qu'est-ce qui différencie leurs deux albums ? Pour finir, nous nous intéresserons à leurs ressentis lors des concerts, moments de rencontre avec le public. C'est donc avec le plus grand plaisir que je vous présente Rebekah Atkinson, Julien Bonzon, Simon Bradford, Samuel Lucchini et Colin Rochat.

Amis d'enfance, c'est dans leur quatorzième année que Julien et Samuel commencent à faire de la musique, intégrant tout d'abord un groupe scolaire. Jugeant l'activité trop irrégulière et pas assez sérieuse, les deux garçons décident de jouer entre eux et fondent *Peacebone* en 2017. Bassiste de la bande, Julien a baigné dans la musique classique pendant huit ans, avant de finalement se mettre à la basse électrique. Son compatriote et co-fondateur du groupe, Samuel, a démarré avec l'apprentissage du solfège puis de la flûte, avant d'arriver à la guitare. Au sein d'un premier groupe au conservatoire, le jeune homme de 24 ans a rapidement pris goût à la composition et aux représentations de groupe. Passionné, il croise le chemin de Simon au cours de leur cursus gymnasial, et l'inclut au projet en décembre 2017. Bien qu'il ait grandi une guitare à la main, ce nouveau membre s'initie à la batterie et devient logiquement batteur du groupe. À la recherche d'un-e vocaliste, le trio initial de *Peacebone*



Le groupe Peacebone les pieds dans l'eau à Vevey. © Angine Pai, BoulevArt, 2023.

intègre ensuite Rebekah à l'équipe, qu'ils rencontrent également au gymnase. Au sein d'un chœur quand elle était plus jeune, la chanteuse de 22 ans, fille d'une pianiste, a aussi été formée au piano : elle en joue d'ailleurs dans certains morceaux. Après l'arrivée de Rebekah, *Peacebone* enregistre son premier EP, puis sort son premier album en 2021. Un peu plus tard, Colin intègre l'équipe. La fascination pour la guitare que nourrissait ce jeune homme l'a progressivement décidé à s'y initier sous la coupe de son frère, puis à s'exercer seul. Âgé de 17 ans aujourd'hui, le gymnasiens occupe la fonction de guitariste rythmique au sein du groupe. C'est donc armé de ce nouvel atout que *Peacebone* réalise son deuxième album et le sort en mai 2023.

L'art de la composition

Lorsqu'ils écoutent leur musique, ces cinq artistes veulent être en mesure d'oublier

qu'il s'agit de leur travail et de simplement l'apprécier. Pour atteindre ce but, le groupe a dû trouver sa méthode. Créatif, Samuel fait généralement les premiers pas dans la conception d'un morceau, autour duquel l'ensemble du groupe se penche ensuite. Le guitariste explique avoir beaucoup d'idées, mais parfois de la peine à les canaliser. Simon y remédie en assurant la structure et l'arrangement des titres, mettant un peu d'ordre à cette inventivité. En ce qui concerne les paroles des chansons, c'est la vocaliste, Rebekah, qui s'en occupe principalement : puisant l'inspiration de son vécu, elle aime écrire tranquillement chez elle avant d'apporter son texte en répétition. La jeune femme concède avoir pris conscience, au fil des ans, de la complexité du travail qu'un-e chanteur-euse doit effectuer. Dans la mesure où elle n'a jamais suivi de cours, elle se dit autodidacte et cherche à toujours plus exprimer le potentiel que sa voix lui offre. La création d'une chanson est donc fragmentée selon les compétences individuelles de chacun-e, mais le résultat final reste avant

tout le fruit d'une démarche collective, de discussions et de modifications faites en commun. Au même titre qu'une chanson est parfois créée en cinq minutes, une autre peut leur prendre des mois de travail, et n'aboutir qu'à un résultat insatisfaisant. Avec le recul, tous-tes s'accordent à dire que l'expérience acquise aujourd'hui les dissuaderait de s'acharner sur un morceau s'ils ne parviennent pas à obtenir ce qu'ils souhaitent.

La création de chansons implique la réalisation d'albums. En été 2020, *Peacebone* se rend à Berlin pour y enregistrer le premier, intitulé *Metanoïa*, entre deux vagues de Covid. Une expérience nouvelle que tous-tes considèrent enrichissante. Ayant pris un-e producteur-riche, le groupe se retrouve au contact de professionnel-le-s connu-e-s du milieu, et découvre le fonctionnement de cet univers. Nombre de chansons de l'album abordent la thématique du mal-être, tandis que le dernier morceau, *Berliner Allée*, avance l'idée d'un nouveau départ. Réfléchissant à l'évolution de leur musique, Julien explique que *Metanoïa* est bridé par cette trame suivie, mais qu'il n'en est rien pour *Warm Paint*. En effet, ce second album rassemble différentes chansons n'ayant pas de lien thématique apparent et offrant une grande diversité musicale. En réalité, la réflexion autour de *Warm Paint* est avant tout sonore : l'accent a été mis sur la justesse et la cohérence avec laquelle les morceaux s'enchaînent musicalement. Cet album représente une véritable progression pour les musicien-ne-s, autant en termes d'écriture musicale, d'arrangements, de son, de production et de promotion. Une avancée qu'ils expliquent par leur cadre de travail, *Warm Paint* ayant été autoproduit dans leur studio. Cette autonomie du groupe a été rendue possible par les différentes compétences que chacun-e a développées au fil du temps, et qui sortent du cadre exclusivement musical. Par exemple, Julien gère la prise de son, tandis

que Simon maîtrise le mixage, là où la promotion et le management reviennent à Samuel. Cette gestion nouvelle de tâches supplémentaires est donc ce qui leur a permis de travailler indépendamment sur le nouvel album, ainsi que de profiter de délais de production plus souples puisque seul-e-s elleux les déterminaient. Une tranquillité bienvenue pour perfectionner les morceaux, lesquels jouissent notamment de deuxièmes voix que l'on ne trouve pas dans *Metanoïa*. Ce travail autour des voix permet à Rebecca de s'exprimer davantage, et réjouit l'ensemble du groupe. C'est d'ailleurs une des chansons du dernier album, *Why won't you let me be yours*, qui leur a semblé particulièrement plaire aux auditeur-riche-s. À titre personnel, iels se rejoignent en affirmant leur satisfaction à l'écoute de *Rain will fall* (album *Warm Paint*), mais apprécient aussi certains de leurs titres moins connus, à l'instar de *Berliner Allée* (album *Metanoïa*) et *Cold faced Girl* (album *Warm Paint*). Enfin, *Doctor Please* et *Arcane* représentent selon elleux des titres importants de leur travail, en ceci qu'ils sont les plus écoutés du premier album.

Se produire sur scène

Tous-tes se rejoignent en affirmant que la création des chansons et leur performance en public sont des tâches très différentes, à distinguer l'une de l'autre. En effet, les concerts représentent un autre aspect important du quotidien du groupe, sans lequel les artistes considéreraient leur activité incomplète. Pour Colin, présenter leur musique devant un public est avant tout gratifiant et permet d'établir un lien avec ceux qui les écoutent. Surtout, les représentations restent le moyen idéal de se faire connaître. Elles sont aussi le théâtre d'émotions instantanées, tel le trac. Les cinq ami-e-s se disent libéré-e-s de ce stress une fois la performance entamée. Samuel nuance cette difficulté, arguant

que les musiciens sont moins impactés que Rebekah du fait qu'ils interagissent avec les spectateur-riche-s par l'instrument, et non par la voix. La chanteuse doit en effet, en plus de se produire sur scène, s'adresser au public entre les morceaux : son rôle est de capter l'attention de la foule et donner envie d'écouter leur musique. Un devoir parfois intimidant dont elle s'acquitte avec témérité à chaque fois. Pour les musicien-ne-s, l'angoisse et le stress d'avant concert sont surtout un piètre désagrément face au plaisir de monter sur scène. Cependant, certaines dates sont plus marquantes que d'autres. L'été dernier, le groupe a atteint la deuxième position d'un concours, le *M4Music*, dans la catégorie rock ; ce résultat leur a alors permis d'obtenir une place pour jouer au Montreux Jazz Festival ! Tous-tes disent avoir adoré cette expérience, et leurs sourires affichés en évoquant le jazz en disent long. À Montreux, même la pluie n'a pas eu raison de leur enthousiasme, ni de celui des spectateur-riche-s d'ailleurs, dont le nombre conséquent a émerveillé nos artistes. Iels espèrent y revenir très vite.

Travailler dur, des rêves plein la tête...

Les performances en public, combinées à la composition des morceaux en studio, représentent une part importante du quotidien de ces artistes. En moyenne, il faut compter huit heures par semaine de répétitions ; néanmoins, cet horaire peut doubler selon les périodes. On se rend compte que leur emploi du temps est bien chargé, quand on sait qu'ils cumulent tous cette activité à leur travail ou formation. En effet, les revenus du groupe ne leur octroient que de maigres sommes d'argent, et il n'est donc pas envisageable d'en vivre pleinement pour l'instant. Certain-e-s gardent les deux pieds dans l'industrie de la musique, à l'instar de Samuel et

Simon qui travaillent au sein d'un même label. D'autres le souhaiteraient, comme Rebekah qui envisage un apprentissage lié à cette passion, sans pour autant mettre de côté son engouement pour la restauration. Chacun-e navigue ainsi entre plusieurs activités, bien que l'idée d'un investissement uniquement consacré à *Peacebone* reste un rêve. Une aspiration qu'ils veulent concrétiser en se donnant les moyens de réussir, et cela passe par un maximum de concerts, principal multiplicateur de popularité. Les artistes travaillent aussi sur de nombreux projets. Le plus avancé, un EP psychédélique, est au centre de leurs préoccupations actuelles. Moins immédiat, un troisième album est prévu, et les musicien-ne-s sourient en songeant qu'un bon nombre de chansons sont déjà bien abouties. De plus, une idée se développe autour d'un *featuring* avec une artiste genevoise. Ces objectifs en tête, les cinq ami-e-s se sentent bien, encouragé-e-s par le succès de leur dernier album. Dans leur local, au sous-sol d'un immeuble, iels ne pensent qu'à une chose : percer.

TFFL : QUAND LA MUSIQUE FAIT SON CINÉMA



Quelques spectateur.trice.s captivé.e.s par la projection © Bethsabée Veillon, Boulevard, 2023.

Depuis sa création en 2019 le Tourne-Films Festival prend de l'ampleur tout en restant fidèle à ses préoccupations initiales : mettre en lumière chaque année les liens qui unissent musique et cinéma afin de les faire découvrir gratuitement dans le parc de Mon-Repos.

Du 6 au 10 septembre s'est déroulée avec succès la cinquième édition du Tourne-Films Festival Lausanne (TFFL). Après une soirée d'ouverture organisée au casino de Montbenon dans une salle Paderewski bien remplie, le festival s'est poursuivi dans le parc de Mon-Repos, particulièrement fleuri et ensoleillé en cette fin d'été – pour le plus grand bonheur des 3000 spectateur.trice.s venu.e.s sur la durée du festival ! Devant la villa du parc, une scène de concert, des chaises-longues, des tables, un *foodtruck*, un bar ; à l'arrière, un grand écran, de nombreuses rangées de sièges et des coins d'herbe : de quoi tenter les promeneur.euse.s curieux.ses. C'est dans ce cadre idyllique que nous avons fait de belles découvertes, aussi bien musicales que cinématographiques. Dirigé par deux jeunes Lausannois, Vincent Bossel et Noé Maggetti, le TFFL cherche en effet chaque année à explorer les liens entre musique et cinéma, grâce à une programmation riche et variée, qui mêle concerts et projections *open air* de courts-métrages, de clips musicaux ainsi que d'une rétrospective de longs-métrages. À cela s'ajoutaient cette année des activités pour les plus jeunes, à savoir un atelier « Mash-up » pour les enfants et ados de 11 à 15 ans ainsi qu'un atelier « Ludo-philo » réservé aux enfants de 7 à 10 ans. Pour satisfaire les papilles gustatives des amateur.trice.s de bières, cidres et piquettes lausannois, une dégustation était proposée par « Au Nord des Rails ». Pour les plus fêtard.e.s, il était également possible de se casser la voix au karaoké du jeudi soir et de danser jusqu'à l'aube ou presque aux *afters* à la cave du Bleu Léopard – tout en tâchant d'être en forme pour assister à la table ronde du dimanche, qui avait pour but de réunir plusieurs organisateur.trice.s de festivals de films de la région.

Rétrospective « artistes à l'écran »

Le cinéma et la musique sont étroitement liés par différents biais ; chaque année, le festival cherche à mettre en lumière un point de rencontre entre ces deux arts : la rétrospective de la première édition était dédiée au genre de la comédie musicale, l'année suivante au *band movies*, la troisième au compositeur Ennio Morricone et enfin, l'année dernière, au *biopic musical*. Pour cette cinquième édition, la rétrospective, intitulée « Artistes à l'écran », était consacrée aux films dans lesquels des stars connues essentiellement pour leurs créations musicales tiennent un rôle principal dans un film – avec plus de réussite pour certaines que pour d'autres... Ces dernières années, les exemples ne manquent

pas : Lady Gaga dans le remake de *A Star is Born* (Bradley Cooper, 2018), Harry Style dans *Dunkerque* (Christopher Nolan, 2017), ou encore Madonna dans *Evita* (Alan Parker, 1996). La tendance n'est pas si récente : des réalisateur.trice.s ont en effet pris comme vedette des musiciens dès les années 1950. Elvis Presley est ainsi le protagoniste de nombre de films dans les années 1950 et 1960 ; dans la sphère francophone, on peut voir Jacques Brel jouer aux côtés de Lino Ventura dans *L'Emmerdeur* (Édouard Molinaro, 1973), ou Charles Aznavour dans *Tirez sur le pianiste* (François Truffaut, 1960).

Le festival avait donc l'embaras du choix. Il s'est ouvert sur la surprenante comédie romantique *Moonstruck* (Norman Jewison, 1987), qui a valu un Oscar à la chanteuse Cher, qui y joue aux côtés d'un tout jeune Nicolas Cage. Les jours suivants, le public a découvert dans *The Hunger* (Tony Scott, 1983) David Bowie en vampire assoiffé, partageant de façon tout aussi inattendue l'affiche avec Catherine Deneuve ; *Down By Law* (1986) de Jim Jarmusch, où les musiciens John Lurie et Tom Waits tiennent la vedette et se retrouvent en prison avec un personnage excentrique joué par Roberto Benigni ; dans *Be Kind Rewind* (Michel Gondry, 2008), c'est le rappeur Mos Def qui doit gérer tant bien que mal un magasin de VHS à la suite d'un incident improbable ; enfin, dans *Tacones lejanos (Talons aiguilles)*, Pedro Almodóvar, 1991), la star de la pop hispanique Miguel Bosé est à la fois juge enquêteur, fils soumis à une mère possessive, et *drag queen* dans un cabaret. Cette sélection se prête à des réflexions touchant au champ des *stars studies* – et aux travaux de Richard Dyer et Edgar Morin entre autres. En effet, on peut questionner le statut des *stars* de la musique à l'écran, et se demander, au-delà de la stratégie publicitaire indéniable qu'elles incarnent, comment s'explique ce phénomène. On pourrait également interroger la façon dont ces films jouent avec la représentation que le public a l'habitude d'avoir de ces stars – autrement dit, se demander comment ces films déjouent ou non l'horizon d'attente créé par des images préconstruites médiatiquement – entre autres via les concerts, les clips, les interviews, les affiches, etc.

Dans la construction de l'image publique des artistes musicaux, les rôles au cinéma occupent une place à part entière : ce cadre inattendu permet souvent de surprendre le public, en déconstruisant l'image préétablie de l'artiste – ne fût-ce que pour mieux la réaffirmer. Prenons par exemple le cas de Cher : quelques mois avant la sortie du film, la chanteuse publiait son album intitulé *Cher* ; sur la pochette, elle est vêtue d'un blouson en cuir, les cheveux détachés, longs et frisés, et lors de sa tournée, elle porte des tenues légères et dégage une grande énergie. Les spectateur.trice.s sont donc étonné.e.s de la voir en veuve italienne grisonnante dans la première partie de *Moonstruck*. Après avoir



Projection du film *The Hunger* devant un public nombreux ! © Shasha Divià, TFFL, 2023



Gino., accompagné de son imposant synthétiseur et entouré de fleurs © Shasha Divià, TFFL, 2023.



Le groupe Broken Bridge en pleine action ©Shasha Divià, TFFL, 2023.



Moictani ©Shasha Divià, TFFL, 2023

déconstruit de façon ludique cette image de *sex symbol*, le film la reprend pour la renforcer dans la seconde partie, où les spectateur.trice.s retrouvent la « vraie » Cher – ou en tout cas une image de la chanteuse qui correspond à leurs attentes. Le cas de David Bowie dans *The Hunger* est tout à fait différent : tout au long de sa carrière, le musicien a incarné des personnages marginaux dans ses clips et ses chansons, notamment Ziggy Stardust – central dans son album *The Rise and Fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars* (1972). Il n'est donc pas surprenant qu'il joue au cinéma des personnages étranges, voire inhumains – en endossant par exemple le rôle d'un extra-terrestre arrivant sur Terre dans *The Man Who Fell To Earth* (Nicolas Roeg, 1976). Son rôle de vampire dans *The Hunger* s'inscrit dès lors dans cette série de personnages et participe à la construction du "mythe" Bowie, celui-ci se métamorphosant sans cesse. Quoique l'identification de la *star* desserve l'illusion de réalité – on ne peut s'empêcher de voir Bowie jouer un vampire –, elle permet un jeu plaisant de connivence avec le public, supposé connaître l'œuvre de l'artiste.

Sélection musicale

La programmation de cette année – constituée de trois concerts et de plusieurs DJ sets choisis pour faire écho aux films de la rétrospective – témoignait de la volonté du festival de promouvoir des productions musicales de la région. Ce sont les accords planants de Gino., simplement accompagné de son synthétiseur et d'un micro, qui ouvraient le bal jeudi devant un public profitant de ses premières lampées de bière. Immédiatement, une forme de mélancolie se dégageait des sonorités électroniques du musicien, notamment lors de l'interprétation de son morceau *Sit Down*.

Vendredi, c'était au tour du groupe Broken Bridge, composé des trois jeunes Nyonnais Redd Knee (batterie, chant), Nicolai (basse) et Don Saltamontes (guitare, voix), de se produire sur la charmante scène de Mon-Repos. Leur musique, leurs vêtements et leur attitude constituent une véritable déclaration d'amour aux mouvements *punk* et *rock* des années 1960 et 1970 ! Rempli d'énergie, le groupe a en effet livré une performance digne des plus grands rockeurs des sixties, en jouant plusieurs titres de son album *Love & Sweetness* sorti en août, à découvrir sur les plateformes de streaming.

Le lendemain, dès 15h, c'était l'occasion de parfaire sa collection de vinyles au stand de « Le Salon record store » tout en profitant d'un DJ set aux sonorités éclectiques concocté par Électrosanne – qui avait également carte blanche pour l'*after* le même soir à la cave du Bleu Léopard : les invitées étaient les DJ Eva May, Z-APHYR et CELLULES MÈRES. Enfin, pour clore en beauté ce programme

musical, Moictani est montée sur scène pour proposer, dans une atmosphère détendue, des morceaux qui mêlent les genres et les langues. En effet, la chanteuse performe en français, en anglais mais surtout en espagnol, et son style, qui varie entre le *indie rock* et la *pop*, a fait danser le public venu nombreux.

Documentaires hors-compétition

Réalisé dans le cadre d'un atelier 16mm par deux étudiants de la HEAD, Noa Epars et Anna Simonetti, *Serafina* met en scène la rencontre entre une jeune femme orthodoxe et un groupe de motards vaudois. À la frontière entre documentaire et fiction, ce court-métrage parvient habilement, sur fond de western, à mettre en relation ces personnages que tout semble opposer, avec en renfort une bande-son extrêmement bien choisie. Ce que Serafina et les adeptes de motocross partagent, c'est la passion et le dévouement indéfectible qu'ils accordent à ce qui leur permet de s'évader.

Moins marquant, le deuxième documentaire sélectionné, intitulé *This Life and the Other* (Luis Rojas, 2022), également tourné en 16mm, explore la relation entre un frère et une sœur habités depuis toujours par la musique et vivant dans une région isolée de Colombie. Le film, dont la bande-son confère une dimension poétique aux images de nature, offre une réflexion sur la famille et la place qu'occupe la musique dans nos vies.

Sélection de clips musicaux

Boudés par les festivals de films car souvent considérés comme des produits commerciaux et non artistiques, les clips musicaux occupent néanmoins une place centrale dans la relation entre cinéma et musique. Différents supports ont été mis à profit pour illustrer les musiques : des phonoscènes Gaumont à internet en passant par le scopitone et la télévision, l'histoire du clip musical est extrêmement riche.

La sélection, dans laquelle des réalisateur.trice.s locaux.les étaient à l'honneur – 5 des 8 productions étant helvétiques –, nous a permis d'observer plusieurs façons originales de retranscrire par les images des univers musicaux : Nina Calderone et Maria Rehli ainsi que Patrick Hanser ont par exemple choisi l'animation pour illustrer respectivement *Nomad Planet* de Lasla Guzzi et *Bacará* de Cores. Tandis que les premières ont opté pour une animation hypnotique au style épuré suivant le rythme de la chanson du groupe argovien, le deuxième a eu recours à une intelligence artificielle pour accompagner la musique *rock* de Cores – ce qui nous permet de nous interroger quant à la potentielle utilisation



Projection de Serafina ©Shasha Divià, TFFL, 2023



Ashnikko entourée de monstres dans le clip de Worms



Turquoise Yachting Club dans le clip de Concrete Sea x Curly Hair



Veil Around Us de Timm Gilner

artistique de ce type de logiciels. C'est en tout cas pour cette raison que le jury officiel, composé de Laetitia Gauchat (réalisatrice), James Berclaz Lewis (programmeur à Visions du Réel et au NIFFF), Augustin Von Arx (compositeur) et Zineb Baaziz (comité Assopol) a décidé de lui accorder une mention spéciale. Le clip de la musique *Worms* de Ashnikko, réalisé par Raman Djafari, a retenu notre attention en mettant en scène la chanteuse dans un monde apocalyptique, entourée de monstres modélisés en 3D. Cette démonstration visuelle a fait l'unanimité, en recevant le prix du jury ainsi que celui du public !

Le clip de *What If I Ain't Scared?* de Monument, conçu par Exit Void et Tom Guex, montre lui aussi un décor apocalyptique modélisé en 3D, cependant beaucoup plus sombre, avec des bâtiments délabrés et des couleurs froides. Deux clips lausannois étaient également projetés : celui de la musique *Concrete Sea x Curly Hair* interprétée par le groupe Turquoise Yachting Club, et celui du morceau *Alice* du rappeur Beka. Dans le premier, réalisé par Jason Can Borruso, les six membres du groupe jouent dans un espace idyllique, vêtus de costumes à paillettes. L'esthétique très kitsch des images (ainsi que les nombreux fondus enchaînés et les zooms soudains) se marie parfaitement avec les accords mielleux du morceau et rappelle certains clips de *boys band* des années 1980. La dimension parodique du clip fonctionne à merveille et nous a fait sourire.

Alice, réalisé par Yvan Lehmann, présente également de bonnes idées visuelles, en jouant sur les plans de détails et le flou qui livre une dimension onirique, presque hallucinatoire, aux images. Le clip du groupe ukrainien Kalush Orchestra pour leur musique *Schedryi Vechir* ne manquait pas de dynamisme et de costumes pour le moins originaux. Pour réaliser ce clip déjanté, dans lequel les membres du groupe déambulent dans une voiture rose, le réalisateur Misha Karpenko s'est inspiré de l'esthétique du jeu vidéo GTA. Le clip de la musique *Be Aware* présente quant à lui une tout autre atmosphère : en effet, le réalisateur Mei Fa Tan a créé un univers très sombre dans une maison qui semble hantée pour accompagner la musique composée par Phoam.

De la science-fiction à l'esthétique post-apocalyptique, les clips de la sélection puisent dans différents imaginaires pour illustrer des musiques aux sonorités diverses. Le clip semble être un lieu privilégié pour les expérimentations esthétiques et techniques en tout genre, le but étant généralement d'impressionner visuellement le spectateur.trice.s en l'absence de véritable narration. Pour ce faire, le recours à la modélisation 3D semble de plus en plus fréquent et permet de créer des univers inédits.

Sélection de courts- métrages

Parmi les six courts-métrages sélectionnés, quelques-uns ont particulièrement retenu notre attention, notamment pour leur travail ou leur thématique en lien avec le son ou la musique. Au-delà de cette dimension sonore, ces courts-métrages explorent différentes thématiques actuelles – par exemple les violences sexuelles et la fétichisation du corps féminin, et plus particulièrement des femmes asiatiques, dans *Object of Desire* de Naomi Christie. Celui-ci a remporté une mention spéciale du jury pour son traitement du sujet sensibilisant son audience. C'est dans un style tout autre que Timm Gilner a réalisé *Veil Around Us*, qui nous a marqués avant tout pour ses qualités esthétiques : filmé en noir et blanc, il présente des variations d'échelles de plans, des angles de prises de vues et des mouvements de caméra qui révèlent une grande maîtrise du réalisateur. Celui-ci aborde notamment des thématiques sociales via le personnage d'une grand-mère inquiète quant au futur de ses petits-enfants dans un quartier défavorisé. Il offre de cette façon une réflexion sur la filiation, la transmission, mais aussi sur la place de la religion, dont les symboles sont omniprésents. Ces différents éléments ont poussé le jury à lui accorder le prix du meilleur court-métrage.

Le prix du public a quant à lui été décerné à une production suisse : *The Record*, de Jonathan Laskar. Ce court-métrage d'animation met en scène un brocanteur à qui un mystérieux voyageur remet un vinyle magique capable de lire dans les pensées de son propriétaire. Fasciné par le pouvoir de ce disque, le brocanteur l'écoute pour faire ressurgir ses souvenirs lointains, même les plus pénibles... Les dessins en noir et blanc et le travail sonore nous ont particulièrement impressionnés, et en particulier la musique, composée par Jonathan Laskar lui-même !

Enfin, dans *Adieu Gaston*, du réalisateur français Victor Guilbaud, de loin le plus drôle de la sélection, un tueur à gages doit accomplir une nouvelle mission : abattre Gaston, qui fête son anniversaire dans un hangar au bord d'une autoroute. L'assassin arrive avant Gaston, ce qui provoque un quiproquo amusant, les invités le prenant pour le mime qu'ils avaient engagé.

Quelle place occupe la musique au cinéma ? Est-elle la même dans les clips musicaux, les courts-métrages et les longs-métrages ? La programmation du festival offre de nombreuses réponses à ces questions. On pourrait considérer que dans le cas des clips musicaux, les images, conçues pour illustrer et mettre en valeur la musique et l'artiste, occupent un rôle secondaire, la musique leur préexistant et pouvant continuer d'exister sans elles. Cette idée renverserait la dynamique que l'on rencontre au cinéma,

où la musique est généralement vue comme étant "au service" des images. Toutefois, le clip musical est bien plus qu'un outil promotionnel et détient une valeur artistique qui dépasse le simple rôle commercial qu'on a souvent tendance à lui accorder. De la même manière, la musique et les images forment un ensemble indissociable au cinéma, où la musique n'*accompagne* pas seulement les images mais se marie avec elles !



DÉSHABILLONS LE MONDE DE LA MODE SUISSE ROMANDE

Chaque matin en ouvrant son armoire, la mode nous traverse l'esprit. De plus en plus souvent en lisant les journaux, la problématique de la fast fashion nous saute aux yeux. Quotidiennement sur les réseaux, on nous apprend les nouvelles tendances. S'habiller est, décidément, toute une histoire.

Pour tenter de raconter cette histoire, nous sommes parti-e-s à la rencontre de trois créateur-ices de mode qui portent chacun un regard très différent sur leur médium ; nous avons plongé dans l'histoire des illustrations de l'illustre couturier Paul Poiret et avons sillonné Lausanne à la recherche des meilleures friperies de la ville. Accompagné des collages délicats de Nina Thomas, c'est tout un dossier sur la mode que nous vous présentons!

NINA THOMAS

COL-
LAG-
ES

Des jambes colorées, des escarpins, des visages découpés et des silhouettes : dans ses collages, Nina Thomas réinvente les codes des magazines de mode en les détournant pour en faire des images graphiques et pétillantes. Elle propose, en assemblant des pages de journaux et de magazines, des images qui détournent les normes imposées par le monde de la mode, car « ces codes déforment déjà le corps humain et le font passer pour un objet-accessoire », explique-t-elle. Un travail qui questionne et déconstruit, donc, mais toujours dans une parfaite maîtrise de l'utilisation des couleurs et de la composition.

PETIT GUIDE DES FRIPERIES LAUSANNOISES

—Tu l'as eu où ton pull ?
—Oh je l'ai eu en fripes,
pas cher en plus !

par Corentin Blanc et Catherine Teyssier

Combien de fois a-t-on entendu cette réponse lorsque nous interroignons quelqu'un sur l'origine de son nouveau sweat-shirt ? Loin des rayons immaculés des grandes enseignes de fast-fashion, la mode d'aujourd'hui se déploie également au sein de piles désordonnées d'habits qui exhument cette odeur de poussière caractéristique bien connue des amateur.ices. Suivez le guide pour découvrir la friperie qui vous correspond !

Alors que l'industrie du vêtement est responsable de 10% des émissions de gaz à effet de serre, la démocratisation de nouveaux modèles de consommation semble être plus qu'une simple plus-value pour le milieu de la mode, mais une véritable nécessité. L'écologie se présente d'ailleurs comme un des moteurs majeurs de l'explosion du phénomène ces dernières années. Les friperies ont de nombreux avantages pour réduire son impact environnemental : elles demandent drastiquement moins d'eau que le milieu de la fast-fashion (plus de 3'000 litres d'eau nécessaires à la production d'un seul t-shirt en coton) ; elles réduisent la pollution causée par la production de vêtements (les produits chimiques de traitement du textile finissent souvent dans les cours d'eau et les sols à proximité des usines) ; elles évitent l'accumulation de vêtements dans les décharges (les matières synthétiques textiles se dégradent mal, voire pas du tout). Voilà qui devrait convaincre tout un chacun d'entrer, si ce n'est pas déjà fait, dans le monde de la seconde main. Ce guide simple et rapide est là pour vous éclairer, et vous inviter à plonger au mieux dans cet univers. Tenue par un organisme caritatif ; spécialisée dans le vintage et les années 80s ; fixant le prix de vente au poids de l'article ; vendant des pièces des plus prestigieuses maisons de luxe : chaque

enseigne a sa propre identité. En parallèle, une variété de consommateur.trice.s s'y pressent. Les amateur.ice.s de vêtements vintage, les familles à petits budgets, les passionné.e.s de mode : tout le monde semble pouvoir y trouver son bonheur, tant le monde de la friperie est éclectique. Il suffit seulement de trouver celle qui vous correspond. Considérez ainsi cet article comme votre petit routard au pays de la fripe lausannoise!

Ateapic

Adresses : Garage n° 12, Rue des Côtes-de-Montbenon 14 et Rue des Terreaux 12
Mots-clés : Seconde main de prêt-à-porter, Petits créateurs locaux

Chez Ateapic, il n'y pas que les habits qui le sont, les prix aussi ! Proposés la plupart du temps entre 5,50 et 12,50 francs, les articles sont parmi les plus abordables de la région lausannoise. Jeans ou t-shirts, chemises ou jupes, aucune différence ! Plus intéressant encore, les portants à l'extérieur du magasin vous proposent une sélection à seulement 2 francs qui vous permettra de remplir votre garde-robe tout en dépensant le minimum.

À l'entrée, vous serez chaleureusement accueilli.es par des apprenti.e.s qui autogèrent la boutique. Chaque année, Ateapic s'engage en effet à former une quinzaine d'apprenti.es et accompagne également des personnes en insertion d'emploi grâce à des places de formation ! Tous les habits et accessoires que vous trouverez proviennent du canton de Vaud, soutenant une économie circulaire et locale. Au niveau de la sélection, vous y trouverez autant de tenues pour votre prochain date que de costumes pour un entretien d'embauche, et ce en toutes tailles ! La variété de vêtements est axée sur du prêt-à-porter de seconde main et



Vitrine Finest Vintage © Bethsabée Veillon, BoulevArt, 2023.

le magasin est rangé par codes couleurs – ce qui rendra votre quête aux perles rares plus faciles. Profitez également de leurs nombreuses offres ; leur calendrier de réductions est plus que chargé (-50% sur tout le magasin ; grande sélection à seulement 1 franc ; soldes d’été etc.) ! Et si vous n’êtes pas très shopping en magasin, pas de problème. Ateapic possède un site internet sur lequel vous pouvez commander. La livraison est gratuite à partir de 20 CHF et le retour en boutique aussi.

“Personnellement, ce que je relèverai le plus c’est la partie créateur, où ça met vraiment en avant des petits créateurs. Je trouve ça vraiment sympa”, Apprentie chez Ateapic.

En effet, la boutique possède un espace dédié aux créateur.ices de la région, avec une sélection de produits variés : chaussettes de votre ville suisse coup de cœur, sacs et accessoires, ou encore produits de beauté. La sélection est axée sur des créateur.ice.s adoptant une démarche éco-responsable, utilisant des matériaux recyclés pour confectionner, artisanalement la plupart du temps, leurs créations diverses. Et si vous ne trouvez pas votre bonheur dans la boutique du Flon, n’hésitez pas à passer à celle Rue des Terreaux !

Le petit + : Tous les vêtements proposés, des plus neufs aux plus usés, sentent une douce odeur de lessive – fait rare pour une friperie!

Finest Vintage

Adresse : Rue Caroline 5

Mots-clés : Vintage, Années 70 à 90

Nichée à l’abri des regards dans un recoin de la rue Caroline, la boutique Finest Vintage en vaut le détour. Ce qui vous

attend dedans ? Une véritable immersion dans l’univers cinématographique et musical des années 70 à 90. Au niveau de la sélection : “Il en faut pour tout le monde, plus sport, plus élégant, dans tous les styles”, comme le décrit un des gérants, Alberto. Disposée sur deux étages, cette friperie trouve sa force dans la diversité des pièces vintages de qualité proposées. Vous y trouverez des vestes en cuir pour la jouer à la John Travolta dans *Grease*, mais aussi une large sélection de vêtements funky des années 70-90 : chemises de flanelles, robes d’été, jeans, et tutti quanti !

Avec la décoration la plus travaillée de notre sélection, cette friperie ne se résume pourtant pas à un simple voyage esthétique et nostalgique (même s’il est des plus agréables, j’en conviens !) : elle adopte également une démarche louable en termes de provenance des pièces et de leur qualité.

“Le premier critère n’est pas la marque mais le design et la qualité”, Responsable de la boutique

En effet, 75% des pièces présentées proviennent de Suisse, et parfois d’Allemagne. La qualité est ainsi le critère principal des gérant.e.s qui travaillent avec des fournisseurs privés du vintage et qui se rendent directement dans des vides-greniers pour trouver des pépites en tout genre. La sélection se fait ainsi à la pièce et par l’expertise des deux connaisseurs. Bien qu’ils ne proposent pas les prix les plus bas de la ville (le prix d’un jeans se situe aux alentours de 30 francs ; certains pulls aux alentours de 40 francs), cette donnée se voit largement expliquée par la qualité impressionnante des vêtements proposés. Ici, aucune trace de pull troué ou taché ! Les coutures et les matériaux sont de qualités et les habits confectionnés avec le soin de l’époque.

La gentillesse et l’intérêt du responsable semblent des éléments importants

à souligner tant ils rendent la visite particulièrement agréable. Il est à l'écoute pour toutes vos questions, et se fera un plaisir de vous faire une visite du magasin ou de vous donner quelques précisions sur les vêtements proposés. Finalement, étant donné la démarche éco-responsable, la qualité des vêtements chinés et la sympathie du gérant (que vous remarquerez dès votre arrivée !), l'investissement en vaut la peine. Finest Vintage est un grand oui : cherchez un habit, repartez avec un ami !

Le petit + : Le vendeur vous proposera gentiment de prendre votre sac près de la caisse de sorte à rendre votre visite la plus légère et agréable possible.

Brocki

Adresse : Rue de la Borde 24, 1018 Lausanne
Mots-clés : Brocante, Magasin caritatif

Plus grand magasin de seconde-main de la région lausannoise, Brocki propose une palette extrêmement variée d'articles. Sans être spécialisé dans le textile, l'enseigne propose toutefois un vaste choix de vêtements en tout genre. Derrière cette accumulation d'objets se trouve aussi une démarche honorable importante à souligner. L'Armée du Salut, présente dans plus de 130 pays et implantée en suisse depuis 1882, participe à la lutte contre la pauvreté en fournissant de l'aide humanitaire par différents biais. Brocki est l'enseigne de vente de seconde-main de cette institution et l'entièreté de leur bénéfice leur est reversé.

« On ne fonctionne qu'avec des donations »,
Vendeuse chez Brocki

La spécificité de l'enseigne réside également dans la manière dont ils se

procurent la marchandise. Comme le souligne une vendeuse de la branche lausannoise, Brocki ne fonctionne qu'avec des dons de particuliers (la zone de dépôt se situe d'ailleurs à côté de la caisse). Cet aspect recouvre plusieurs avantages. D'un côté, il permet aux donateur.ice.s de se débarrasser de ce dont ils n'ont plus besoin - et ce, en faisant profiter les personnes précaires. De l'autre côté, il permet à cette enseigne de garantir un circuit court et local (en effet, les donateur.ice.s sont principalement lausannois.es ou des environs). Au contraire d'autres friperies qui se fournissent dans des circuits textiles extra-européens, Brocki adopte ainsi une démarche à la fois sociale et écologique.

Selon vos besoins et envies, ces 1000m² dédiés à la seconde-main peuvent largement vous satisfaire. Il s'agit toutefois de préciser que ce n'est point l'endroit pour trouver des pièces vintages d'époque. Avec des prix très abordables (allant principalement de 2.- à 20.-), la sélection se compose en majorité de vêtements de marques de prêt-à-porter peu connues et bon marché. Les habits sont souvent de collection récentes, très peu abîmés, et parfois issus de la fast-fashion. Proposant une immense variété de produit, allant d'un chemisier fleuri à un canapé de salon, d'une combinaison de plongée à un climatiseur, Brocki est l'endroit idéal pour ressortir avec un sac rempli de nouveaux habits - mais également avec l'armoire qui permettra de les ranger !

Le petit + : Si vous aimez votre expérience là-bas, n'hésitez pas à passer au Galetas à la Blécherette ou au Caritas Vaud. Ces deux enseignes sont similaires tant au niveau de la démarche sociale que de la sélection d'articles !



Intérieur Brocki © Bethsabée Veillon, BoulevArt, 2023.



Intérieur Kilo Boutique © Bethsabée Veillon, BoulevArt, 2023.

Kiloboutique

Adresses: Rue de la Borde 55, 1018 Lausanne ; Rue Marterey 23, 1005 Lausanne
Mots-clés : Achat au poids, Vêtements de marque

Après votre passage à Brocki, poursuivez la montée sur un centaine de mètres pour arriver à Kiloboutique ! Promis, l'effort en vaut la peine. Là-bas, vous trouverez un peu de tout : des habits de marques comme des pièces pas chères sans aucune trace d'étiquette. Seule différence, la manière dont le prix sera défini.

« Nous avons un concept basé sur deux possibilités. Soit vous choisissez des choses qui sont au poids, soit, si vous prenez de la marque ou du vintage, le prix est directement indiqué dessus ».

Pour la plupart des pièces, laissez faire la balance qui se trouve à côté de la caisse. Posez vos articles dedans et découvrez si l'addition sera salée ou non. Promis, elle l'est rarement : les articles ne dépassent généralement pas les 30.-. De ce fait, la boutique se place dans la tranche moyenne des prix du marché (elle n'est pas la moins chère de la ville, mais elle est loin de proposer les articles les plus onéreux également).

Ce procédé se présente comme la particularité principale du magasin. La gérante le dit elle-même : « à Lausanne, on doit être les seuls à faire du poids ». D'abord peu instinctif (n'hésitez pas à demander le prix d'un article avant de passer en caisse de sorte à vous éviter de mauvaises surprises), cette particularité, une fois appréhendée, n'est plus un problème. À peine en main, vous estimerez mieux que personne le prix de l'article ! Il faut aussi

préciser que selon la qualité et le poids du vêtement, le prix au kilo n'est pas le même. Au sein de l'enseigne, les prix vont de 15.- à 45.- le kilo, et cette différence est indiquée par le biais de pastilles de couleur sur chacun des articles.

Si vous recherchez des marques en particulier (RalphLauren ; Lacoste ; Tommy Hilfiger entre autres), et que vous n'avez pas peur de devoir vous tordre un peu pour vous faufiler entre les rayons, n'hésitez pas à passer dans leur deuxième boutique, rue Marterey 23. Plus petite, elle propose un vaste choix d'habits de marques. Il faudra toutefois avoir la patience de parcourir les portants bien remplis et les piles d'habits qui s'accumulent dans un bien petit espace.

Le petit + : Iels reçoivent du stock plusieurs fois par semaine. Si vous n'habitez pas loin, profitez-en ! À chacune de vos visites, de nouveaux articles vous seront proposés, et potentiellement de nouveaux coups de cœur !

Throwback Vintage

Adresse : Avenue de Beaulieu 7, 1004 Lausanne
Mots-clés : Vintage, Streetwear

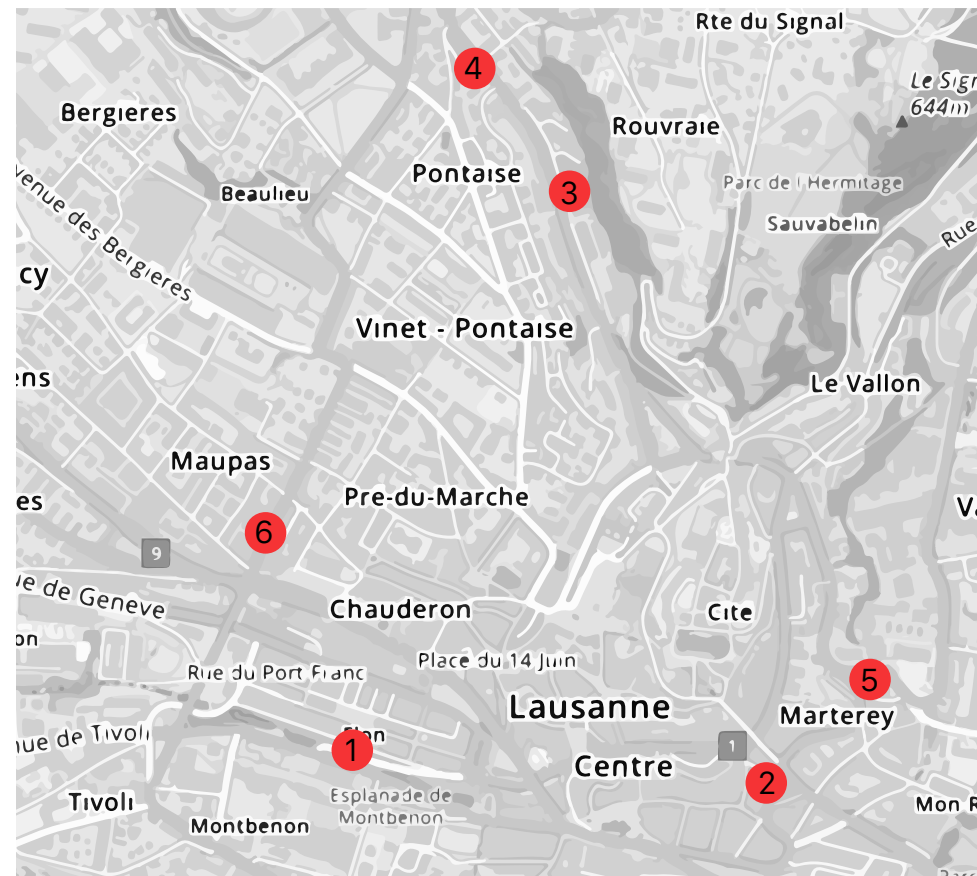
Entrer dans cette mystérieuse boutique de l'avenue de Beaulieu, c'est avant tout découvrir un univers vintage et streetwear passionnant. Simple porte de garage le dimanche, le magasin devient durant la semaine une sorte de microcosme sorti tout droit des années 80-90s. Ce travail d'ambiance naît avant tout d'un soin particulier porté à la décoration qui orne les murs de pierre (et de la playlist soignée qui y résonne). Posters, enceinte, vinyles ; les objets s'entassent pour plonger au mieux le futur acheteur dans l'univers vintage de l'enseigne.

Au niveau de la sélection, une grande variété de vêtements sont proposés. Le responsable le souligne : « je peux vendre autant des pièces de designers pour les passionnés de mode que des pièces pas chères juste pour s'habiller avec un petit budget ». Des jeans Levi's jusqu'aux chemises hawaïennes en passant par les fameux polos Lacoste, toutes les couleurs et les styles vous seront proposés.

Il y en a pour tous les goûts, mais également pour tous les budgets ! Les plus belles pièces de marques ou les vestes en cuir vintage pourront parfois (rarement) dépasser les 50.-. Les jeans, les pulls, les chemises, et autres vêtements quotidiens, seront proposés dans une fourchette de 10 à 30.- environ. Et finalement pour les budgets les plus serrés ou les envies de crashtest couture improvisé (et sûrement raté finalement), un bac à 5.- vous est proposé. Dans cette partie du magasin, vos talents de fouille seront mis à rude épreuve face à cette pile de vêtements entassés. La récompense ? Si vous remplissez un sac entier, il vous coûtera seulement 10.- !

Le responsable, dont le style éclatant n'a d'égal que sa gentillesse et sa bonne humeur, vous accueille ainsi dans un univers à part entière qui saura combler un large public. Comme il le dit lui-même, tous les âges viennent déambuler dans les rayons de sa boutique. Et si vous n'êtes pas encore convaincu que cette friperie est faite pour vous, sachez qu'un salon de tatouage et de piercing est niché à l'arrière du magasin. Quoi de mieux pour dépasser la frustration de ne pas avoir trouvé la pièce de vos rêves que de promener vos yeux sur le catalogue de *flashes*. Faute de nouvelles pièces vintages, vous repartirez peut-être de là-bas avec un nouveau tatouage ou piercing !

Le petit + : Le style imbattable des vendeurs saura vous inspirer pour composer vos meilleurs outfits !



1. Ateapic
2. Finest Vintage
3. Brocki
4. Kiloboutique Borde
5. Kiloboutique Marterey
6. Throwback Vintage

Nous voilà parvenus à la fin de ce « petit Routard de la friperie Lausannoise » ! Cette courte présentation de cinq magasins de la région saura, on l'espère, vous aiguiller au mieux dans ce vaste univers qu'est la friperie. Laissez-vous tenter par l'une d'elles ou alors, pour les plus motivé.e.s, partez sac au dos sur les pentes lausannoises pour toutes les visiter. Suivez

l'ordre de présentation et votre voyage vous prendra une petite après-midi (supplément inclus : une super balade pour découvrir la ville) ! Le monde de la friperie est vaste, et peut être intimidant au premier abord, mais vous voilà désormais les clés en mains prêts à l'aventure. Alors qu'attendez-vous pour sauter le pas ?



Orfeus appréciant Fribourg, son "grand village familial" © Angini Paï, Boulevard, 2023

ORFEUS, QUAND LA MODE FRIBOURGEOISE S'ENGAGE

par Fanny Cheseaux, Gloria Mateus et Mathilde Pralong

Orfeus, c'est la marque de vêtements de Grégoire Marmy, un jeune artiste et créateur de vêtements fribourgeois. Avec ses T-shirts et ses hoodies au design épuré et aux typos travaillées, il propose une esquisse de réponse aux problèmes de l'industrie de la fast fashion et ses inégalités sociales. Plongée dans l'univers d'un artiste engagé.

Pour nommer sa marque, Grégoire s'est inspiré du tragique mythe d'Orphée et d'Eurydice : Orphée se retourne pour regarder sa bien-aimée et la perd à tout jamais dans les Enfers. Mais rien de si pessimiste dans la vision artistique de

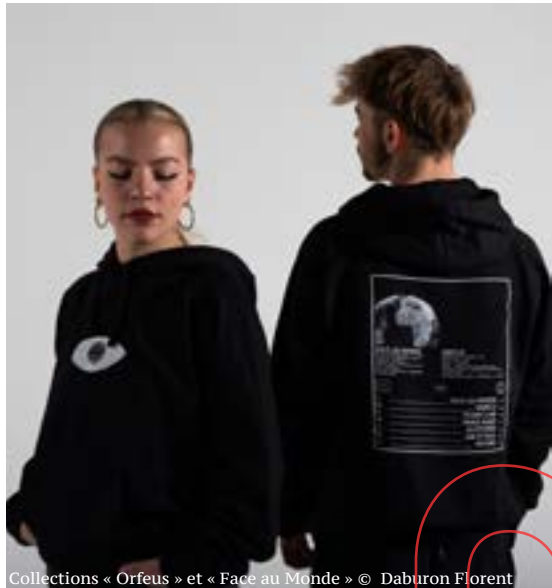
Grégoire : s'il explique être très sensible au drame écologique et aux questions sociales qui définissent sa génération, sa marque est avant tout caractérisée par sa volonté de proposer des alternatives viables à une fast fashion qu'il déteste. Il travaille donc à la création de hoodies et de T-Shirts les plus éthiques possibles, issues de collaborations purement fribourgeoises. Engagé socialement et écologiquement, il confie : « Même si je me rends compte que mes collections ne vont pas changer le monde et que j'agis à un niveau microsocial, j'essaie de mener mes combats à mon échelle. J'ai l'espoir que cela donne l'impulsion à d'autres personnes de le faire à leur tour et que cela matérialise tous les mouvements sociaux qui se passent dans notre génération. »



Orfeus ou Grégoire dans son atelier fribourgeois, entouré d'autres artistes. © Angini Paï, Boulevard, 2023



Le concept Human After All que Grégoire sérigraphie © Orfeus



Collections « Orfeus » et « Face au Monde » © Daburon Florent

Pour créer ses pièces, Grégoire travaille avec la sérigraphie, une technique d'impression qui dépose de l'encre sur le textile grâce à l'utilisation de pochoirs. Avec cette méthode, le designer enrichit des T-Shirts et des pulls de ses designs épurés et variés, qui rappellent l'univers du streetwear. Certains designs ont une touche futuriste, comme ce pull au logo déstructuré « Orfeus » dont la typographie fait penser à l'univers du tag. La collection « Face au Monde » reprend pour sa part certains codes esthétiques des pulls merchandising de tournée. Des pièces qui font la grande joie des Fribourgeois-es qui aiment déambuler vêtue-s par un créateur bien de chez eux.

Un artiste engagé

Il est clair que Grégoire souhaite véhiculer ses principes par son art ; que cela soit l'écologie, une certaine éthique ou sa lutte contre l'individualisme. Et il ne le fait pas uniquement par la création textile : il s'intéresse également aux arts visuels et à

la performance vidéo. Il considère d'ailleurs que l'art visuel, dans sa globalité, est le meilleur médium créatif pour appréhender le monde, alors que les vêtements sont une manière d'intervenir dans celui-ci. Ses créations, dit-il, sont motivées par l'envie de comprendre : « Comprendre l'humain, comprendre le monde et bien plus encore. Je veux comprendre et traduire toutes les facettes de la vie au travers de mon art. » Sa dernière collection nommée Human After All, en représentant des silhouettes métallisées dans un mouvement d'émancipation, nous plonge directement dans son univers.

Cette collection a une visée éthique très claire. Il explique : « Human after all, ça parle de racisme, d'homophobie, de misogynie... de tous les problèmes que l'Homme trouve aux autres. » Lucide, il dit savoir que sa collection ne va pas changer le monde : « Pourtant, j'ai envie de faire ce que je peux. Je veux inviter les gens à devenir des allié-e-s, des gens sur qui les minorités peuvent compter. Je veux inviter les gens à se renseigner et à

désapprendre. » Créer un pull qui habille ce message est une manière pour Grégoire de mettre sa pierre à l'édifice. Il tempère cependant son propos : ce n'est pas parce qu'il s'engage qu'il considère avoir tout compris aux problèmes sociaux. Il ne veut pas s'exprimer à la place des autres et tente de déconstruire ses privilèges jour après jour : « Je ne suis pas un militant, je suis un privilégié. Je ne comprendrai jamais les souffrances que les minorités ont subies et subissent encore. En revanche, je ne veux pas rester indifférent aux problèmes que subit notre humanité. »

Le premier défilé d'Orfeus

La jeune marque a été lancée il y a quatre ans, peu après que Grégoire a terminé son gymnase, et a depuis fait son petit bout de chemin. Elle s'est matérialisée en deux collections (une troisième à venir fin octobre 2023), de multiples collaborations et un défilé. Celui-ci a été organisé avec l'association Oikos de l'université de Lausanne, dont le but est de promouvoir le management responsable, l'entrepreneuriat social et la durabilité. Leur engagement commun pour la durabilité les a poussés à s'associer dans la réalisation d'un défilé éthique et éco-responsable au sein même de l'université. Pour ce faire, Grégoire s'est allié à un ami à lui, mêlant leurs spécialisations dans la couture et la sérigraphie, pour créer un duo. Alexandre Forster s'est chargé des pantalons tandis que Grégoire s'occupait de la confection des hauts. Pour le designer fribourgeois, la collaboration est très importante, voire essentielle dans le milieu artistique. Il apprécie collaborer avec d'autres créateur-ice-s locaux-ales, et partage même son atelier avec d'autres artistes car : « L'art, c'est toujours plus puissant quand on est plusieurs. »

Ce premier défilé, dont les outfits ont été conçus à deux, a été la parfaite occasion de se réunir autour d'une passion commune : la mode durable. L'événement a permis à Grégoire de mettre en pratique un concept qu'il avait en tête depuis longtemps : la coupe Hudson « une référence à l'absurdité du film Hudson Hawk ! » Il explique : « C'est une coupe très simpliste, rectangulaire et qui joue sur le fait que les proportions soient exagérément grandes. Avec cette coupe, on voit que des formes intéressantes se créent sur le corps qui les porte, même avec des coupes très simplistes. » Grégoire a présenté trois déclinaisons de la coupe Hudson (ci-dessous) : « Tout d'abord, la coupe Hudson qui présente une image de Johnny Rotten, un hommage au chanteur des Sex Pistols. Ensuite, un pull en laine rouge et noir crocheté, et puis le concept du Space Pirate, conçu à partir d'une couverture que j'ai teinté en noire et qui est ressortie violette. » Grégoire se souvient de ce défilé comme d'une grande réussite, car ces trois coupes lui ont permis d'explorer un même concept avec des matières différentes et d'exposer ses créations devant un public intéressé par la thématique de la mode durable.

Mort à la fast fashion!

Bien que Grégoire fasse techniquement de la mode, il reste très critique sur son propre domaine. Il n'hésite pas à proclamer, haut et fort : « Mort à la fast fashion ! C'est la pire industrie : on prend des gens pour des porte-monnaies et on nique la planète pour le porte-monnaie d'autres personnes. » Grégoire rêve d'un avenir différent pour le monde de la mode : « Je ne veux plus qu'il y ait de "fashion". Je crois que c'est voué à l'échec et à ne pas correspondre à un modèle circulaire de l'écologie. J'ai horreur des modes éphémères : des statistiques ont dit qu'il y avait des vêtements pour habiller tous les habitants de la planète pendant 80 ans, donc je ne vois pas pourquoi on continue à créer, créer, créer, jeter à la poubelle des milliers de tonnes... » Alors, quel avenir voit-il à sa propre industrie ? « J'espère l'avenir de la fashion à taille humaine : avec si possible pleins d'artisans qui font de la laine avec leurs moutons, puis en font des pulls ou bien des créateur-ice-s qui prennent des habits en lambeaux pour les upcycler... » Mais Grégoire se rend compte des limitations et des difficultés à mettre en action ses principes écologiques : « Quand on veut faire des choses locales et écologiques,

on reste souvent frustré par le prix, on peut vite se faire avoir ; on commande en friperie et puis on réalise que c'était commandé en ligne... Même en ayant l'objectif de ne pas faire de la fast-fashion, on peut se retrouver sans le vouloir à faire du greenwashing. » Cela ne l'empêche pas de continuer à essayer de produire de la manière la plus neutre en carbone possible. Et pour lui, avoir cet idéal en tête n'est pas vain : cela permet d'être fier.ère de ce que l'on porte quand les vêtements sont bien réalisés. Ses créations vestimentaires ne sont pas seulement des vêtements, ce sont des déclarations d'intention.

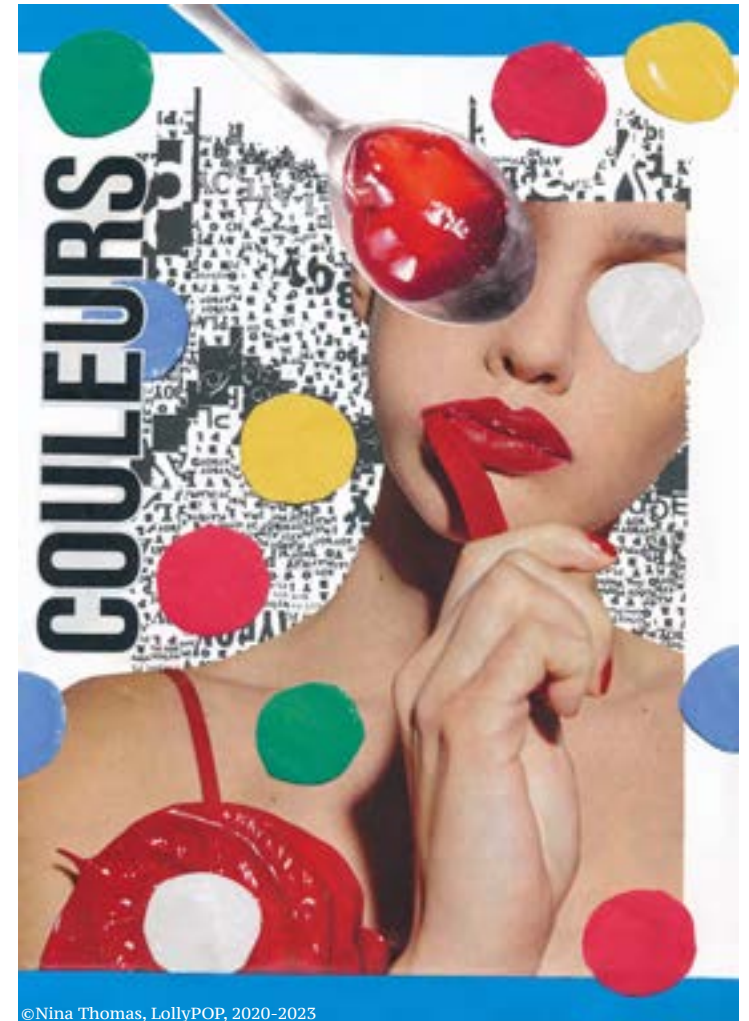
Pour Grégoire, la création textile reste une passion, quelque chose qu'il fait pour lui-même, ses ami-es et d'autres artistes sensibles à la durabilité. Et bien sûr, tout cela est très ancré dans le local pour cet amoureux de sa ville. Fribourg est pour lui un grand village familial, une source inépuisable de solidarité et d'inspiration. Il est heureux de pouvoir participer à la richesse artistique et culturelle d'une ville où les jeunes créateur-ices se serrent les coudes. De quoi redonner une touche d'espoir au monde du vêtement : un domaine qui pourra peut-être un jour être local, collaboratif et non-nuisible à l'environnement... Dans tous les cas, Orfeus est une marque à suivre.



Les trois coupes Hudson d'Orfeus, au défilé Oikos à Lausanne © Daburon Florent



©Nina Thomas, Strip club, 2020-2023



©Nina Thomas, LollyPOP, 2020-2023

PAULS CROISÉS, À L'INTERSECTION DE L'ART ET DE LA MODE



Par Mona de Palma

Paul Poiret et Paul Iribe : deux personnages marquants du Paris de l'avant-guerre, tous deux excentriques, tous deux naviguant dans les cercles artistiques de la capitale. Deux personnages qui, somme toute, étaient destinés à se rencontrer.

Paul Poiret d'abord, né en 1879 à Paris d'un marchand de draps, dont les dessins le font entrer chez Paul Doucet à l'âge de dix-sept ans. Doucet est un couturier, collectionneur et mécène, que Poiret considérera comme son maître. Chez lui, il apprend le goût de l'art et de la couture, jusqu'à créer un manteau de scène pour la grande actrice Réjane qui le lancera dans la mode. Après être passé chez Worth, autre grande maison parisienne, il ouvre sa propre enseigne en 1903. Réjane, et d'autres personnalités qu'il avait pu habiller chez Doucet ou Worth, le suivent dans sa nouvelle entreprise et contribuent à son succès. Paul Poiret devient vite un des couturiers les plus prisés de Paris, en plus d'être un collectionneur et un mondain sans pareil. Nous avons les échos de ses fêtes incroyables, dont la plus célèbre porte le titre évocateur de "La Mille et Deuxième Nuit". Lors de cette fête, alors que son jardin était parsemé de tapis, de lampions, et que des perroquets voletaient entre les arbres, le sultan Poiret avait fait évader sa femme, Denise Poiret, d'une gigantesque cage dorée, donnant ainsi le ton à la soirée. Paul Iribe, de son côté, n'est pas aussi vite acclamé. Né à Angoulême en 1885, il passe son enfance entre Tananarive, colonie française à Madagascar, et Paris, où il fait sa vie. Fils d'ingénieur, il ne fut pas poussé vers une carrière artistique, mais les dessins dont il parsème ses cahiers, puis les manchettes de ses collègues à l'atelier de l'architecte René Binet, ne trompent pas: Iribe est un dessinateur et, en 1901, il apporte ses dessins au journal humoristique *Le Rire*. S'ensuit une carrière

de caricaturiste dans divers journaux satiriques parisiens, dont le plus connu est sans conteste *L'Assiette au Beurre*. Son activité de dessinateur de presse lui permet d'entrer dans le cercle de Théophile Alexandre Steinlen, Félix Vallotton ou Pierre Bonnard. En 1906, Iribe se lance dans l'aventure de l'entrepreneuriat et lance son propre journal illustré, *Le Témoin*. Pour ce faire, il produira des textes, mais aussi de nombreuses illustrations et des fausses publicités humoristiques.

La rencontre de deux artistes

C'est grâce au *Témoin* que la trajectoire des deux Paul se croise. Paul Poiret est séduit par le trait de Paul Iribe et le contacte en 1908 afin de réaliser un projet. Ce projet, c'est *Les robes de Paul Poiret racontées par Paul Iribe*. Ce petit album, composé de dix planches dessinées par Iribe, est destiné à toutes les grandes dames d'Europe pour faire la promotion de la maison Paul Poiret. Il marque un tournant dans la carrière du couturier : il s'agit de sa première grande « offensive marketing », comme on l'appellerait aujourd'hui. En effet, cet album n'est pas un simple catalogue : c'est un véritable objet de luxe, imprimé en couleurs sur du papier de qualité. Les illustrations ne sont accompagnées d'aucun texte, brouillant la frontière entre objet d'art et catalogue promotionnel. L'originalité de la démarche de Poiret, inaugurée par cette collaboration avec Paul Iribe, continuera avec un autre album intitulé *Les Choses de Paul Poiret vues par Georges Lepape*, mais aussi avec des tournées en Russie d'abord, puis aux États-Unis, afin de présenter ses créations. Ces tournées promotionnelles, où Poiret se déplace avec ses propres mannequins, contribueront grandement à son succès à l'étranger.



Le succès commercial des *Robes de Paul Poiret* racontées par Paul Iribe est indéniable, mais cet album est également un objet artistique remarquable. Les figures sont simplifiées et leurs visages réduits à quelques traits, afin de laisser la place à la représentation des magnifiques robes qu'elles portent. Lorsque ces dernières ont des motifs compliqués, Iribe ne dessine pas, ou très peu, de plis afin de mettre les motifs en valeur. Enfin, les figures féminines sont les seules à être colorisées. Déambulant dans des intérieurs noir et blanc, les couleurs éclatantes de leurs habits n'en ressortent que plus. Ces intérieurs sont peut-être une autre particularité de l'album. En plaçant ses figures dans un espace situé, Paul Iribe contextualise les créations de Paul Poiret, mais permet aussi de varier les postures qui exposent les robes sous différents angles. En discutant, en s'appuyant sur un meuble ou se tournant pour observer un tableau, les figures féminines peuvent ainsi présenter les robes de face, de dos, de profil ou de trois-quart. Paul Iribe ne collaborera plus à de grands projets avec Paul Poiret, mais les

planches qu'il dessine en 1908 restent emblématiques de la maison de couture. Poiret gardera les illustrations d'Iribe pour en faire du papier à en-tête ou des cartes de remerciements pour ses clients de plus en plus nombreux. Iribe, de son côté, désormais familier de l'univers du luxe, se lancera dans la création de bijoux et de meubles, ce qui lui vaudra plus tard le qualificatif de « précurseur de l'Art Déco ».

Les robes de Paul Poiret racontées par Paul Iribe n'est qu'un exemple parmi d'autres des différentes stratégies publicitaires déployées par les maisons de haute couture. Avec le développement des magazines comme *Fémina* ou *Vogue*, le besoin d'illustrer les vêtements se fait de plus en plus sentir, et certains artistes se spécialisent dans l'illustration de mode. Avec la diffusion de la photographie, et surtout de la photographie couleur, l'illustration de mode doit ensuite céder la place à la photographie de mode. D'abord cantonnée aux magazines, cette dernière a aujourd'hui valeur d'art, tout comme les illustrations qui les ont précédées. Des

photographes de mode comme Helmut Newton ont désormais des expositions et des publications monographiques qui les consacrent au panthéon des grands artistes. L'album de Paul Iribe pour Paul Poiret est le symbole de la collaboration incessante entre artistes et couturiers, chacun contribuant au succès de l'autre. Les deux Paul auront, chacun à leur manière, profité de leur coopération pour lancer leur propre carrière.

Crédits photos:
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
Toutes les images sont issues de l'album de Paul Iribe, *Les Robes de Paul Poiret* racontées par Paul Iribe, Chez Paul Poiret couturier, Paris, 1908





©Nina Thomas, 1er regard, 2020-2023



©Nina Thomas, Umbrella, 2020-2023



©Lucas Gyer, Costume de scarabée imaginé réalisé et porté par Nicolas, août 2021

NICOLAS GAY : DE L'ESSENCE DU TRAVAIL DE COSTUMIER AU DRAG

Par Annaëlle Poget

Dans le monde de la mode et de la création de vêtements, la confection de costumes est rarement la première profession à laquelle on pense. Grâce à cette rencontre avec Nicolas Gay, découvrez-en plus sur ellui, sur l'univers du métier de costumier, mais aussi sur le Drag, médium queer reliant costume et performance.

Nicolas en quelques mots

Du petit village de Begnins, petite commune vaudoise, à la capitale française : c'est le chemin qu'a parcouru jusqu'à maintenant Nicolas Gay (iel/ellui), 23 ans. Iel a grandi entouré par les vignes et la forêt. Petit, iel appréciait aller jouer dans le bois de Chêne, ainsi que faire du théâtre, deux éléments qui garderont une place importante et auront un impact sur son futur. Durant son adolescence, iel passe par le gymnase, une période décrite selon ses termes comme « expérimentale ». C'est à cette époque que Nicolas découvre le cosplay. Cet intérêt va le pousser à commencer la couture afin de réaliser ses propres costumes. À cette période, iel est cependant loin d'imaginer que son parcours le conduira à faire des études dans le milieu de la confection de costumes. Toutefois, l'univers du cosplay (la couture, la création d'accessoires, le fait de faire de la scène, etc.) va fortement influencer Nicolas et lui donner envie de se

diriger vers une profession liée à la couture. Après son gymnase et une année sabbatique bien méritée, Nicolas entre à l'ERACOM (École Romande d'Art et de Communication) pour effectuer un CFC de création de vêtements, formation se déroulant sur trois ans. Durant ces trois années, un événement majeur se passe : la naissance de La Belladone, persona Drag de Nicolas. Cette période correspond aussi à la naissance chez Nicolas de l'idée d'entreprendre une formation plus approfondie dans le costume afin de lier ses passions pour le théâtre et les vêtements. Nicolas obtient son CFC en 2022, et a fortement besoin de changer d'air. Iel remarque que la Suisse est moins attractive concernant le monde du spectacle en comparaison à d'autres villes européennes, et souhaite surtout faire de nouvelles rencontres et découvrir de nouveaux horizons. Nicolas n'est jamais sorti de sa campagne, et a un crucial besoin de contrastes de paysages ainsi que l'envie de découvrir de nouvelles personnes. À la suite de beaucoup de recherches dans des écoles à l'étranger (Lyon, Edimbourg), iel est accepté à la Sorbonne Nouvelle à Paris en licence professionnelle « conception costume de scène et d'écran », formation qui, à l'heure actuelle, arrive à son terme.

Durant cette année, et en très peu de temps, Nicolas a pu apprendre de manière concrète ce que représentait le métier de costumier, ainsi que tous les métiers en lien avec le monde du spectacle (scénographie, ingénierie du son, habillage, etc.). Iel a aussi pu s'instruire sur l'histoire du costume et profiter d'assister à de

nombreuses représentations théâtrales ainsi qu'à des visites d'atelier. Durant cette formation, iel se sensibilise aussi au monde de l'audiovisuel, ce qui l'a poussé à s'intéresser au cinéma. Cette licence lui a également donné la possibilité d'effectuer différents stages, notamment de corseterie et costumes de cabaret/Drag ou de patine pour le tournage d'une série post-apocalyptique à succès.

Cette formation lui a appris ce qu'était véritablement le métier de costumier. Pour son futur, iel est encore tiraillé entre ouvrir son propre atelier de création de costumes en auto-entrepreneur, où iel pourrait concevoir ellui-même ses costumes de A à Z, et adopter le statut d'intermittent du spectacle en France, puisqu'iel considère enrichissante la possibilité de concevoir les costumes pour des productions filmiques ou théâtrales. Cette dernière possibilité l'a laissé cependant sous la directive de la mise en scène, restreignant du même coup la liberté de son travail. S'iel décide d'ouvrir son propre atelier, Nicolas se voit revenir en Suisse mais a conscience qu'iel n'en possède pas les moyens actuellement. Sa situation se résume alors à ce dilemme : concevoir des costumes et les fabriquer en toute liberté, ou alors concevoir et fabriquer des costumes sous la directive des metteur-euses en scène.

La signification du métier de costumier, ses inspirations et motivations

Pour Nicolas, la conception de costume signifie donner un sens, une symbolique et une vie au vêtement. Iel porte une attention particulière à la récupération des ressources afin de concevoir des costumes ou vêtements. *L'upcycling* est donc un

élément important pour ellui : Nicolas explique que le costume a un effet très éphémère en lui-même, surtout avec la question de droits d'auteurs.

Un autre point important pour ellui est la question de l'inclusivité. Iel trouve qu'il y a un paradoxe qu'on remarque dans le monde du théâtre et du cinéma. L'essence même du théâtre est très queer : jouer des rôles et mettre des costumes *est* queer. Paradoxalement, le théâtre est souvent un monde où l'on s'attache à des idées coloniales, patriarcales ou transphobes. Dans son travail, iel veut que la *queerness* soit toujours visible. Dans le même registre, iel a à cœur de se défaire des normes de genres. Sur ce point, iel cite un exemple pour défendre ses motivations : « Tout ce qui sépare un short d'une jupe c'est une seule couture, mais les gens ne se rendent pas compte à quel point c'est débile de tout genrer, en particulier les vêtements. » Inconsciemment, quand iel crée des vêtements, Nicolas ne réfléchit pas au genre de la personne pour qui le costume doit être confectionné, mais pense uniquement au type de vêtement. Iel crée des vêtements par rapport aux gens, pas aux genres.

Nicolas apprécie aussi le fait que toutes les pièces créées par ses mains soient uniques, ce qui pousse la réflexion du détail dans les extrêmes (son côté capricorne perfectionniste, explique-t-iel). Pour ellui, il est important de ne pas craindre d'essayer quelque chose dont on a la vision mais pas forcément la capacité de la réaliser. Il ne faut pas se dire « je n'ai jamais appris à faire ça » mais « on va quand même tenter de faire cela » (une manière de réfléchir que Nicolas a d'ailleurs acquise durant sa licence.)

Iel a plusieurs motivations dans son élaboration de vêtements et costumes. En premier lieu, son but est d'avoir des habits qui lui plaisent, et s'iel a tout à coup envie



©ERACOM, Concept collection pour l'ERACOM, "catsuit" et manteau réalisés par Nicolas Gay, 2021



©Nicolas Gay, Costume pour le tournage de la série The Walking dead, sur lequel Nicolas a effectué un stage de patine, septembre 2023



©Nyx Violet Schutz, Nicolas portant sa création pour le concept collection de l'ERACOM, mai 2022



©Lucas Cretton, Costume de fée conçu par Nicolas, réalisé pour une vidéo publicitaire de Gabriela Ramirez (Eracom), avril 2022

d'un vêtement spécifique, il sait qu'il a la capacité (ou peut l'acquérir) de le créer. Il aime aussi la convergence des domaines, et trouve motivant de travailler pour des groupes de musique, pour le théâtre, le cinéma ou la photo, etc. Nicolas insiste sur le fait qu'on oublie souvent que dans n'importe quel domaine artistique, on ne pense pas forcément au costume et au fait qu'il y a un-e costumier-e derrière.

Nicolas a de multiples inspirations pour son travail, notamment de nombreuses périodes historiques : l'Antiquité et le Moyen-âge la passionne par leur aspect féérique et mythique ; la Renaissance l'inspire avec l'extravagance nouvelle des tenues ou les vêtements comme le « corpiqué » (ancêtre du corset) ; la fin des années 1910 avec le rappel à l'antique et le mélange de styles passés ; les années 30 avec le surréalisme ; les années 60 avec les « mods » ; les années 80 (son amour de toujours) pour « littéralement tout ». Nicolas est aussi fortement inspiré par la nature. Avoir vécu son enfance à la campagne lui a donné un amour de l'environnement qui l'entourait ainsi que de la forêt, mais pas uniquement. La mer, l'eau, le lac et les océans ainsi que les créatures marines sont aussi source d'inspirations pour lui. Finalement, la science-fiction, plus précisément les *space-opéra* et le *rétrofuturisme* la stimule également dans son travail créatif.. Créer des vêtements et des costumes canalise son énergie, lui qui a tendance à s'éparpiller dans tous les sens. Cela lui permet ainsi d'être productif. Il apprécie la globalité de ce que la création de costumes implique : avoir une vision, pouvoir l'élaborer en un objet tangible et physique qui habille une personne et qui lui donne le pouvoir d'être quelqu'un d'autre. Il n'a pas de but fixe lié à la conception de costume, et souhaite surtout pouvoir vivre de son travail de costumier sans perdre la passion derrière.

Nicolas e(s)t La Belladone

Comme énoncé précédemment, Nicolas a fait naître l'extravagante Belladone, personnage de Drag. Iel découvre le Drag au gymnase. Cette découverte est simultanée à un *queer awakening*. La naissance de La Belladone se fait officiellement lors d'une soirée d'anniversaire en période d'Halloween, et officiellement à la Pride de Genève en 2018. Sa dernière performance en date a eu lieu en fin d'année dernière au bar « Bonjour Madame » à Paris, premier show hors de sa Suisse natale. Mais pourquoi avoir passé le cap de s'intéresser à la *Drag Scene* à celui d'en faire ? Pour Nicolas, le Drag est un mélange de combats constants des personnes queer qui permet de faire converger tous les arts entre eux : costume, maquillage, peinture, acting, performance, musique ou encore comédie. Nicolas compare cet art à un canevas à travers lequel iel peut exprimer toutes ses idées de mise en scène. Le Drag est aussi un médium lui permettant de projeter son art. Iel fabrique la plupart de ses costumes, et en conçoit la totalité.

Nicolas se voit continuer à performer en parallèle de son travail, sans vraiment pouvoir dire jusqu'à quand. Mais qui est alors La Belladone ? C'est une sorcière. Une créature magique et féérique, un être qui transcende le genre et la beauté. C'est une entité de la scène qui est indestructible par ses pouvoirs infinis. Nicolas explique que c'est comme si son âme s'incarnait dans une autre enveloppe protectrice qu'est La Belladone, essence même de son art.

Pour le futur de cet être mystique, iel aimerait beaucoup organiser ses propres spectacles et donner une scène aux artistes queer qui ont besoin de cette communauté, manquant cruellement à la Suisse Romande.

Le mot de la fin de Nicolas (ou de La Belladone ?) :

« crash ce cistem »
« crash ce cistem »
« crash ce cistem »
« crash ce cistem »
« crash ce cistem »
« crash ce cistem »
« crash ce cistem »

Contact pour booker une perfo: @The_belladone sur instagram
Son travail est aussi visible sur @atomic_dorothy



©Samuel Spreyz, Performance Drag de La Belladone au Cylure, mai 2022

Q & A

Ta charte astrale ?

Soleil en capricorne, lune en taureau, ascendant sagittaire.

La saison à laquelle tu t'identifies le plus ?

Le printemps.

Les personnalités qui t'inspirent ?

Aubrey Beardsley (illustrateur), Sasha Velour (Drag artist), Kate Bush et Siouxsie Sioux (musique), Queen Elisabeth 1st, Hildegard Von Bingen, Elsa Schiaparelli (fashion designer).

Tes bons plans matériel vêtements/costume ?

Armée du salut, Emmaüs, endroit pour faire de la récup, Caritas, Guerrisol.

Ta pièce préférée ?

Les Capulet et Montaigu de Vincenzo Bellini mis en scène par Robert Carsen à l'opéra de Bastille, et de manière générale *le Songe d'une nuit d'été*.





©Juliet Ordjonikidze, Portrait de Jeanne Broquet devant son atelier

JEANNE BROQUET, DE LA CÉRAMIQUE À LA MODE

Par Juliet Ordjonikidze

Quelque part, nichée dans le nord-vaudois, évolue une artiste céramiste qui fusionne les univers de la céramique et de la mode : Jeanne Broquet. Façonnées par son amour de la nature, des sentiments humains et de la mode, ses pièces épousent au fil des années son évolution de jeune artiste.

Née dans un cocon où l'expression artistique est célébrée, Jeanne baigne dans un nid riche en influences. Sa mère enseigne le piano dans le salon et au conservatoire de la ville d'Yverdon. Son père, lui, jongle entre journalisme et graphisme, tandis que ses sœurs se professionnalisent dans la couture et la photographie. Leur foyer est parsemé d'ouvrages, de disques en tous genres et de souvenirs. Cadette de cette famille, Jeanne Broquet touche à tout : peinture, musique, couture, écriture ou encore photo. Son attrait pour la création et l'art est si vaste qu'elle se décide à commencer un pré-apprentissage à l'ERACOM (école romande d'art et de communication).

Suite à cette année, c'est au CEPV (centre d'enseignement professionnel de Vevey) qu'elle entame sa formation de céramiste. Fascinée par l'apprentissage des différentes terres, cuissons ou encore de la variation des émaux possibles, Jeanne se découvre peu à peu dans le façonnage de la terre. Perfectionnant ses compétences et devinant petit à petit sa voie, elle crée des projets personnels tout au long de son cursus.

Défier les conventions

L'une de ses séries de vases les plus frappantes, « Corps et me », est une œuvre qui défie les conventions des simples objets en céramique. Jeanne y crée une ode aux courbes humaines. Les textures utilisées sont granuleuses et aussi complexes que l'épiderme. Jeanne nous invite à découvrir une multitude d'émotions, que cela soit par l'utilisation de différentes matières ou en nous faisant visualiser diverses formes de corps. Brouillant ainsi les frontières entre art et fonctionnalité d'un objet, Jeanne s'offre la possibilité d'imprégner ses pièces d'émotions et de souvenirs. Chaque création devient alors une toile lui permettant d'explorer, au fil de ses expériences, son intimité émotionnelle.

Toujours partante pour une balade en forêt ou encore pour se blottir au bord d'un ruisseau et rêvasser, Jeanne s'est beaucoup inspirée de l'environnement naturel pour ses créations. Que cela soit pour ses pièces spécifiquement, mais également afin de leur créer une scène et leur donner vie. Elle a par exemple sollicité, en mai 2021, une serre abandonnée pour réaliser son tout premier défilé. Dans un désir d'aligner ses dernières pièces organiques aux courbes corporelles de ses modèles, « Terra ad Corpus » consiste à donner vie à la céramique au sein même de la végétation. Elle collabore alors pendant presque une année avec une équipe variée afin de créer une relation fine entre les corps, la terre et ses créations. Photographes, vidéastes, makeup-artiste et modèles se sont donc



©Max Chollet, série « Corps et me »



©Max Chollet, Lorane Hochstätter, portrait des modèles du défilé « Terra ad Corpus »

unis à Jeanne afin de créer cet univers si particulier.

« Terra Ad Corpus », c'est avant tout une performance, un défilé où les modèles marchent sans public, sous l'œil de caméras. Tous sont habillés par de jeunes créateur-ices de vêtements en formation à l'ERACOM. Aux bras des modèles : les vases de Jeanne. Portés comme sacs à l'aide de sangles ajoutées ou simplement portés à la main, cet événement matérialise les premiers pas de notre créatrice dans le domaine de la mode.

Dans le souhait de ne pas rester dans la seule influence des corps et de la nature, Jeanne se détache pas à pas de ses premiers émois créatifs et souhaite se diriger vers une toute nouvelle direction artistique. Son amour pour la vitesse des automobiles prend alors le devant de la scène. Parallèlement à son travail, Jeanne

travaille durement à la rénovation de son van qu'elle surnomme « NANA ». Sa passion pour la route imprègne alors directement ses nouvelles pièces. Des lignes épurées et des courbes dynamiques dessinent rapidement ses accessoires. Elle explique : « J'ai remarqué que mon image extérieure était très caractérisée par la nature, j'ai été frustrée qu'on puisse me mettre dans une case alors que mes inspirations, mes passions ne se limitaient pas qu'à celles-ci. Je suis fan des voitures et de la mécanique depuis que je suis petite et j'ai voulu aussi jouer sur le "jamais vu". »

Partante pour se lancer dans la confection d'accessoires et jouant sur la dualité de l'argile et du chrome, Jeanne lance sa première collection « vitesse » sur les devant de la scène en juillet 2022, en collaboration avec la designer mode Nadia Tarra. C'est sur les terrains de La Dérivée à Yverdon-les Bains qu'a

lieu le résultat d'une étroite complicité entre Jeanne et Nadia. Cette dernière confectionne les vêtements des modèles uniquement de manière upcyclée depuis déjà quelques années. Jeanne étant très sensible à la cause de la surconsommation, leur relation s'est donc construite tout naturellement sur un modèle de petite et grande sœur.

C'est ainsi, sur fond de musiques rythmées aux sonorités urbaines et électroniques, mixées par Mulah, une DJ lausannoise, que les modèles défilent sur le terrain de La Dérivée à la manière des grands prix de Formule 1. Les un.e.x après les autres, ils passent à tour de rôle auprès de Nadia Tarra, qui les habille, puis auprès de Jeanne qui les munit d'un sac et tout cela, face à un public averti qui les regarde allongé sur des chaises longues. Cette expérience enrichissante, marquant les débuts de Jeanne dans les performances de mode publiques, lui a permis de nourrir son désir de laisser transparaître, au travers de son art, son identité, ses passions et ses intérêts. Cette performance ouvre aussi la porte aux transgressions des défilés classiques. Les perspectives sont nombreuses et Jeanne en prend conscience petit à petit.

L'amour comme moteur

Profondément inspirée par l'amour, tant dans ses relations profondes que dans son rapport au vivant, Jeanne développe une nouvelle collection, qu'elle intitule « Do You Remember Love ». Des défis EN découlent, avec par exemple l'incorporation du métal au sein de ses pièces : « J'avais déjà habillé certaines de mes pièces avec des aspects métalliques mais cette collection a été particulièrement importante pour perfectionner ce niveau-là. » Le maillechoirt ainsi que l'aluminium



©Charlotte Haulot, accessoire de Jeanne Broquet de la collection « Do You Remember Love ? »

ont non seulement pu mettre en lumière le « coeur », symbole de l'amour, mais ont aussi été utilisés par Jeanne pour créer le pourtour des pièces ou encore leur anses.

En collaboration avec Inès Baccino, une productrice de défilés immersifs et responsable artistique 2D/3D, avec qui Jeanne vivra une réelle fusion humaine et artistique, elles présenteront toutes les deux un défilé au Mapping Festival de Genève. Inès (Osmosis), ayant été acceptée sur candidature pour le projet d'immersion 3D, invite Jeanne en mai 2023, à présenter sa collection régie par l'amour sous un voile de réalité virtuelle.

Elles investissent alors le bâtiment de « Syllepse » dans le Jardin des Nations : un dôme offrant la possibilité d'une projection à 360° d'images ainsi qu'un espace audiovisuel futuriste.

Le public, qui a dû retirer ses chaussures, rentre dans le vaisseau prêt à débiter son voyage immersif. Tout le monde est assis par terre dans la pénombre avant de voir surgir l'avatar 3D d'Osmosis. Un.e.x à un.e.x, les modèles entrent dans le cercle. Iels défilent aux côtés de leurs avatars créés sur mesure et arborent calmement les accessoires empreints d'amour. 3D, émotions et mode sont les maîtres-mots de cette performance. Événement majeur tant pour le public que pour toute l'équipe qui a collaboré au défilé : le show a démontré le bénéfice d'une collaboration entre les disciplines artistiques.

L'ultime pas de 2023

Jeanne, émue de la tempête qu'est l'organisation d'une telle aventure, n'a pas encore dit son dernier mot. Elle lance une ultime rétrospective de toutes ses pièces pour juillet 2023. Un appel à projet de la Big Biennale de Genève rend possible ses désirs. Avec en tête le projet de faire

un panorama de son travail, elle décide de monter son dernier défilé de l'année en déjouant une nouvelle fois les lignes classiques de ce milieu : cette fois-ci, les modèles défilent sur l'eau. Le défilé sur l'eau, c'est 35 mannequins et 35 sacs. C'est également une équipe vidéo, une équipe de cinq makeup-artistes et un photographe. Une performance pareille, c'est également beaucoup d'embûches financières : « Je pense que le plus gros obstacle dans la réalisation de ce défilé a été le fait de trouver les fonds nécessaires pour la journée. Nous avons reçu des petites bourses ainsi que des aides de la part d'institutions genevoises mais nous étions plus que limités. »

Toujours en co-réalisation avec Inès Baccino, l'artiste s'est efforcée de créer un panorama mouvant sur le parc de la Perle du Lac malgré un budget dérisoire. Pour ce faire, l'équipe s'est réunie dès le matin, armée de plots flottants et ayant pour mission de créer un chemin sur l'étendue d'eau. Plus tard, les modèles sont arrivés ; s'est ensuivie une vraie danse organisationnelle. Ceux-ci jonglent entre l'atelier maquillage et l'entraînement à la marche. En effet, tous sont pieds nus et l'élément servant de transition entre la terre et la plateforme n'est pas stable. Jeanne et Inès rassurent les modèles et tentent de trouver des solutions au fil de la journée pour échapper à de potentielles catastrophes au moment phare.

Sous une chaleur écrasante, l'équipe se baigne, se sustente et/ou se fait portraiturer par le photographe attitré (Adriano Truscello). C'est aussi cela la beauté des expériences autour de Jeanne : une équipe communicative et joyeuse qui a envie de restituer les émotions et la richesse du travail de l'artiste.

Dispersée au bord de l'eau, l'audience observe petit à petit les modèles arriver. Le soleil est presque totalement couché

ce qui offre une lumière toute particulière sur les mannequins toutes vêtues de blanc. En effet, pour la toute première fois, c'est Jeanne qui habille ses modèles. A l'aide de personnes tierces, elle a imprimé ses vases, ses cœurs fétiches et son nom sur des T-shirts. Les premiers vases-sacs défilent alors et nous retrouvons toute la passion de la terre mère dont Jeanne s'inspirait à ses débuts. Le défilé se poursuit avec la collection inspirée par l'aéro-dynamisme et la vitesse, puis se conclut sur la collection de l'amour. Toutes se mélangent et viennent imaginer son évolution impressionnante. Le premier sentiment post-défilé ? Jeanne déclare : « Le soulagement. C'est toujours une véritable course contre la montre les jours qui précèdent le show, tous les petits détails sont à réviser et on espère du plus profond de nous que tout va fonctionner. »

De nouveaux horizons

Maintenant que cette épopée acharnée de défilés se tranquillise peu à peu, Jeanne a pris la décision d'approfondir ses connaissances du milieu de la mode. Elle débute de ce fait son Bachelor en créations d'accessoires et de bijoux à la HEAD (haute école d'art et de design). Soucieuse de pouvoir explorer d'autres aspects de son univers dans le milieu de la céramique ainsi que dans d'autres domaines, elle se concentre à ce jour sur son cursus. Et tout cela, dans le but de présenter la diversité de sa création artistique à son public. Vous la croirez peut-être sur les routes européennes au volant de son van, à la recherche d'une nouvelle inspiration ou d'un nouvel atelier.



© Adriano Truscello, Le défilé sur l'eau à l'occasion de la Big Biennale à Genève.



© Adriano Truscello, Le défilé sur l'eau à l'occasion de la Big Biennale à Genève.



©Nina Thomas, Le levant, 2020-2023



©Nina Thomas, La belle plante, 2020-2023



COLLABORATION LITTÉRAIRE AVEC PLUME

Et toi, qu'est-ce que l'habillement t'inspire ? C'est la question que nous avons posée aux membres de PLUME, l'association littéraire UNIL-EPFL. Dans une volonté de collaboration inter-associative, Boulevard a décidé de collaborer avec PLUME qui valorise aussi la création littéraire au sein de l'université. De cet appel ont émergé trois textes où les auteures ont interprété le thème de la mode de manière toute personnelle. Un jeans qui craque, des baleines et des complices... Bonne lecture !

Les Baleines

par Adrien Maitrot

J'élevai une main vers le ciel, elle trouva le plafond. À cet instant, Grande Soeur qui guettait avec la cage en profita pour m'enserrer à la taille et ses long bras m'enveloppèrent. Crac ! La cloison, comme une mâchoire puissante, se referma sur mes côtes. Je fus broyée. Mon corps fin se rétracta sous le corset, expulsant d'un coup le semblant d'âme qu'il restait encore à mon torse... Il vint s'écraser en un râle contre la fenêtre. Le souffle court, j'essayai d'aller au-delà... Plus loin que la vitre, vers la mer. Mais Grande Soeur m'agrippa de plus belle et tandis qu'elle serrait le nœud, j'entrevois encore, dans un spasme pénible, l'animal qui donnait son nom à ce terrible vêtement.

Cette créature était gigantesque, elle flottait autour de moi, masse sombre parmi les eaux sombres. Impuissante je ne pouvais que fixer son grand oeil jaune avec terreur et à mesure qu'elle approchait, je sentais la grille se recroqueviller sur ma silhouette, s'opprimant, s'opprimant...

« Il doit bien rester quelque chose de la jeune fille », me disais-je après un moment en m'interrogeant au cœur de l'abysse. Là, toute sensation physique avait disparu. Là, toute douleur s'était tue, et le silence, seul le silence guettait mon fantôme informe pleurant dans les profondeurs. La masse graisseuse me frôla à nouveau et dans un sursaut, je distinguai ce long sourire éffané qui m'avait toujours fait frémir. La Baleine me veillait, ici dans ma prison de tissus. Elle était ma geôlière. Elles étaient mes geôlières. J'essayais de hurler, mais rien ne sortit. Soudain je refis surface ! Je baissai les bras. Grande Soeur continuait de m'ajuster, invectivant les courbes de mon buste sous ses plastrons et ses plaques. Elle me construisait comme cette forteresse de beauté dont je ressentais à tout prix le besoin de m'extraire. Dessous, tout en dessous de ma poitrine, j'entendais encore battre à la révolte ce cœur comprimé, vaincu. Bientôt, quand tous les rubans furent enfin tendus et que Soeurette poussa un soupir de soulagement, elle entreprit de me couvrir d'étoffes. Ainsi se bâtissait la tenue, en la peine évidente des baleines, d'où comme à l'armature d'un navire, s'échappait chaque voile de ce que l'on appelait robe. Couche après couche, je devenais belle, m'effaçant peu à peu sans oublier la douleur première.

Quel était cet autre océan ? Je naviguai entre les invités, parmi les mers de soie, entre les tempêtes de notes. Tel un cadeau, je tournoyais à la dérive, embarquée par les valse et les mazurkas, laissant voltiger de bouffantes arabesques autour de mon armure cornée. Un bal ? Était-ce pour lui que je devais souffrir ? Pas à pas, je perdais pied. Un, deux et trois... Déjà, j'avais le mal de mer. Je coulais. Je me noyais...

Une plage, dans ma tête. Lentement, je me déshabillais, libérant baleine après baleine chacune de mes entraves. Mon corset tombait au sol et nue, je m'enfonçais dans les vagues, où délivrée, je me sentis engloutir par une ombre immense...



©Nina Thomas, Mauvais pas, 2020-2023

Complices

par Victoire Kezeu Tchouangang

D'aussi loin que je me souviens, personne ne pouvait me différencier de ma sœur. Et il y avait de ça plusieurs mois, je l'avais perdue. En y réfléchissant bien, ce n'est pas plus mal. Notre vie se résumait à l'obscurité. La plupart du temps, nous restions blotties l'une contre l'autre dans le noir. Mais ce n'était pas le pire, au moins notre taudis sentait le frais et nous étions au sec. Parfois, il venait nous séparer de force et nous emmenait nous promener dans un endroit humide et sombre, d'une puanteur croissante. C'étaient nos seules sorties. Je pouvais entendre ma jumelle sans la voir, chaque pas était douloureux mais la savoir à proximité me faisait tenir bon. Une fois la balade finie, nous avions toujours le droit à un moment de liberté. Il nous jetait dans la chambre et nous pouvions y rester deux ou trois semaines, parfois quatre. Nous voyions la lumière. C'était d'une beauté à en pleurer. Nous parlions de notre prochaine promenade, planifiant notre fuite. Nous étions si complices. Elle rendait notre existence moins morne. Évidemment, ces instants de paradis ne duraient jamais... Il nous prenait brusquement, ma jumelle et moi, mais aussi les autres. C'était le bain mensuel. Il nous mettait tous ensemble, et ce n'était qu'eau et mousse. Le monde tournait sous la force des jets, nous nous bousculions dans tous les sens. En vain. Alors que nous partions nous sécher, éreintés, j'ai remarqué que cette fois-ci, ma jumelle était introuvable. Je tournais en rond. Seule parmi les autres. Dans la confusion générale, je gardais espoir et lorsque tout a pris fin, je me suis rendue à l'évidence... elle n'était plus là. J'étais seule. Seule à devoir supporter cette agonie mécanique. Notre rituel brisé. Parfois, je l'imaginais vivre une vie lumineuse loin de cette prison. Tout le monde savait qu'elle était partie pour ne plus jamais revenir. De temps en temps, je partais en promenade avec une inconnue. Ce n'était que douleur. Je revenais transpirante et je n'avais le luxe de rester dans la chambre que pendant quelques jours.

Aujourd'hui, je suis de sortie. Exténuée et pleine de sueur, je me prépare à profiter de la chambre pour la première fois depuis longtemps mais je me retrouve ailleurs. Le sol est en bois, pas en carrelage. Il fait nuit noire. Il me tourne le dos. Soudain, des cris. Les cris d'une femme. J'ai envie de crier avec elle. Lasse. Peut-être est-ce parce que la femme a vu mon désespoir qu'elle m'a compris ? Elle me cache sous le lit dans un gros tiroir. Les dernières choses que je vois sont son visage déformé par la peur et des lacérations sur son corps. Habitée par la solitude, je me recroqueville dans le noir, apeurée. Je suis réveillée par les sirènes de la police. La chambre est fouillée de fond en comble. Lorsqu'ils ouvrent le tiroir, les policiers me voient roulée en boule et maculée de sang. Enfermée dans mon mutisme, je reste immobile. Ils m'examinent puis comprennent sans doute que je ne vais pas parler. Ils commencent à discuter entre eux.

« J'ai peut-être trouvé une pièce à conviction. Une chaussette taille quarante-huit à cinquante-deux avec des traces de sang. Elle ne pouvait pas appartenir à la victime. Tu me passes un sachet ?

— Tiens, fais attention, on n'a retrouvé aucune empreinte. Peut-être que cette pauvre femme a réussi à cacher la chaussette de son bourreau juste avant de mourir ? »

L'un d'eux me prend en photo tandis que l'autre porte une main gantée vers moi et me pose délicatement dans un sachet plastique.

Rupture

par Sasha Legrosdidier

...CRAC ! Surprise par ce bruit soudain, je me redresse avant de fermer ma portière pour chercher d'où il vient. Mon jean favori a rendu son dernier souffle. Une brise fraîche me chatouille, et je me sens un peu orpheline. C'est qu'il ne m'a pas quitté ces dernières années. Ses fibres se sont usées jour après jour, imprégnées des moments passés sur les bancs de l'université. Au retour du beau temps, la chaise bien trop dure de ma petite chambre d'étudiante était remplacée par l'herbe humide des abords du lac. Quand arrivaient les examens, son tissu doux et familier était témoin silencieux des nuits trop courtes et des réveils affolés. Il a aussi vécu les longues promenades en été, les marchés bondés et les pauses en terrasse des cafés. Il était là, encore, lorsque j'ai débarqué dans un open-space inconnu avec mes nouveaux collègues, ou quand j'ai pris pour la première fois une leçon de conduite. Il a supporté les moments de doute, les réunions à rallonge, les petites réussites et les grandes victoires. Ce matin, sans le savoir, je l'ai enfilé pour la dernière fois avant de prendre place derrière le volant. Envahie par le doute, et les yeux brouillés par les larmes, j'ai alors repensé aux mois qui venaient de passer, et à tous ces efforts qui avaient convergé vers ce jour si particulier. Moins d'une heure plus tard, le verdict est tombé. Mon précieux permis en poche, et la liberté au bout du chemin, j'ai choisi pour mon premier arrêt de m'acheter un pantalon tout neuf.



FÉCULE 2023, UNE MOISSON VARIÉE

Si cela fait plus de trente ans que La Grange existe comme théâtre, le festival Fécule nous présentait cette année, sur deux superbes semaines de printemps, sa seizième édition. Musique, théâtre, et improvisation étaient au rendez-vous. Nous espérons que ce compte-rendu, agrémenté d'extraits d'entrevue avec le directeur de programmation Jonas Guyot, saura piquer votre curiosité pour l'édition à venir !

26 avril
20h30

H.É.L.A.S., de la Compagnie grecque à poitrine rose (Blanche Adilon-Lonardoni et François-Xavier Rouyer), par le Théâtre universitaire de Tours (FR)

par Loïc Morard & Florence Bordeleau

Dès notre entrée dans la salle, nous sommes plongé-es dans l'univers créé par les nombreux-ses comédien-nes à l'œuvre : iels sont déjà là, sur la scène, à s'adonner silencieusement à de curieuses activités que l'on associe d'emblée à des expériences scientifiques. La première scène, monologue d'un curieux personnage mi-charismatique, mi-inquiétant, permet de poser le cadre: nous sommes en 2032, et les H.É.L.A.S, soit les « Hautes études liminaires en animaux sauvages », mènent un concours. Quelle équipe saura recréer une espèce animale éteinte – objectif à la fois facile (car éteintes, nous apprenons qu'elles le sont toutes désormais) et difficile (car les jeunes scientifiques mis-es à l'épreuve doivent recréer une forme de vie, ce qui n'est pas peu ambitieux!)?

De scène en scène, la pièce nous invite à réfléchir sur la place de l'homme dans le monde animal, et sur l'impact de ses actions sur la biodiversité. Le progrès, tel que nous le concevons actuellement, est remis en question. Même si les sujets abordés sont très sérieux et actuels, la compagnie amène ses discours avec beaucoup d'humour et d'originalité. Chaque personnage présenté est unique en son genre, et colle à merveille à l'acteur-ice impliqué-e. Lors de

Fécule est une occasion de lier études et création, surtout parce qu'à l'université, tout se passe en général en vase clos. [...] L'art a aussi son mot à dire sur les faits scientifiques.

- Jonas Guyot

On a en général une septantaine de projets par année qui postulent, moitié-moitié suisse-étranger ; la sélection se fait surtout sur les projets internationaux. On peut n'en prendre que deux ou trois, puisqu'on les loge, qu'on leur fournit à manger, etc. - Jonas Guyot



©Juliette Beaubis, Diable Rabattable

la discussion avec l'équipe à la fin de la pièce, on apprend que c'est que chaque rôle a été construit sur mesure pour chaque étudiant-e. Démarche artistique fort intéressante, donc, venant d'Adilon-Lonardoni et Rouyer : de leur pièce, iels n'avaient bâti que le canevas, sur lequel allait ensuite pouvoir se greffer n'importe quel type de personnage. Ces derniers étant regroupés en quatre équipes, nous avons eu droit à des situations loufoques, que ce soit à cause de personnages ambitieux, intellectuels, hippies ou atypiques. C'est le cas d'une chercheuse de l'équipe « Superanimal », obnubilée par la réussite de son projet et qui n'hésite pas à boire des mélanges chimiques destiné à donner vie à un éléphant mécanique.

Bref, malgré quelques détails inutiles au bon fonctionnement de la pièce (comme une histoire d'amour entre une documentaliste et une scientifique, ou le discours social de la directrice de recherche hispanophone), nous avons décidément passé une très chouette soirée en compagnie de ces nombreux-ses comédien-nes, et sommes forts curieux-ses de les revoir, peut-être, de nouveau à Fécule l'an prochain !

28 avril
18h30

Concert de Diable Rabattable, par Andrey Chernev, Mikhail Churaev, Asya Dolgikh, Anastasia Komarova, Alexander Tusnin

Florence Bordeleau

Ce groupe formé de musicien-nes russophones de l'EPFL a fait vibrer les murs de la salle Nucleo du Vortex avec des sons originaux, flirtant entre rock et pop. Les sept membres de la formation habitaient la scène avec aisance, voire nonchalance – peut-être même trop, car le chanteur regardait sans culpabilité son téléphone portable pour se remémorer les paroles (en anglais ou russe) de ses chansons au fil de la prestation. Heureusement, cette ambiance décontractée n'a, semble-t-il, pas trop dérangé le public, qui s'est laissé porter avec ouverture et entrain à cette musique ensoleillée. Avec un batteur, un guitariste, un bassiste, une claviériste et deux chanteur-euses, il aurait vraiment fallu faire preuve de mauvaise foi pour s'ennuyer durant ces trente belles minutes ! Toute l'amitié qui liait les artistes avec beaucoup de « Proximity » glissait vers les spectateur-ices qui se laissaient aller à ce beau moment.

30 avril
18h30

Le faucon et le pinson, de Clémentine Gardon, par Carla Cherix, Esteban Jayet, Manon Lelièvre et Grégory Thonney

Mona De Palma

Le faucon et le pinson est une pièce à part dans le programme de Fécule. lors que les comédiens ont le trac en coulisses, la metteuse en scène, Clémentine Gardon, joue son diplôme. En effet, elle a décidé de mener un travail de recherche-crédation sur les pastourelles du XIIIe et d'en faire son mémoire de fin d'étude. Une recherche-crédation, cela veut dire que la pièce de théâtre jouée ce soir à la Grange de Dorigny – la partie création – fait entièrement partie du travail : elle sert à expérimenter "en vrai" les hypothèses posées dans la partie théorique. Clémentine m'avoue que son travail a été "terriblement chronophage". Entre écriture de la pièce, choix des comédiens, des décors, des costumes, les répétitions, sans même parler de la rédaction du mémoire, on comprend le sentiment de soulagement de Clémentine lors de notre entretien, quelques semaines après la pièce.

La pièce, d'ailleurs, ne cache pas son aspect expérimental : dès le début, un professeur illuminé nous annonce vouloir mener une expérience. Les comédiens endossent alors, par deux, des

t-shirts jaunes, rouges, bleus ou blancs, et entrent dans “l’espace d’expérimentation” afin de jouer une pastourelle, à savoir un chevalier qui séduit une bergère et l’entraîne dans des jeux amoureux, qu’elle le veuille ou non. Les pastourelles étant des textes comiques, les premières expérimentations jouent sur ce trait. La bergère jaune, première à s’exprimer, nous fait rire par son incompréhension alors que le chevalier s’évertue à la séduire. La deuxième bergère se comporte à l’inverse, en se lançant dans un jeu de séduction exagéré du chevalier, qui trouve une réponse enthousiaste à ses avances. Lors de la troisième scène, dite “scène bleue”, les rôles sont inversés: les spectateurs se trouvent face à un berger et une chevalière. Ce renversement complètement anachronique des rôles vient d’une volonté de la metteuse en scène ne “ne pas associer la femme à la victime et l’homme à l’agresseur”, mais il permet aussi de souligner le rôle prépondérant des classes sociales à cette époque. En effet, il est inconcevable à l’époque pour une bergère de refuser les avances d’un chevalier, qui est socialement beaucoup plus élevé. Renverser les rôles montre que l’ascendant du chevalier sur la bergère ne vient pas de son sexe, mais bien de sa classe sociale.



©Claire-Lynn Coker, Le faucon et le pinson

La dernière pastourelle change complètement de ton: si les bergères étaient, jusque là, des jeunes filles presque femmes (ou des garçons presque hommes), la dernière bergère est encore une enfant, qui a pris ses jouets pour jouer au pâturage. L’entrée du chevalier, qui lui est toujours un homme adulte, rend alors la scène extrêmement malsaine, car malgré les réaction enfantines de la bergère, le chevalier cherche encore à la séduire, en jouant sur l’imaginaire du prince charmant – alors que nous, public, connaissons son but final, qui n’a rien de charmant. Cette dernière pastourelle, d’ailleurs thématisée comme malsaine par les comédiens eux-mêmes lorsqu’ils quittent l’espace de représentation, nous rappelle les ambiguïtés de la notion de consentement, surtout dans des textes si anciens qui, malgré leur but comique, parlent de – ce qu’on appelle aujourd’hui un – viol entre une très jeune fille et un homme plus âgé.

Heureusement, la pièce ne s’arrête pas là: les bergères et berger, reprenant leur autonomie, partagent leur expérience, se réconfortent puis chantent une pastourelle en ancien français, très belle scène qui rappelle la musicalité de ces poèmes chantés. Cette pièce nous aura fait découvrir la littérature du XIIIe siècle de manière ludique, tout en soulevant des questions toujours très actuelles.

**6 mai
19h30**

Festin, de et par le Pool d’Impro du Poly

Mona De Palma

Dimanche 6 mai, c’est le dernier jour du festival. Le thème de la journée, c’est “musique et improvisation”: deux concerts, deux spectacles d’improvisation, pour finir *Fécule* en beauté. Et *Festin*, c’est le dernier spectacle, proposé par le PIP (le Pool d’Impro du Poly), une troupe d’improvisation théâtrale de l’EPFL. Dans le hall de la Grange de Dorigny, on sent une nostalgie qui commence déjà à pointer, mais on voit surtout des sourires: la soirée n’est pas finie!

Après avoir observé les préparatifs d’AXL, qui clôturera la soirée, on entre enfin dans la salle. Avant même le début, la couleur est annoncée: grande table dressée au milieu de la scène, table blanche, coin cuisine avec casseroles et produits, pas de doute, on assistera bien à un festin! Les comédiens montent sur scène et dès le début, le public est partie prenante: c’est à nous d’attribuer les rôles. Toute une famille prend forme sous nos yeux: femme enceinte, mari, père, mère, frère, jusque là tout est classique. Sur le côté de la scène, deux comédiens sont devenus cuisinier et apprenti.

Le public ne décide pas seulement des rôles; il décide également du passé des personnages. À intervalles réguliers, on lui demande de choisir deux personnages, et de définir leur relation: amants, enfants cachés, la pièce prend une tournure dramatique, magnifiquement portée par les comédiens qui restent dans leur rôle et savent être drôles sans être excessifs.

On sort de la salle rassasiés. Le repas, porté par une troupe d'improvisation talentueuse et drôle, nous a permis de déguster rires et émotions. Une bonne manière de fermer le rideau sur la scène de Dorigny!

**6 mai
19h00**

Concert d'AXL, par Axelle Bosman, Gary Domeniconi, Raphael Fluckiger, Pierre Monari, Xavier Suermondt (@axl.musicc)

Florence Bordeleau

Si le rideau est fermé sur la scène intérieure de Dorigny, elle ne l'est certainement pas sur la terrasse à l'avant de La Grange, où se masse une petite troupe d'ami-es et de mélomanes curieux-ses. Le temps est bon, la soirée s'annonce prometteuse pour cette clôture du festival Fécule. Colorée et dynamique, AXL monte sur scène avec une petite bande de musiciens.



©Milan Leresche, Shakespeare Milan



©Florent Daburon, AXL

Guitare, basse, percussion et saxophone, combinés au clavier d'Axelle : tout est réuni pour nous faire passer une super soirée. Des mélodies tantôt dansantes, tantôt plus douces et calmes, nous transportent dans leur univers. La jeune chanteuse romande maîtrise parfaitement sa voix, qu'elle sait faire voyager à travers les octaves, et les musiciens autour d'elle jouent tout aussi bien de leurs instruments respectifs.

À la fin de leur prestation, des protestations s'élèvent du public, qui en demande plus. Souriant devant les conséquences du succès de leur performance, iels rejouent un de leur cover, mettant pour une dernière fois le feu à la terrasse dorignyenne, et tirent ensuite leur révérence sur un public lessivé et heureux.

On sélectionne sur dossier ; on n'a pas l'occasion de voir les spectacles avant de les sélectionner [...]. L'idée c'est de donner la chance à tout le monde, et souvent l'exigence c'est pas nous qui la mettons, ce sont eux qui se la mettent tout seuls [...]. Et ça donne quasiment jamais lieu à des catastrophes, c'est toujours vraiment bien abouti!

- Jonas Guyot

(RE)PENSER LE FUTUR : BEX & ARTS DONNE LA VOIX AUX ARTISTES !



©Marco Lopez, BoulevardArt, Bex & Arts, Traces, Aline Fournier, 2023

Par Charlotte Haas

Du 14 mai au 24 septembre 2023, le Parc de Szilassy accueille la manifestation Bex & Arts qui met à l'honneur le travail d'artistes suisses. Cette année, leurs oeuvres invitent le public à réfléchir aux ambivalences du futur. BoulevardArt était sur place lors de la journée des artistes. Compte-rendu.

Bex & Arts, triennale créée en 1981, se déploie en plein air au sein du Parc de Szilassy, sur les hauteurs de Bex. Pendant plus de quatre mois, l'édition 2023 intitulée « Vivement demain ! » et placée sous la houlette d'Éléonore Varone, présente le travail de quarante-cinq artistes d'horizons variés. Les vingt-quatre œuvres permettent de mettre en valeur différentes manières d'aborder le futur. Quelle que soit la perspective adoptée - alarmiste ou ludique -, la manifestation culturelle témoigne du rôle de l'art comme témoin, outil ou symbole porteur de réflexions et d'interprétations multiples. Le 26 août se déroulait la journée des artistes, promettant des rencontres enrichissantes afin de mieux décrypter les œuvres exposées. Même si la pluie s'est invitée au programme, l'enthousiasme est resté intact et c'est avec plaisir que je vous relate mon expérience au cœur de l'art contemporain, le tout placé sous le signe d'un avenir pétri d'ambivalence.

L'arrivée à Bex

Samedi 26 août 2023. J'arrive à Bex sous un ciel maussade. Il est 10 heures, l'exposition vient d'ouvrir ses « portes ». Depuis le centre-ville, il faut monter la Rue du Signal avant d'atteindre l'entrée du Parc de Szilassy, théâtre de la manifestation. À mon arrivée, quelques visiteurs me précèdent, appareil photo en main. Un petit groupe d'artistes converse près de l'accueil, la buvette commence à s'animer... La journée semble bien lancée et il est temps de partir explorer le parc ! Les œuvres s'égrènent aux quatre coins du parc : pas d'itinéraire à suivre ou de panneaux indiquant leur emplacement, les visiteurs déambulent au gré de leurs envies. Le plan du site sera mon seul guide : à chaque œuvre son numéro en guise de point de repère.

I. Amorce poétique

Dès l'entrée, je découvre les quatorze petits avions créés par Camille Scherrer. Suspendue dans les airs, la structure est accrochée entre des arbres séculaires qui surplombent Bex en toile de fond. L'artiste est présente, j'en profite pour l'interroger sur son projet intitulé *Play Out*. Elle commence par m'expliquer son désir de réaliser une œuvre ludique et poétique, dénuée de toute violence. Tenant compte de la thématique « Vivement demain ! », le choix de représenter des avions pourrait faire référence aux déplacements excessifs qui ne cessent de polluer. Pour autant, cette problématique est loin d'être à l'origine du projet de Camille Scherrer. Pour elle, il n'était pas question de créer un projet « dur » ni de dénoncer une pratique néfaste, mais plutôt d'apporter une variante positive pour aborder la thématique de l'avenir. Ce sont les voltigeurs qui ont inspiré l'artiste : partant de ce souvenir, elle souhaitait présenter un travail ludique et empreint de poésie, dans

un souci de simplicité qui rappelle d'ailleurs la nécessité de revenir aux choses légères pour adoucir les tourments futurs. Ces avions permettent également des jeux visuels, tant par la localisation de l'œuvre en surplomb de la ville, que par les mouvements provoqués par un coup de vent. Alors que nous discutons, deux jeunes filles observent justement les avions bouger au gré du vent : cette scène illustre à merveille le projet imaginé par l'artiste, à savoir un retour à l'enfance. Preuve que le parc et les œuvres entretiennent un lien intrinsèque significatif.

II. Danse isolée

Je quitte Camille Scherrer et emprunte un chemin traversant le parc. J'aperçois la sculpture d'Olivier Estoppey au loin. Ce dernier est présent, en pleine discussion avec un sculpteur. Il me présente son projet, qu'il définit comme un « travail personnel de recherche artistique né de l'image d'un bal entre deux individus ». Posés sur un socle imposant rappelant la terre – ou un tronc d'arbre –, deux êtres s'enlacent, isolés, comme des rescapés.

Soucieux de réaliser une oeuvre aussi brute que possible, l'artiste m'explique que la sculpture a été réalisée en béton et en métal. Une fois encore, l'emplacement du *Bal perdu* au sein du parc rappelle le sens qu'Olivier Estoppey a souhaité donner à son travail : installée sur le haut d'une petite colline, entourée d'arbres, la sculpture se retrouve isolée au milieu du parc. Seul le petit chalet en contrebas rappelle une présence humaine. Cette localisation interroge l'isolement spatio-temporel du couple de rescapés dont l'histoire demeure inconnue. Entre brutalité et tendresse, cette œuvre propose une autre approche qui questionne les liens entre humains ainsi qu'entre humains et non-humains.

III. Épouvantail symbolique

L'épouvantail couleur or de Pascal Seiler se dresse, seul, au milieu du verger : impossible de le manquer ! Bien que ce projet soit doté d'une dimension dénonciatrice indéniable, Pascal Seiler tient à préciser son souhait de dénoncer sans violence, en ayant plutôt recours aux symboles qui émanent d'un épouvantail. Gardien de la terre des paysans, il protège tout en témoignant d'une prise de possession. De plus, il dénonce une autre forme de pouvoir, celle de l'argent, ici symbolisée par la couleur dorée. Enfin, la religion est signifiée par la posture rappelant Jésus sur sa croix. Outre ces trois symboles et comme le suggère le nom du projet, *Drei Gründe fürs Patriarchat*, l'épouvantail illustre la condition des femmes sous trois angles distincts : la longue interdiction de posséder des terres, le droit de propriété inaccessible ainsi que la place inférieure qui leur est attribuée au sein de la religion.



©Marco Lopez, BoulevardArt, Bex & Arts, *Un Bal perdu*,
Olivier Estoppey, 2023



©Marco Lopez, BoulevardArt, Bex & Arts, *Drei Gründe fürs Patriarchat*,
Pascal Seiler, 2023

L'oppression subie par les femmes est ainsi représentée. Finalement, Pascal Seiler résume : « L'épouvantail constitue un symbole explicatif de notre époque ».

IV. Parenthèse silencieuse

Après trois interviews, la météo se fait plus capricieuse, m'obligeant à endosser mon anorak. À mesure que l'averse s'intensifie, artistes et visiteurs partent s'abriter sous les toiles de la buvette. Je décide quand même de continuer mes pérégrinations à la recherche des photographies de l'artiste Aline Fournier. Je suis un petit chemin à la lisière de la forêt avant de parvenir à l'œuvre numéro 20. Je savais que cette interview aurait une saveur unique : l'artiste que je m'apprete à rencontrer (en espérant qu'elle soit présente!) est atteinte de surdité. Un petit carton mentionne qu'il s'agit là d'une « zone silence » où le contact s'établit par l'écriture ou les gestes. Par chance, Aline Fournier est là, assise sous un parasol. Cet abri tombe à point nommé. Je m'avance, emprunte un stylo et griffonne quelques mots sur la feuille prévue à cet effet. J'écris que je souhaite lui poser quelques questions dans le cadre d'un article pour *BoulevardArt* et me prête donc à l'exercice de l'interview à l'écrit. Je suis seule avec elle.

En bruit de fond, les gouttes de pluie ruissellent sur le parasol. Pour me répondre, la photographe réalise un schéma ponctué de mots clés. Selon elle, le rôle de l'art se décline en deux axes : il s'agit d'une part d'interroger, par le biais de photos, l'utilisation abusive du territoire et, d'autre part, de remettre l'humain au centre. En ce sens, l'art peut s'imposer comme un outil bénéfique au « vivre-ensemble ». Pour l'artiste, créer cette zone permet aussi de proposer une expérience nouvelle du silence et de sensibiliser aux questions de l'inclusion. Mission réussie pour ma part : cette interview hors du temps m'a beaucoup touchée.

Si ces quatre œuvres ont particulièrement marqué ma visite, toutes méritent qu'on s'y attarde. Parmi celles qui ont retenu mon attention, le mur végétal et sonore d'Audrey Cavalius et Christophe Gonet m'a beaucoup plu tout comme le tableau composite de Sophie Ballmer et Tarik Hayward ou encore l'œuvre interactive de l'artiste Yusuké Y. Offhause offrant une projection temporelle dans les « ruines du futur ».

Fin de parcours

Alors que je regagne la buvette, le parc est calme, seules quelques personnes bravent le mauvais temps, parapluie à la main, tandis que d'autres se sont abritées. Il est temps pour moi de retrouver Marco, en charge de photographier la manifestation. Tous deux trempés, nous décidons de quitter le parc. Ainsi s'achève notre journée à Bex. Nous aurions apprécié découvrir l'exposition lors d'une journée ensoleillée, mais finalement, ce temps revêtait un certain charme. Quelle que soit la météo, la triennale fait la part belle à l'art contemporain et permet à des artistes suisses et internationaux d'exposer dans un cadre d'exception. Pour le public, Bex & Arts constitue une véritable invitation à (re)penser notre futur sous des angles multiples.

V. L'avis d'Eléonore Varone : discussion avec la curatrice

Pour cette édition 2023, Eléonore Varone a endossé le rôle de responsable artistique. J'ai pu discuter avec elle lors d'un entretien téléphonique réalisé quelques jours après la journée des artistes.

La ligne directrice du projet

De prime abord, le titre choisi pour cette quinzième édition peut se révéler surprenant. Reste-t-il assez d'espoir pour se réjouir de demain ? L'adverbe *vivement* témoigne-t-il vraiment d'une envie d'avenir ? À la lecture de ce titre, un double sens se dessine : « On

peut le comprendre au premier degré, comme une réjouissance, ou de manière ironique, voire une dose de provocation », explique Eléonore Varone. Décidé en 2021, au sortir de la pandémie, ce choix s'est basé sur les idées du Conseil de Fondation, en réfléchissant au lien entre êtres humains et espaces naturels. Avant de mettre en place cette édition, Eléonore Varone s'est demandé ce qui lui manquait lorsqu'elle allait voir des expositions : « J'ai donc réfléchi à ce que je pourrais amener de nouveau et de frais. » De ses réflexions est née la ligne directrice de cette édition : « Mon idée était de dérouler un ensemble de projets réalisés par des artistes qui traitaient de la thématique en partant de leurs préoccupations. Je ne voulais pas réaliser une expo moralisatrice ou jugeante, mais plutôt ouvrir un large panel pour que les publics puissent piocher, parmi tous les projets, ceux qui évoquent quelque chose à un niveau personnel, que cette évocation soit sombre ou légère » raconte Eléonore Varone. D'autre part, traiter de l'avenir au prisme de l'art permet d'envisager la thématique sous un angle nouveau : « Je souhaitais, par le biais de cette plateforme, donner une voix aux artistes afin que ça ne soit pas toujours les mêmes catégories de personnes qui s'expriment sur ce sujet. » Pour elle, l'art permet de trouver du sens si on l'appréhende comme un pivot.

D'un point de vue pratique

Réparties aux quatre coins du parc, les œuvres sont mises en valeur grâce à l'emplacement choisi avec soin : « Je voulais changer de l'idée de parcours le long d'un chemin, et l'avantage du parc, de par sa topographie, est de permettre la création de petits mondes. Il fallait trouver le bon emplacement dans le parc en fonction du projet. » Implanter les œuvres en pleine nature renforce ainsi le message qu'ont voulu transmettre certain-e-s artistes. Concernant les notices des œuvres, elles ont été rédigées en collaboration avec des étudiant-e-s en histoire de l'art à l'Université de Lausanne. Après avoir récolté leur travail, Eléonore Varone a compilé, rajouté ou précisé les notices afin que le résultat final ne soit pas trop guidé : « Le but était que cette notice serve de complément de lecture laissant des questions ouvertes et permettant d'ouvrir ses propres yeux. » Au vu des retours du public, le résultat escompté semble avoir été atteint. Enfin, d'un point de vue plus personnel, Eléonore Varone entretient un rapport ambivalent au futur : aux moments d'espoir se succèdent des instants de prise de conscience face à la réalité. Finalement, elle porte un regard multiple sur ce « demain » : « Je pense qu'il y a autant de rapports au demain que de sensibilités différentes. » Quoi de mieux pour conclure ? Vivement la prochaine édition ! (et cette fois, pas de double sens possible, seule demeure la réjouissance de revenir à Bex!)



THE LESS APPARENT HELLENIC AESTHETICS

L'AUTRE CÔTÉ DE L'ESTHÉTIQUE GRECQUE





A photo report by Sebastian Salzmann

Over the past 18 months, I was introduced to Greece not merely as a visitor to its numerous island paradises but rather through a relationship, visiting the normal course of life.

This way of experiencing Greece influenced my aesthetic perception, extending beyond the impressions of the deep turquoise aegean sea or the sharp contrasts of white cycladic houses against the everblue sky ; only occasionally disturbed by the merciless red of forest fires. Instead, I had the opportunity to capture scenes far removed from the bustling tourist crowds – those subtler, less obvious expressions of Greek aesthetics.

Photo credits page 96-105:
©Sebastian Salzmann, BoulevArt, 2023



Un reportage photo par Sebastian Salzmann

Au cours des 18 derniers mois, j'ai découvert la Grèce pas seulement en tant que visiteur de ses nombreuses îles paradisiaques mais à travers une relation, qui m'a fait arpenter le cours normal de la vie quotidienne.

Cette façon d'expérimenter la Grèce a influencé ma perception esthétique du pays, qui s'est étendue au-delà des impressions de la mer égéenne et de ses eaux turquoises profonds, ou du contraste prononcé de ses maisons cycladiques blanches face au ciel toujours bleu ; seulement perturbé occasionnellement par le rouge sans pitié des feux de forêts. À la place, j'ai eu l'opportunité de capturer des scènes à l'écart des foules touristiques grouillantes - des expressions plus subtiles de l'esthétique grecque.

Crédits photos page 96-105:
©Sebastian Salzmann, BoulevArt, 2023



view from the lowest house of Alagonía

I never entirely lost the feeling of being an observer. However, falling in love not only connected me to her, Iro, as a person but also let me experience her personal bond to Greece. I shared her passion for places which are important for her ; I learned to appreciate the beauty of scenes from her life there. While these photos express how I started to see patterns in Greece through her eyes, they still reflect my own abstracting distance.

vue de la plus basse maison d'Alagonía

Je n'ai jamais réellement perdu le sentiment d'être un observateur. Cependant, tomber amoureux ne m'a pas seulement connecté à elle, Iro, mais m'a aussi permis d'expérimenter son lien personnel à la Grèce. J'ai partagé sa passion pour les endroits qui lui sont importants ; j'ai appris à apprécier la beauté des scènes de sa vie là-bas. Et si ces photos montrent comment j'ai commencé à voir les motifs grecs à travers ses yeux, elles reflètent toujours ma propre distance abstraite.





Μπάτσοι γουρουνία δολοφόνοι (cops, pigs, murderers)

flics, cochons, meurtriers



await the escape from the Athenian heat

en attendant d'échapper à la chaleur athénienne





ancient and modern temples



temples anciens et modernes



FESTIVAL DE CANNES

CANNES CLASSICS, UNE SECTION AUX MULTIPLES FACETTES



© Rosalie Varda, portrait de Agnès Varda, 1999, ciné-tamaris

Par Yasmine Briacca, Florence Bordeleau-Gagné et Abel Zuchuat

Shore, Varda, Jarmush, Man Ray, Scorsese, des rendez-vous musicaux, des restaurations, des documentaires... Finalement, Cannes Classics c'est la passion du cinéma avant tout, celle qui invite chaque année à plonger dans les coulisses du 7^e art, véritable objet de médiation.

C'est au début des années 1960 que naît, en Suisse, le principe même de la rétrospective filmique. Entre le *Festival de Locarno*, qui projette une sélection du réalisateur polonais Andrzej Munk en 1964, et la Cinémathèque suisse à Lausanne, se joue alors une collaboration historique ; deux noms pour sceller le destin du patrimoine cinématographique : Vinicio Beretta et Freddy Buache. Dans les années 1980, plusieurs festivals de films du patrimoine voient ensuite le jour : les *Giornate del cinema muto* à Pordenone en 1982, le *Bonner Sommerkino* en 1985 ou encore *Il Cinema ritrovato* à Bologne dès 1986. Depuis, un intérêt croissant pour les films anciens conduit plusieurs festivals à ouvrir une section héritage dans leur programmation. En Suisse, par exemple, la catégorie « Histoires du cinéma suisse » est fondée aux *Journées de Soleure* en 2006, ou – plus proche de nous – dès 2018 les *Rencontres du 7^e Art* à Lausanne se constituent autour de la valorisation du patrimoine cinématographique. À Cannes, c'est la section Cannes Classics, créée en 2004, qui permet au prestigieux festival d'ouvrir ses portes à des restaurations, tout en proposant des rencontres et échanges avec des professionnels·le·s du milieu, ainsi que des documentaires contemporains sur des aspects du monde cinématographique. Sous ses airs polis et conventionnels, Cannes Classics apparaît en réalité comme un prophète du renouveau au milieu de *l'establishment* solidement ancré du Festival de Cannes. Étrange, pour une section vouée à la rétrospective... Et pourtant, cette dernière est toujours le fruit d'une sélection, d'un choix, d'un sens, politique peut-être, du moins le point de départ de réflexions à nourrir.

Vive la musique ...

Avant toutes projections de la compétition officielle à Cannes, le public applaudit vigoureusement un générique d'ouverture sur les notes envoûtantes et reconnaissables parmi mille de *l'Aquarium* de Camille Saint-Saëns. Mais quand il est l'heure d'applaudir à nouveau, ce sont les réalisateur·ice·s, acteur·ice·s et scénaristes qui se partagent les honneurs du générique de fin, les compositeur·ice·s étant relégué·e·s aux confins de la pellicule. Si le délégué général du festival Thierry Frémaux affirme monter le son à ce moment-là pour leur rendre hommage, cela sonne aussi juste qu'un kazoo au milieu d'un prélude de Bach.



Léa Michard, BoulevArt, Festival de Cannes 2023, Cannes Classics, portrait de Martin Scorsese et Howard Shore lors de la Leçon de Musique

« À quand un prix pour la musique à Cannes ? » lui demande Cécile Rap-Weber juste avant l'arrivée d'Howard Shore devant une salle pleine à craquer. La directrice de la SACEM, qui met à l'honneur chaque année un-e compositeur-ice dans une *Leçon de Musique*, ne cache pas son militantisme pour les grand-e-s oublié-e-s du festival. Il est en effet invraisemblable qu'aucune palme n'ait jamais décoré les chef-fe-s d'orchestre, à commencer par celui qui, rejoint par son collègue et ami Martin Scorsese en cours de route, a partagé pendant une heure et demie les coulisses de son art. Impossible à condenser en seulement quelques lignes, le travail d'Howard Shore a profondément marqué l'histoire du cinéma. Que serait en effet l'univers glauque et viscéral de David Cronenberg sans ses compositions sombres et atonales ; la tension insoutenable du *Silence des Agneaux* (Jonathan Demme, 1991) sans sa musique pesante et suspensive ; les thèmes du Seigneur des anneaux (Peter Jackson, 2001-2003) sans ses multiples leitmotifs ; ou encore l'erraticisme ascendant d'Howard Hughes dans *Aviator* (Martin Scorsese, 2004) sans ses airs enlevés et agités ? Car le 7^e art a besoin du 4^e, autant que « cinématographie » signifie l' « écriture du mouvement », celui des images et celui des sons.

Là encore, on ne peut que féliciter Cannes Classics de mettre à l'honneur la musique au cinéma, invitant quelques jours plus tard Jim Jarmush à présenter l'œuvre qu'il défend avec son groupe Sqür! depuis 2016. En transfigurant les courts-métrages centenaires de Man Ray au contact de compositions post-rock, fragmentaires

et expérimentales, Jim Jarmush et Peter Logan poursuivent en musique l'expérience surréaliste que l'artiste américain recherchait en images. De ce contrepoint stylistique résulte un nouvel espace poétique, typique de ce que le compositeur et poète surréaliste André Souris théorisait comme une métamorphose de lieux communs. Ils prouvent encore une fois que, expérimental ou non – pensons par exemple aux compositions rap-hip-hop qui dépeignent les années folles dans *The Great Gatsby* (Baz Luhrmann, 2013) – le film est une expérience autant sonore que visuelle.

... Viva Varda !

Le documentaire est un autre moyen par lequel la programmation de Cannes Classics propose à ses spectateur-ice-s une richesse de questionnements sur le cinéma. Non seulement sur le plan historique et archivistique, mais également sur le plan idéologique. C'est le cas de *Viva Varda !* (Pierre-Henri Gibert, 2023), première œuvre posthume sur la réalisatrice, qui, si elle semble faire pâle figure face à l'hommage proposé au même moment à Jean-Luc Godard, invite à reconsidérer à la fois l'œuvre et la personnalité d'une artiste engagée, innovante et inspirante.

Au sein d'une industrie et d'un groupe de « jeunes Turcs » exclusivement masculins, Agnès Varda est non seulement la seule réalisatrice à produire des sujets originaux dès la fin des années 1950 – Jacqueline Audry tourne alors essentiellement des adaptations littéraires –, mais elle est surtout celle qui inscrit cette subversion formelle typique de la Nouvelle Vague dans des revendications féministes. Contrairement à la majorité des réalisatrices des *seventies*, Agnès Varda ne se contente pas de placer de nouvelles héroïnes devant la caméra ; elle révolutionne concrètement, pour celles-ci, le langage cinématographique.

Déconstruction du mythe de l'amour et du *happy ending* dans *Le Bonheur* (1965), du stéréotype de la « bonne » héroïne dans *Sans toit ni loi* (1985) ; l'exemple le plus évident, et le plus militant, restant certainement *L'une chante l'autre pas* (1977). Entre fiction et documentaire, la cinéaste souligne la porosité des genres, jouant notamment des codes de la comédie musicale pour contredire sa forme oppressive, une réappropriation renversante des questions liées au couple hétérosexuel et monogame. En quelque part autobiographique, ce film prend encore plus de sens maintenant que le documentaire de Pierre-Henri Gilbert révèle le premier et unique témoignage de la bisexualité de l'artiste.

Sans tomber dans le culte de la fantaisie superficielle, *Viva Varda !* a le mérite de souligner au contraire la grande rigueur d'une travailleuse passionnée, audacieuse et militante. Et cette

programmation montre à quel point Cannes Classics est un espace de réflexions captivantes. Car si la mise à l'honneur d'Agnès Varda entre tout naturellement en résonance avec l'hommage proposé à Jean-Luc Godard pour certaines de leurs innovations formelles et luttes politiques communes, elle s'en détache pourtant rapidement une fois les œuvres confrontées. Dans la pluralité de ressources avec lesquelles la marraine de la Nouvelle Vague parvient à trouver des alternatives féministes au cinéma dominant, le constat est sans appel dans la salle Buñuel. Alors que le *patrimoine* godardien punit une énième fois *Le Mépris* (1963) de Brigitte Bardot en la tuant dans un accident de voiture, on ne peut de nos jours que regretter l'absence sur l'écran d'une *Cléo* (1962), flâneuse libre d'un *road movie* parisien, véritable sujet regardant et non objet regardé, sinon par une mort dont on ne connaîtra jamais l'issue, témoin parmi d'autres qu'Agnès Varda est la pionnière d'un important *matrimoine*.



Agnès Varda sur le tournage de *La Pointe Courte*, 1954, ciné-tamaris



The Village (Leopold Lindtberg, 1953), Festival de Cannes 2023, Cannes Classics, Cinémathèque suisse, Praesens-Film

Cinémathèques: retour sur quelques restaurations

***The Village* (Le Village près du ciel, Leopold Lindtberg, 1953), présenté par la Cinémathèque suisse**

Dans le petit village suisse allemand de Pestalozzi, des orphelin-e-s de la Deuxième Guerre mondiale sont accueilli-e-s dans des chalets par des instituteur-riche-s. Mais l'arrivée d'une petite Allemande va bouleverser la vie tranquille du village, celle-ci étant assimilée par les autres enfants à l'ennemi qui a détruit leur maison et tué leur famille. D'abord fortement rejetée, elle se fait petit à petit une place, trouvant auprès de l'instituteur de la maison anglaise une figure paternelle qui la défend et la protège. Emblème helvétique de neutralité et de paix, le film souligne, par-dessus les frontières géopolitiques, l'universalité des préjudices que la guerre a causés. Lauréat de la Palme d'Or du Festival de Cannes lors de sa sortie initiale, ce drame est porteur de beaucoup d'émotions : les musiques, chantées par ces orphelins venus de toute l'Europe, achèvent de saisir l'audience dans sa réalité historique bouleversante. Si cette restauration, initiée par la Cinémathèque suisse, s'éloigne de la version que nos aïeul-e-s ont pu découvrir par le passé – intitulée *Unser Dorf* –, elle est néanmoins au plus proche de la version internationale projetée à Cannes il y a 70 ans. Mais elle est surtout le témoin parmi d'autres que le travail mené en amont dans le cadre de la section Cannes Classics jouit d'une réelle utilité mémorielle. En effet, pour les 100 ans de la société de production

Praesens-Film, *The Village* trouvera une seconde vie dans plusieurs festivals, réalisant ce que nous assurait le responsable de Cannes Classics Gérard Duchaussoy l'année dernière : « le but est de créer l'évènement à Cannes pour que le film continue d'exister après ».

Es (Ulrich Schamoni, 1966), présenté par le Deutsches Filminstitut und Filmmuseum

Deuxième film étonnant par son engagement politique, *Es* raconte, tout en portant un œil critique sur l'Allemagne de l'Ouest dans les années 1960, l'histoire d'un avortement. Alors qu'une idéologie capitaliste encourage les couples à se marier en leur offrant de l'argent, certaines femmes commencent à s'émanciper et cherchent de plus en plus à faire carrière. Dans ce contexte, une femme vivant en concubinage tombe enceinte. Celle-ci souhaite parler de sa grossesse à son conjoint, mais ce dernier, critique sur les personnes qui interrompent leur carrière pour éduquer des enfants, lui fait abandonner l'idée de garder le bébé. À partir de là, le film fonctionne sur le mode du montage alterné : certains plans montrent l'homme prenant du bon temps, tandis que d'autres exposent la femme cherchant désespérément un-e docteur-esse qui lui permettra de se faire avorter. S'en détache la signification de leur séparation à la fois sur le plan spirituel et situationnel. Déchirant et montrant une violence sexiste toujours actuelle, ce film quasi « matrimoniale » se positionne de manière très féministe, et ce, deux ans avant mai 68 !



Es (Ulrich Schamoni, 1966), Festival de Cannes 2023, Cannes Classics, Deutsches Filminstitut & Filmmuseum



Sarafina ! (Darrell James Roodt, 1992), Festival de Cannes 2023, Cannes Classics, Videovision Entertainment

***Sarafina !* (Darrell James Roodt, 1992), présenté par Videovision Entertainment**

Présenté plus de trente ans après le tournage en présence de l'actrice principale, Leleti Khanyile, *Sarafina !* met à l'honneur les révoltes étudiantes de l'apartheid avec justesse et violence. Si plusieurs scènes sont difficiles à regarder, celles-ci sont entrecoupées de chansons festives et colorées, adoucissant pour quelques instants la réalité du thème traité. Au-delà de son ancrage politique, rappelant les luttes contre le racisme et leur actualité, il propose un filon féministe moderne : Sarafina, jeune fille inspirée par Nelson Mandela, prend la tête du mouvement de révolte de son école et Mary Masembuko, professeure, a un impact tout aussi crucial sur l'éveil des jeunes face à la brutalité policière blanche à l'œuvre dans ce milieu sud-africain noir et défavorisé. L'institutrice encourage en effet ses étudiant-e-s à entamer des actions aussi audacieuses que claires et pacifiques, en insistant notamment sur l'éveil par l'éducation, la prise de parole publique et le refus des armes à feu. Avec ses prises de positions sur de si nombreux fronts, nous pourrions croire que *Sarafina !* ratisse trop large, mais c'est un film réussi et d'une grande richesse politique. Il mérite sans aucun doute d'être diffusé plus largement, bien au-delà du festival.

***El esqueleto de la señora Morales* (Le squelette de Madame Morales, Rogelio A. González, 1960), présenté par la Cineteca Nacional de Mexico**

Projeté juste après *Sarafina !*, *El esqueleto de la señora Morales* a

de quoi déranger. Bien que le travail de restauration digitale des pellicules originales soit remarquable, son sujet et son traitement imposent une critique moins élogieuse. *El esqueleto de la señora Morales* nous fait suivre un taxidermiste bon enfant, excédé des caprices de sa femme, présentée comme exigeante, stupidement religieuse, manipulatrice et mythomane. Ce film, classé dans le registre de la « comédie noire », se moque impunément d'une femme malade, en proie à des problèmes d'ordre émotionnels et de santé mentale, allant jusqu'à légitimer son féminicide par son mari amusant, passionné et aimé de tous. Étrangement, le dénouement punit le meurtrier : il boit par erreur la décoction empoisonnée qu'il avait préparée à l'intention de sa femme quelques jours plus tôt. Mais il ne consomme pas ce breuvage seul : il trépassé de pair avec la communauté religieuse qui entourait Mme Morales avant son décès. Évidemment, c'est le propre du genre de la comédie noire que de passer par l'humour pour dénoncer une condition malheureuse, mais quelle forme de justice ou de morale émerge de ce film ? De qui se moque-t-on réellement ? Comment composer avec les règles du genre et ce qui nous a été présenté ? L'ambiguïté qu'impose le récit permet difficilement d'y répondre, même après discussions avec d'autres membres du public. Détenant le statut de grand classique mexicain, ce film a déclenché en nous toute une réflexion sur les « grandes œuvres nationales » – et leur place dans nos sociétés contemporaines. S'il va sans dire que ce sont des témoins importants d'une époque, leur place d'honneur pourrait être remise en question lorsque les sujets abordés ne parviennent pas à atteindre des visées plus larges, universelles, que celles d'une époque passée.



El esqueleto de la señora Morales (Rogelio A. González, 1960), Festival de Cannes 2023, Cannes Classics, Cineteca Nacional de Mexico

Cannes Classics, découvrir encore et encore ...

Cette section du *Festival de Cannes* nous a fait voyager sur plusieurs plans : technique, géographique, idéologique et historique. Nous avons rencontré des figures importantes d'hier et d'aujourd'hui ; les leçons de musique de grands noms du cinéma actuel nous ont dévoilé un pan parfois moins connu des films tout en consolidant l'importance du travail sonore dans leur réception ; et, d'une représentation à l'autre, le public pouvait sauter de la France au Mexique, de l'Allemagne à la Suisse, ou encore faire un magnifique détour par l'Afrique du Sud. Face à cet échantillonnage succinct, on ne peut qu'inviter les cinéphiles à découvrir les nombreux testaments filmiques qui circulent autour de nous et, si possible, à remplir les salles de Cannes Classics, tant sa programmation invite à de multiples questionnements sur des sujets toujours d'actualité. Cette année il semble qu'il se soit dessiné de fertiles réflexions sur la place des femmes dans la société ou dans l'histoire, l'évolution des dynamiques de genre, les luttes féministes qui amènent des (nouveaux) classiques du cinéma sur la scène, modelant ainsi notre « matrimoine » culturel. Si, par moments, notre esprit contemporain est choqué ou déstabilisé par certaines œuvres, c'est la preuve que ces images proviennent d'un choix minutieux, moteur d'échanges passionnants et de débats essentiels. Car, finalement, ce que nous retenons de Cannes Classics cette année, c'est que le 7^e art est bel et bien un objet de médiation.



REN- CON- TRES

PRÉSENTER SON PREMIER FILM À CANNES:
LE RAVISSEMENT DE IRIS
KALTENBÄCK



©Léa Michard, BoulevArt, Festival de Cannes 2023, Iris Kaltenbäck

Par Samuel Damiani

C'est au bord de la piscine privée de l'Hôtel Barrière Le Majestic à Cannes que nous avons pu nous entretenir avec Iris Kaltenbäck. Jeune réalisatrice française, elle présente son premier film *Le Ravissement* à la 62e Semaine de la Critique où elle remporte le prix SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques).

Le film raconte l'histoire d'un mensonge: celui de Lydia (Hafsia Herzi), une sage-femme qui fait croire à Milos (Alexis Manenti), une conquête d'un soir, que le bébé qu'elle tient dans les mains est le leur, alors qu'il appartient à sa meilleure amie dont elle a assisté l'accouchement.

Nous avons tenu à lui poser quelques questions quant à la présence de son film dans ce festival prestigieux, mais également sur le processus de production d'un premier long métrage et son emprise avec les réalités du milieu en France. Iris Kaltenbäck évoque d'abord le Festival de Cannes comme une grande opportunité, surtout en considérant le fait que son équipe et elle ont terminé la phase de postproduction une semaine avant la première projection, chose assez « rare » selon elle, et dont elle se sent privilégiée. Si nous imaginons bien la course frénétique dans laquelle elle a dû s'engager durant les jours entourant la présentation du film, la réalisatrice nous indique tout de même avoir eu le temps de profiter du Festival. Tout droit sortie d'*Anatomie d'une Chute* de Justine Triet (nous ne savions pas que nous parlions alors de la future Palme d'Or), elle avoue avoir été très impressionnée : « Parce qu'en plus, moi dans mes références, je ne suis pas trop cinéma français normalement. Et je trouve que ces dernières années, il y a un renouveau dans la production nationale qui est assez inspirant et très prometteur ». Parmi ses autres influences, elle nous cite Kelly Reichardt – *Wendy et Lucy* (2008)

; *First Cow* (2019) ; *Showing Up* (2022) – ou encore Lucrecia Martel – *La ciénaga* (2001) ; *La femme sans tête* (2008) ; *Zama* (2017) –, trouvant qu'elles apportent un regard très frais et intime sur leurs personnages féminins.

Iris Kaltenbäck nous a longuement renseignés sur les difficultés qu'elle a rencontrées à financer son premier film, après son travail de fin d'études à la FEMIS en 2016. Elle déplore surtout une sorte d'attente quelque peu « cliché » de la part des sociétés de productions sur ce que devrait être un premier film, ainsi qu'une conception des personnages féminins qui lui semble être datée et qui est compliquée à défendre lors de la phase de financement. En réalité, elle avait un autre projet en cours, qui a eu beaucoup d'écho dans l'industrie et qui a convaincu certaines grandes comédiennes, mais dont elle n'a jamais réussi à clore la production car celui-ci a été jugé « trop ambitieux pour un premier film ». La réalisatrice française affirme alors qu'il faut être très tenace pour faire un long métrage en France et qu'il ne faut jamais se décourager ni abandonner ses intentions initiales. C'est ainsi qu'elle est revenue avec une toute nouvelle dynamique pour faire *Le Ravissement*. En effet, Iris Kaltenbäck voulait que ce film soit « un geste, une impulsion, qui puisse être fait rapidement, avec peu d'argent et beaucoup de liberté ». Cette volonté a nécessité certains compromis, notamment financiers, mais celle-ci a voulu éviter un maximum de concessions, comme réécrire certaines parties du métrage. Elle a notamment refusé une portion majoritaire du budget, offert par le CNC (Centre Nationale du cinéma) ; ce dernier lui demandant d'enlever la voix-over du projet, qu'elle tenait absolument à intégrer. Cette voix-over est énoncée sous une forme très lyrique et poétique par Milos qui revient rétrospectivement sur l'histoire qu'il a eue avec Lydia. « Je voulais une voix qui soit proche de mon point de vue à moi. Parce

que j'ai vraiment construit le film comme une interrogation sur le personnage et pas comme une réponse sur le personnage ». Elle trouvait important également que Milos, considéré comme victime dans le film, s'interroge sur sa propre culpabilité dans l'affaire. Elle a d'ailleurs pris du plaisir à diriger Alexis Manenti dans ce rôle plus pudique, loin de ce qu'il a pu présenter dans *Les Misérables* (Ladj Ly, 2019) ou *Athena* (Romain Gavras, 2022).

Nous avons conclu notre discussion sur Hafsia Herzi, qui joue le personnage principal, des années après son rôle marquant dans *La Graine et le Mulet* (2007) d'Abdellatif Kechiche et passée plus récemment derrière la caméra avec *Tu mérites un amour* (2019) et *Bonne Mère* (2021). Iris Kaltenbäck nous confie une grande admiration pour cette actrice et que, dans sa méthodologie de travail, elle cherche toujours à déplacer les acteurs de leur zone de confort. « Il faut trouver comment donner l'opportunité à la comédienne de se renouveler dans un nouveau rôle et comment cela peut faire office de première fois pour cette comédienne ». Cette démarche semble être un parti pris pour le moins réussi, puisque Hafsia Herzi a immédiatement été convaincue par le projet. Elle affirme que la comédienne a tout de suite compris le personnage, moins virulent et expansif que ses rôles précédents, avec lequel elle a vécu comme une rencontre au moment de la lecture du scénario. Si Iris Kaltenbäck ne peut toujours pas expliquer quel écho a pu se créer entre Hafsia Herzi et Lydia, son personnage, la réalisatrice témoigne tout de même d'un grand instinct de jeu de la part de la comédienne, auquel elle s'est toujours fiée sur le tournage.

On ne peut qu'encourager les gens à découvrir le travail d'Iris Kaltenbäck, une réalisatrice prometteuse qui n'hésite pas à lutter contre les grandes instances pour imposer sa vision du cinéma.



©Guillaume Lutz, Festival de Cannes 2023, La Quinzaine des Cinéastes, Elene Naveriani

ELENE NAVERIANI : LES MARGES À L'ÉCRAN

Par Lliana Doudot

Durant le Festival de Cannes 2023, la sélection parallèle de la Quinzaine des Cinéastes a su mettre en lumière des œuvres cinématographiques alternatives et poétiques. *Blackbird Blackbird Blackberry* d'Elene Naveriani en est un exemple marquant. Ce joli film se passe dans un village géorgien, où Ethéro tient une épicerie. La vie de cette femme quinquagénaire qui aime son indépendance par-dessus tout est alors bouleversée lorsqu'elle s'entiche d'un livreur. Nous avons demandé à Elene Naveriani quels sont ses inspirations et ses ressentis concernant ce long-métrage atypique, puisqu'il fait la lumière sur des corps et des thématiques habituellement peu représentés à l'écran.

***Blackbird Blackbird Blackberry* est votre troisième long-métrage. Qu'est-ce qui vous a inspiré pour créer l'histoire d'Ethéro ?**

Je l'ai trouvée en lisant Tamta Melashvili, une autrice féministe géorgienne. Quand le livre est sorti en 2021, j'ai été happé-e par l'histoire dès la première page. J'ai eu l'impression très particulière que ce livre me demandait de le « traduire » en images, au cinéma. C'était le point de départ du processus. J'étais impressionné-e par la puissance du personnage principal, et comment elle se débat contre le système patriarcal pour trouver sa porte de sortie. J'aime aussi sa contradiction, elle suit les règles mais elle sait que ça ne lui correspond pas, elle ne veut pas continuer ainsi. Elle réussit donc à sortir de ce

schéma, à s'épanouir et à s'émanciper.

D'où vient ce titre, *Blackbird Blackbird Blackberry* ?

C'est le titre du livre, que j'ai gardé. Ce que j'aime, c'est cette répétition. Elle représente quelque chose de très essentiel dans la vie d'Ethéro. Elle aime les mûres par-dessus tout, elle en cueille vers la rivière, puis elle aperçoit un merle. Cette rencontre change beaucoup de choses, puisqu'en admirant l'oiseau, elle manque de tomber dans un ravin et mourir. Après cet événement, sa vie est bouleversée. Il y a aussi une signification plus métaphorique : le merle est le seul oiseau qu'on ne peut pas apprivoiser, qu'on ne peut pas garder en cage, parce qu'il cherche constamment à s'échapper. C'est un oiseau libre. C'est pour cela que le merle est important, parce qu'Ethéro lui ressemble.

Quel a été le processus de création du personnage d'Ethéro ? Avez-vous ajouté des éléments personnels à la version du livre ?

Le roman est écrit à la façon d'un monologue, où elle parle et réfléchit sur elle-même et sur la société. C'était un travail très intéressant et très complexe de transformer cela en personnage au cinéma. J'ai dû prendre ses réflexions les plus importantes et trouver un moyen de les raconter dans le présent de sa vie, de construire ce personnage tout au long du film et de montrer comment elle passe par des changements minimes et très subtils, mais comment ils participent à construire son pouvoir et sa libération.

Ethéro est un personnage solitaire mais qui ne se sent pas seul. Pourtant, lorsqu'elle commence sa liaison avec Mourmane, elle est confrontée à un dilemme : rester indépendante ou s'engager avec un homme. Pensez-vous avoir dépeint une situation à laquelle beaucoup de femmes hétérosexuelles peuvent s'identifier aujourd'hui ?

C'est vrai qu'elle ne se sent jamais seule, puisque c'est son choix de l'être et qu'elle est très fermement attachée à cette décision. C'est donc très difficile pour elle d'y renoncer, même ça ne signifie pas qu'elle ne veut pas être avec quelqu'un. En fait, c'est plutôt qu'elle ne veut pas reproduire un schéma auquel elle est opposée. Je pense donc qu'elle a un pouvoir qui permet à de nombreuses personnes de s'identifier à elle, parce que c'est exactement ce que tout le monde cherche à faire : fondamentalement, les choix que nous faisons, nous devons les faire en étant vrais et honnêtes avec nous-mêmes. Et c'est ce qu'elle fait, même si c'est difficile. Elle a une relation avec un homme, que l'on peut qualifier d'amour à ce moment-là, mais elle sait qu'elle ne va pas foncer dedans tête baissée.

Pourtant, les autres femmes du village sont très dures et blessantes avec Ethéro. À contresens de beaucoup de films actuels traitant de la sororité et de l'entraide entre personnes sexisées, que représente donc cette dynamique pour vous ?

Je suis d'accord qu'il ne s'agit pas d'une solidarité positive. Mais elles savent qu'elles n'ont qu'elles-mêmes pour survivre. Et c'est la différence entre Ethéro et les autres femmes, elle ne joue pas le même rôle. Les autres sont davantage piégées dans la pensée patriarcale. Il s'agit également d'autodéfense, de justifier leurs mariages malheureux. Elles savent que ce n'est pas ce qu'elles veulent vivre et c'est

pourquoi elles s'en prennent à Ethéro. Elles l'envient, elles voient sa puissance et elles veulent être comme elle. Mais je pense qu'il faut du temps pour désapprendre ces choses.

Comment avez-vous trouvé l'actrice Eka Chavleishvili, magnifique dans ce rôle d'Ethéro, entre force et douceur ?

J'avais déjà travaillé avec elle durant mon dernier film et je la connaissais. Après avoir lu le livre, j'ai su immédiatement que c'était écrit pour elle. Lorsqu'elle joue, elle dégage vraiment cette énergie et cette intuition qui sont très présentes chez le personnage du roman. Elle a aussi ces qualités en tant que femme, dans la vraie vie. C'est une actrice très généreuse et, surtout, qui écoute. C'est très important que les acteurs-rices vous écoutent, mais aussi qu'ils et elles comprennent et transmettent cela dans leurs gestes, dans leurs personnages de manière juste et très précise. Et c'est ce qu'Eka a fait.

Le film montre le début d'une histoire sensuelle, et la nudité joue un rôle important à l'écran. Comment s'est donc passé le tournage ?

La nudité n'était pas un problème pendant le tournage, c'était plus, je dirais, une sorte de méfiance et un besoin de compréhension. Eka ne s'est jamais braquée, mais il y a eu des moments où il fallait expliquer très exactement ce qu'il fallait faire et comment. On travaille quand même avec un être humain, même si c'est une actrice ou un acteur. Il faut donc que ce soit très consensuel et qu'ils croient en ce qu'ils font, sinon, la nudité n'est là que pour l'amour de la nudité. Si chacun comprend très clairement son corps et son rôle, ça ne devient pas seulement deux personnes qui font l'amour à l'écran, mais quelque chose de beaucoup plus important.

Les corps que vous filmez ne sont habituellement jamais montrés à l'écran, puisqu'ils sortent de la norme. Était-ce aussi votre but, de montrer des corps marginalisés ?

Oui. La représentation actuelle des femmes, que ce soit au cinéma ou ailleurs, m'ennuie beaucoup. Nous devons vraiment essayer de briser ces règles, parce que ce n'est plus possible. C'est tellement oppressif, et nous ne faisons que suivre quelque chose qui n'est pas de notre fait. Dans le roman, Ethéro porte un corps différent, d'une certaine manière. Pour le personnage principal du film, j'ai donc décidé de transmettre la même chose. Tout le monde est légitime, et les personnes de tout âge ont le droit d'exister de la même manière. Dans mon film, Ethéro donne donc la parole à un corps que l'on ne voit pas très souvent au cinéma.

Vous vivez la moitié du temps en Géorgie, et l'autre en Suisse, et vous êtes sorti-e de la HEAD à Genève. Vous avez été nominé-e plusieurs fois pour le Prix suisse du cinéma. Quel rôle joue le cinéma suisse dans vos idées créatives ?

Je pense que tous les types de cinéma peuvent inspirer, ce n'est pas une question de pays. C'est l'endroit où vous vous trouvez. Mais je suis en Suisse depuis très longtemps, et c'est effectivement là que j'ai commencé à faire des films. C'est en quelque sorte le point de départ. Mon premier film avait été tourné en Suisse, même s'il parlait de la Géorgie.



©S.A., Alice Cambournac, Festival de Cannes 2023

ALICE CAMBOURNAC, COSTUMIÈRE : LE PERSONNAGE PAR LE VÊTEMENT

Par Ermance Dhermy

Chargée des costumes pour *Le procès Goldman* de Cédric Kahn, présenté cette année à Cannes en ouverture de la Quinzaine des Cinéastes, Alice Cambournac est membre de l'Association Française des Costumiers du Cinéma et de l'Audiovisuel. Déjà associée à Kahn pour *La prière* (2017) ou encore *Fête de famille* (2019), elle fut également chef costumière pour *Divines* (2016) de Houda Benyamina. Nous avons souhaité la rencontrer pour échanger autour du costume, du cinéma et de la mode.

Pourriez-vous commencer par me parler de votre travail sur le film, nous donner une idée de ce que cela implique d'être costumière ?

Être costumière, vaste chose... À la différence de la mode qui met en scène un vêtement, les costumes mettent en scène un personnage. Ce n'est pas la recherche esthétique du vêtement, mais ce que va raconter un vêtement sur un corps donné, celui de l'acteur choisi. Et comment combiner le corps, ce que dégage la personne, et le vêtement pour créer un personnage qui doit avoir l'air vrai. C'est donc le vêtement qui contribue à personnifier le corps. Parfois ça aide le comédien et parfois ça va même au-delà : par le costume, tu peux lui faire changer sa démarche, le faire entrer dans la pose du personnage.

Le procès Goldman, c'est un objet qui est très particulier, car, esthétiquement, il y avait un parti pris. C'est un tout petit film qu'on a tourné hyper rapidement, c'est qua-

siment décor unique, costumes uniques. Et avec une colorimétrie particulière. Cédric disait "on va faire un film sépia". Enfin, en tout cas uniquement dans les tons bruns, gris, bleus. Voilà. Il voulait un truc, dans une espèce d'hyperréalisme, un peu années 70, un peu comme les films de Sautet.

Comment se déroule votre travail ?

La première partie du travail se fait sur le scénario. Tu fais ce qu'on appelle un dépouillement, et tu regardes personnage par personnage, combien de jours il apparaît dans l'histoire ; dans combien de séquences ; quand est-ce qu'il se montre, et quelles sont ses spécificités. S'il se prend une balle, il faut réaliser son costume en quatre exemplaires. Ou est-ce qu'il va en falloir dix pour des cascadeurs ?

Puis ensuite, il faut aller chez les loueurs pour constituer ce qu'on appelle un stock. C'est comme faire du shopping, tu vas aussi aux puces, tu chines. Il y a des réseaux de gens qui chinent, des collectionneurs, des gens qui travaillent avec Drouot, avec les maisons de ventes, et qui ont tout un réseau ou des hangars. Tu mets de côté plein de trucs et tu prends de belles pièces pour les rôles, même si, en général, tu fabriques pour les rôles principaux.

Est-ce auprès des mêmes loueurs que le milieu du théâtre se fournit également ?

En fait, le costume au théâtre n'a rien à voir. Au cinéma, la caméra chope tous les détails. Et c'est diffusé sur un écran géant. On peut faire un gros plan sur quelqu'un, le détail du col, la couture, la patine... très

important pour les films la patine ! Les vêtements ne doivent pas être neufs. Il faut que tout soit patiné pour que ça ait l'air vrai et porté. Là tu vois tu as un col de chemise qui est sorti et l'autre qui est rentré. Ben ça c'est intéressant. C'est plus intéressant que les deux trucs sortis. Là ça raconte que tu as mis ta veste comme ça et pas autrement ...

Que deviennent vos costumes après le tournage ?

En général, ils sont conservés jusqu'à ce que le film sorte. Pour qu'ils ne soient pas reloués sur d'autres films qui sortiraient avant. Puis les productions revendent aux loueurs. C'est un métier formidable. Ce sont les conservateurs d'un patrimoine extraordinaire. Ils ont énormément de vêtements d'époque authentiques. C'est parfois même des pièces de musée, qui pourraient être à Galliera (Musée de la Mode de la Ville de Paris) ! Il y a même certaines pièces qui ne se louent pas, qui sont là juste pour être étudiées, copiées. Trop fragiles. Des robes 18e ou 19e incroyables. Ce sont à la fois des conservateurs du patrimoine textile et aussi du patrimoine cinématographique. Quand j'étais jeune, j'avais fait un film qui se passait au 18e, et il y avait une figurante qui était trop contente parce que dans sa robe il y avait une étiquette avec écrit au marqueur Catherine Zeta-Jones. C'était une robe qui avait dû être portée ou faite par l'actrice...

Avez-vous déjà eu de grandes mésententes avec des réalisateurs, qui ont rendu des tournages compliqués ?

Par exemple, Cédric Kahn, c'était très difficile de travailler avec lui pour notre premier film. Parce qu'il a une approche des couleurs très particulières. Il n'est pas du tout pour les couleurs vives, les gros imprimés, ou en tout cas, lorsque le vêtement prend trop de place à l'image. Moi j'aime bien les couleurs, les couleurs vives. Donc c'était très difficile. J'étais très malheureuse

parce que je n'arrivais pas à « mettre ses lunettes ». Et puis j'avais l'impression de faire un film monochrome, horrible, que bleu marine, vert, gris. Et puis à partir du deuxième film, j'ai eu le déclic et j'ai compris. Il s'agit de créer toutes les nuances de matière, de tonalité, effectivement, des imprimées, mais des imprimées très patinées, qui vont apporter juste un grain à l'image, mais pas trop se voir non plus, pas attirer l'œil. Donc c'est très subtil. Ça devient un travail extrêmement ingénieux.

Nous parlons depuis le début de cet entretien de « costumière », est-ce que c'est un métier de femme ?

C'est un métier de femmes, oui, bien sûr. Donc, c'est un métier aussi qui est... moins bien considéré. Ou en tout cas, assimilé à un truc un peu de lingères, chiffonnières, de bonnes femmes. Donc, ce n'est pas toujours évident de négocier les budgets. Il y a beaucoup de femmes dans ce métier qui ont du mal à se faire respecter auprès des productions. Il faut savoir que le métier du costume a été reconnu très tard. Pendant longtemps, c'était un créateur qui faisait des costumes, comme Saint-Laurent pour Catherine Deneuve, ou Givenchy pour Audrey Hepburn. Ou c'était la copine ou la femme du réalisateur, enfin... Ou en tout cas, à peine crédité au générique.

Vous qui chinez beaucoup pour votre métier, que pensez-vous de la multiplication des friperies et de la culture du vintage ?

Ça a accéléré mon processus d'acheter moins de neuf... Il y a une uniformisation du vintage, maintenant, c'est-à-dire que tout le monde a ces grands impers, ces jeans 90s, le Levis 501, etc. Le vintage est un vintage. C'est pour ça que c'est très important l'histoire du vêtement, je trouve. Parce que ça te donne une vision globale, des mœurs, et c'est intimement lié à la grande histoire. Je vais dire un truc débile,

mais les années 30 se caractérisent par des femmes aux cheveux courts, aux corps très secs, très longilignes. Et après la Deuxième Guerre, retour à des valeurs refuges, la famille et la femme est devenue ménagère. De nouveau les guêpiers, les corsets, les cheveux ont rallongé, on est revenus à une ultra féminisation et au contraire, les mecs très mecs à la *Mad Men*, avec son whisky à la main. Ce sont des codes nécessaires qui accompagnent l'évolution des mœurs. Le vêtement, il traduit ça aussi. Si tu trouves une robe du 17e siècle, en l'étudiant, tu peux la dater par son tissu, par la coupe, tout ça. Ça permet aussi de savoir quel était le métier de cette personne, quelle était sa condition sociale, et probablement aussi des choses personnelles sur la personne en elle-même.

En fait ce qui vous fascine dans votre métier, c'est l'aspect social ?

C'est le personnage. Bien sûr. Et c'est ça la différence avec le stylisme ou la mode. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'humains dans la mode, il y en a, mais ce n'est pas la même approche. Ce qui est chouette, c'est justement ça. C'est l'humain et c'est de créer un personnage, recréer une personne dans un contexte, recréer une histoire personnelle dans la grande histoire. Par le vêtement.



© Abel Zuchuat, BoulevArt, Festival de Cannes 2023, Portrait de Michel Gondry

« JE VOULAIS RÉPERTORIER LES CATASTROPHES ET LES RÉUSSITES »

LE RETOUR TOUCHANT DE MICHEL GONDRY

Par Lliana Doudot

Michel Gondry revient, huit ans après son dernier film, pour présenter son histoire. Alors qu'il souffre de crises délirantes sur le tournage de *L'Écume des jours* en 2013, une profusion d'idées toutes plus loufoques les unes que les autres l'emmène dans un tourbillon sans fin. *Le Livre des solutions* est le récit touchant et drôle de ses échecs, mais aussi de ses victoires éclatantes.

Vous n'aviez plus réalisé de long-métrage depuis *Microbe et Gasoil* en 2015, quelle a été pour vous l'impulsion de recommencer un nouveau projet ?

Je tiens à préciser que j'ai fait beaucoup de choses pendant cette période ! Parce que vous comptez huit ans de pause, mais un film se commence quand même deux ans avant sa sortie. Donc disons six ans. Ensuite, deux ans de Covid qu'on peut enlever, ça fait quatre ans. Maintenant, vous pouvez demander à tous les réalisateurs si quatre ans, ça leur paraît excessif entre deux films, et ils vous diront non. Pendant ces années, j'ai fait une série de deux saisons avec Jim Carrey qui s'appelle *Kidding* (2018-2020). J'ai fait plein de dessins animés pour ma fille. J'ai fait quelques clips et quelques pubs. En fin de compte, je n'ai pas du tout glandé !

Et pourquoi la réalisation d'un long-métrage maintenant, alors ?
C'est par rapport à des commentaires de

mon fils, très présent pendant la crise que je traversais sur le tournage de *L'Écume des jours*, qui a vu comment je me comportais, les choses que je faisais. Il en parle souvent à ses amis, parce qu'il y avait des trucs très, très drôles qui se passaient, et qui ne sont d'ailleurs même pas dans *Le Livre des solutions*. Il m'a dit : « On aurait dû faire un documentaire pendant cette période », parce que c'était vraiment complètement délirant. » Et je me suis dit : « Bon, je vais quand même écrire ce qui s'est passé sur des petites fiches. » Je les ai alignées par terre, et j'ai pensé : « Peut-être que ça fait un film. Je vais tenter le coup. » Je n'y croyais pas du tout, en fait. Et puis finalement, c'est ce film qui s'est dessiné plus que les autres projets.

***Microbe et Gasoil* était déjà un film personnel, puisqu'il relatait des souvenirs d'amitié. Quel a été votre sentiment lorsque vous avez décidé de partager dans *Le Livre des solutions* votre expérience intime des crises délirantes que vous avez subies ?**

Je l'ai abordé de l'extérieur, c'est-à-dire que je fais partie du résultat de mes expériences, de mes pensées, de mes tentatives. Je voulais voir à quel point mes idées étaient incohérentes, ou pas. J'ai fait le tri, il y en avait certaines qui avaient été très positives, et puis d'autres complètement ridicules, comme faire un documentaire sur une fourmi. Je l'ai vraiment fait ! Je voulais mettre tout ça ensemble, et à partir de là, j'ai un peu

creusé pour voir ce qui se passait dans ma tête au moment où j'avais ces idées. C'est comme ça que le film s'est construit.

Marc, un jeune réalisateur excentrique, est votre homologue romancé dans le film. Lorsqu'on suit ses expériences loufoques, on se demande toutefois à quel point est-ce vraiment autobiographique. À quel degré de véracité se trouve-t-on dans *Le Livre des solutions* ?

Il y a une grande partie de ce qu'on peut voir dans le film qui sont des expériences que j'ai vraiment mises en place lors de ma période de crise. Une autre partie a été uniquement pensée, et réalisée à travers ce film. Une dernière fraction de choses a été faite dans la réalité, mais n'a pas été mise dans le film. Donc ça s'équilibre, mais c'est quand même assez honnête. Et surtout, le comportement de Marc est honnête aussi. Je n'ai pas essayé de le rendre plus sympathique.

Est-ce que partager dans ce film votre système de pensée, alors que vous étiez en proie à cette maladie mentale, a une fonction de documentation pédagogique et didactique ?

Oui. Je pense que fatalement on éduque, on décrit, et peut-être qu'un certain nombre de personnes vont se reconnaître dans ce film, ou vont reconnaître des amis. Plutôt que d'essayer de l'expliquer en disant : « Allez voir un docteur, le docteur vous dira que vous avez, votre état c'est à cause de ça ou ça », j'ai voulu simplement montrer cela de manière la plus neutre possible. Ça devient donc effectivement un petit peu un documentaire de cet état. Ce qui s'est passé, ce que j'ai produit, fabriqué ou créé pendant cette période. J'ai ainsi décrit la maladie, si on veut l'appeler comme ça, de manière plus forte que si j'en parlais directement.

C'est une œuvre qui montre aussi le soutien sans limites de votre entourage et une sorte d'ode à la créativité sans limites. C'était important pour vous, de souligner les côtés positifs de cette situation malgré les difficultés ?

Je voulais rendre hommage aux personnes qui m'ont accompagné, parce qu'elles en ont bavé. Quand j'ai commencé à écrire le scénario et travailler avec Pierre Niney, on s'est bien dit qu'il ne fallait pas qu'on cherche à rendre le personnage romantique, ou à essayer de le comprendre. J'ai donc trouvé un moyen plus simple pour qu'on l'apprécie quand même. C'est à travers ce regard d'empathie, et même d'amour, que les femmes qui travaillent avec lui et qui l'aident ont sur lui. Alors qu'il est insupportable, elles veulent l'aider et l'aimer quand même, parce qu'elles le connaissent d'avant cette crise. Ce sont aussi des techniciennes qui ont développé cette passion pour le travail en collaboration avec lui, et s'étaient attachées à lui par rapport à sa créativité.

REN
-NO
-GON
S
R
T



ARNOLD SCHWARZENEGGER

COUP DE CŒUR SUR LA CROISSETTE

COUP DE CŒUR



Only The River Flows, ©KXKH Films, Festival de Cannes 2023

ONLY THE RIVER FLOWS (WEI SHUJUN, 2023)

Par Samuel Damiani

Présenté dans la compétition Un Certain Regard, *Only The River Flows* est une adaptation d'une nouvelle écrite par Yu Hua racontant une enquête policière qui se déroule dans la Chine rurale des années 1990. Un polar virtuose et hallucinatoire.

Après trois derniers films présentés à Cannes, qui traitent tous d'un sujet différent avec une mise en scène qui se parfait au fil du temps, Wei Shujun aborde cette fois-ci son œuvre dans un style « film noir » que l'on pourrait de prime abord qualifier de classique, mais qui dépasse largement son sujet initial afin d'épouser une forme plus libre, matérialisant un certain mystère et une absurdité camusienne. En effet, Wei Shujun profite d'une économie de récit assez épatante, évitant de plonger dans les lieux communs bien connus des films à enquêtes. Dans *Only The Rivers Flows*, pas besoin d'insister sur les remords du policier, son *burn-out* dû à l'enquête, son obsession à trouver le tueur ou encore son impossibilité à parvenir à une vérité tangible, le film distillant ces points-là de manière subtile, conscient de la familiarité du. de la spectateur. ice avec ces codes. Il permet ainsi au récit d'explorer d'autres territoires, notamment le monde des rêves qui se mêlent aux différentes pistes narratives et qui brouillent la frontière avec le réel. De plus, tourné en 16mm, le film propose une photographie hypnotisante, dont un plan mérite une attention particulière. Se trouvant dans une séquence de rêve, le personnage principal se tient devant un écran de cinéma teinté d'un orange vif, duquel débordent des

milliers de balles de ping-pong affluant telle une vague monumentale vers le spectateur ; un plan qui à lui seul nous fait regretter qu'*Only The River Flows* ne soit pas distribué dans les salles suisses.

COUP DE CŒUR



TigerStripes, © Ghost Grrrl Pictures, Festival de Cannes 2023

TIGER STRIPES, LE BODY HORROR COMME OUTIL MILITANT (AMANDA NELL EU, 2023)

Par Abel Zuchuat

Comment rendre compte à l'écran des douleurs physiques et psychologiques subies lors des règles, accrues parfois par la confusion amenée lors de la puberté ? C'est la problématique que soulève le brillant et incisif *TigerStripes* d'Amanda Nell Eu à travers le genre du *body horror*.

De nos jours, certains sujets narratifs revêtent une importance capitale. En hors-compétition, par exemple, *Acide* de Just Philippot fait de la science-fiction le miroir déformant d'une société écologiquement et socialement en perdition. Non loin de là, dans la section de la *Semaine de la Critique*, Amanda Nell Eu conçoit avec *TigerStripes* le fantastique comme l'outil le plus direct et saisissant pour matérialiser aux yeux des spectateurs ces violentes épreuves du corps féminin. Comment rendre compte en effet des douleurs physiques et psychologiques que subissent les femmes mensuellement, et de la confusion d'autant plus brutale que ces changements soudains provoquent chez les jeunes filles lors de leur puberté ? La solution retenue par Amanda Nell Eu pour son premier long-métrage est d'ancrer l'histoire de Zafan, malaisienne de 12 ans, dans le genre du *body horror*. Si la transformation naturelle de son corps est d'abord signifiée par une utilisation astucieuse d'un son strident et étouffant qui nous focalise sur les douleurs soudaines de la jeune fille, cette façon,

disons « réaliste », d'exposer la souffrance est vite transgressée par la réalisatrice au profit d'une métamorphose surnaturelle de Zafan. C'est littéralement tout son corps qui prend petit à petit les plis d'un monstre, d'un tigre, dont elle, et bientôt ses camarades, doivent apprendre à dompter la violence. *TigerStripes*, lauréat du Grand Prix de la *Semaine de la Critique*, et bientôt du prix Narcisse H.R. Giger au NIFFF, est brillant non seulement pour la manière originale et très parlante avec laquelle il traite son sujet, mais également pour ses points de vue exclusivement centrés sur une jeunesse déboussolée, bien que forte, comme laissée pour compte face aux croyances et aux certitudes des adultes.

COUP DE CŒUR



Simple comme Sylvain (Monia Chokri 2023), Fred Gervais, Festival de Cannes 2023, Un Certain Regard, Sophia

SIMPLE COMME SYLVAIN (MONIA CHOKRI, 2023)

Par Florence Bordeleau-Gagné

Ai ri, ai pleuré. Ces deux cases de ma « cinécheck list » sont cochées sans hésitation pour ce nouveau film de la jeune réalisatrice québécoise Monia Chokri, que l'on connaissait déjà pour ses films *Babysitter* (2022) et *La femme de mon frère* (2019).

Dans la salle fusaient évidemment des rires liés à cet accent québécois et aux expressions de mon pays, et je me méfiais un peu de la réputation qui courait sur *Simple comme Sylvain* à travers les festivalier-ère-s. Allais-je trouver le film drôle, moi pour qui les fameux québecismes sont monnaie courante ? Les cinéphiles rassemblé-e-s à Cannes avaient-iels une vision déformée du film à cause de leur rapport à la langue française ? Réponse : oui et non. Évidemment, je ne riais pas aux mêmes moments que les autres ; certaines « blagues » n'en étaient pas, et celles auxquelles je riais laissaient parfois le public de marbre. En vérité, grand bien nous en fasse ! N'est-ce pas l'une des grandes beautés du cinéma que de pouvoir atteindre différemment une personne et une autre, une culture maternelle et une invitée ?

Présenté comme une comédie romantique, *Simple comme Sylvain* devrait aussi selon moi porter l'étiquette de tragédie. Sophia (Magalie Lépine-Blondeau) est l'héroïne grecque par excellence, confrontée à un destin apparemment sans issue. Comment aimer ? Peut-on aimer ? Qu'est-ce que ce sentiment ? Portée par son bagage intellectuel, cette professeure universitaire

de philosophie à Montréal voit sa vie amoureuse tranquille, voire monotone, bouleversée par l'arrivée dans sa vie d'un « jobbeur » - un homme à tout faire au Québec -, Sylvain (Pierre-Yves Cardinal). Issu d'un milieu rural, beaucoup moins éduqué que Sophia, ce dernier ouvrira chez la jeune adulte les portes d'une forme d'amour jusque-là inconnu pour elle. Par cette banale histoire de rencontre amoureuse, Monia Chokri dresse le constat des clivages entre milieux urbains et ruraux au Québec, et embrasse l'historique débat sur l'anti-intellectualisme de la province.

Aurolé d'une ovation de sept minutes lors de son avant-première, je ne suis définitivement pas la seule à avoir été bouleversée par *Simple comme Sylvain*, que ce soit par le jeu impeccable des acteur-ice-s, les excellents dialogues ou le travail judicieux de réalisation de Monia Chokri. Que vous soyez québécois-e ou non, *Simple comme Sylvain* vous fera rire et réfléchir.

COUP DE CŒUR



Monster (Kore Eda, 2023). Festival de Cannes 2023

MONSTER, QUI EST LE VÉRITABLE MONSTRE ? (KORE EDA, 2023)

Par Lliana Doudot et Abel Zuchuat

Sur le balcon d'un gratte-ciel, le jeune Minato (Soya Kurokawa) accourt pour observer en contrebas un hôtel de passe en prise à un incendie. *L'establishing shot* de *Monster* s'ouvre ainsi sur une menace qui crépite violemment au milieu de la nuit, comme une maladie prête à innover la ville entière. Captivé par sa brutalité, dont le film choral nous révèle plus tard la source, le jeune adolescent demande alors à sa mère (Sakura Ando) : « Si l'on remplace le cerveau d'une personne par celui d'un porc, est-elle toujours humaine ? ».

Présenté en compétition internationale, et lauréat du meilleur scénario, rien ne peut préparer à la claque narrative qu'est *Monster*. Des heures après être sorti-e-s de la séance, nous sommes encore parcouru-e-s de frissons. L'entrelacs de points de vue reprenant le fil des événements selon différentes perspectives – *effet Rashômon* bien connu du cinéma japonais –, permet une enquête aux allures de thriller, dont la seconde partie nous révèle si subtilement et délicatement le cœur de la problématique qu'on en reste bouche bée. Entre injustice, amitié et conflits sociaux, Kore-eda appelle à un questionnement des codes moraux et à une redistribution des responsabilités, nous montrant que la vérité n'est jamais manichéenne et nous laissant avec cette question en toile de fond : *qui est le véritable monstre ?*

COUP DE CŒUR



The zone of Interest, © Mica Levi, Courtesy of A24, Festival de Cannes 2023

***THE ZONE OF INTEREST* (JONATHAN GLAZER, 2023) : UN RÉCIT GLAÇANT**

Par Lara Carron

Tiré d'une histoire vraie, *The Zone of Interest* (Jonathan Glazer, 2023), adaptation du roman éponyme de Martin Amis, relate la vie familiale d'un officier nazi, Rudolf Höss, habitant avec sa femme et ses enfants dans une villa située seulement à quelques mètres des camps d'Auschwitz.

Alors que des atrocités sont perpétrées à leur porte, les enfants jouent dans le jardin, on organise des anniversaires avec bon nombre d'invités, on rit, on s'amuse. La caméra insiste sur cette vie soi-disant tranquille. Elle filme les rendez-vous réguliers de la famille dans son havre de paix ; un fleuve doté d'une végétation luxuriante ; la piscine où les enfants pataugent avec bonheur ; ou encore, en gros plan, les fleurs du jardin pleines de vie aux coloris vifs. Mais le son incessant des camps – chiens qui aboient, coups de fusil, cris et pleurs des prisonniers en détresse – et les cendres des fours crématoires répandues au quotidien sur les légumes du jardin familial rappellent que, derrière le mur et les fils barbelés, un crime massif est en cours.

À la différence d'innombrables films traitant de la Shoah, le long-métrage de Jonathan Glazer ne montre rien des camps. Dans le sillage du *Fils de Saul* (László Nemes, 2015) qui déjà ne laissait entrevoir que très peu Auschwitz en se focalisant sur le visage de son personnage principal, *The Zone of Interest* pousse un peu plus

loin encore le dispositif en traitant de la périphérie du camp. Cette périphérie, qui met en exergue la dichotomie entre une famille qui se divertit, dont le père est commandant nazi, et des déportés qui hurlent de jour comme de nuit, est des plus glaçantes, et ce d'autant plus qu'en tant que spectateur-trice-s, seul le son donne accès au camp, nous laissant ainsi librement imaginer les horreurs qui s'y déroulent.

Ainsi, grâce à l'utilisation ingénieuse du hors champ, *The Zone of Interest* est un film qui suggère plutôt qu'il ne montre, le récit devenant plus terrible encore, une fois soumis aux affres de l'imagination.



The zone of Interest, © Mica Levi, Courtesy of A24, Festival de Cannes 2023

FILMER LA TRAGÉDIE HISTORIQUE

THE ZONE OF INTEREST (JONATHAN GLAZER) ET KILLERS OF THE FLOWER MOON (MARTIN SCORSESE)

Par Tobias Sarrasin

Si ce Cannes 2023 a proposé plusieurs expériences esthétiques marquantes (*Anatomie d'une chute*, *Tiger Stripes*, *Only the River flows*), deux œuvres sortent cependant du lot, du fait de la gravité des sujets qu'ils portent à l'écran : *The Zone of Interest* de Jonathan Glazer et *Killers of the Flower Moon* de Martin Scorsese. Ces films semblent à première vue incarner deux façons complètement différentes de représenter la tragédie historique au cinéma. Ou peut-être n'est-ce pas si simple que cela...

Se centrant sur le quotidien banal de Rudolf Höss, commandant d'Auschwitz, et de sa famille, dont le pavillon bourgeois jouxte le camp d'extermination, *The Zone of Interest* tient son originalité au fait qu'il ne montre jamais les horreurs perpétrées à l'intérieur du camp. Le film est alors tout à fait limpide : Jonathan Glazer assoit son esthétique sur la dualité champs (vie quotidienne des Höss) / hors-champs (intérieur du camp). Le principe de l'œuvre est donc le traçage d'une frontière entre ces deux pans, la délimitation d'un territoire.

Dans son livre *L'Image-Mouvement*, Gilles Deleuze distingue deux conceptions différentes du cadre : géométrique et dynamique, définies comme suit :

« Tantôt le cadre est conçu comme une composition d'espace en parallèles et

diagonales, la constitution d'un réceptacle tel que les masses, les lignes de l'image qui vient l'occuper trouvent un équilibre (...). Tantôt le cadre est conçu comme une construction dynamique en acte, qui dépend étroitement de la scène, de l'image, des personnages et des objets qui la remplissent. »

The Zone of Interest se rapporte assurément à la première de ces conceptions. Glazer s'y emploie en effet à délimiter un espace préexistant aux instances qui viennent le remplir. Cette méthode de mise en scène s'apparente à celle d'un cinéaste entomologiste – qu'incarnerait exemplairement, bien que de manière très différente, un Ruben Östlund – pour qui l'intériorité des personnages importe moins que leurs interactions avec l'espace dans lesquels ils se meuvent. Glazer anesthésie les scènes, assèche leurs affects et fige le temps dans une sorte de présent éternel, faisant tendre son cinéma vers une abstraction qui confère à l'œuvre toute sa monstruosité. La logique du montage est donc a-narrative, le film se caractérisant essentiellement par sa dimension statique.

L'entreprise est inverse à celle opérée par Martin Scorsese dans *Killers of The Flower Moon*, qui narre un épisode précis d'une autre tragédie historique, les tueries de plusieurs membres de la tribu Osage au début du vingtième siècle en Oklahoma. Le maestro américain embrasse en effet pleinement la dimension narrative de son cinéma.



Killers of The Flower Moon (Martin Scorsese, 2023), ©Apple, Festival de Cannes 2023

Plus que cela, il enchâsse la tragédie de l'expropriation des natifs américains à des figures purement cinématographiques : la structure du récit sous le mode du *Rise and Fall*, les présences pachydermiques de Robert De Niro et Leonardo Di Caprio ainsi que ce montage alterné, souvent rapide, typiquement scorsésien. Ces artifices de « cinoche », aurait dit Maurice Pialat, sont au service du grand talent de conteur de Scorsese, dont la conception du cadre est assurément dynamique d'un point de vue deleuzien, centré sur les personnages, leurs affects et leurs actions.

Ainsi, les films de Glazer et de Scorsese représentent deux manières absolument opposées de représenter la tragédie politique au cinéma. Là où Glazer anesthésie le récit, Scorsese le met en branle, provoquant même un véritable tournis narratif ; là où Glazer fige la temporalité, Scorsese la déploie ; là où Glazer observe avec un recul quasi scientifique ses personnages,

Scorsese en fait les moteurs de son récit. Il semble donc difficile de trouver deux cinéastes plus différents l'un de l'autre. Et pourtant, leurs films paradoxalement se rejoignent en produisant tous deux un geste très singulier de décentrement, de décrochage.

Dans *The Zone of Interest*, il s'agit d'un décrochage spatio-temporel, qui s'opère dans les dernières minutes du film lorsqu'apparaissent des plans sur le musée du camp d'Auschwitz. Glazer transgresse ici les frontières qu'il avait disposées et qui circonscrivaient l'espace fictionnel, et bascule du côté du documentaire. L'image-preuve de la vitrine du musée bel et bien réel fait rejaillir la tragédie de la Shoah qui était jusqu'alors refoulée dans le hors-champ. Ce basculement témoigne d'une mise à distance de l'extermination, ou plutôt d'une conscientisation de son irréprésentabilité. On pense évidemment au célèbre texte « De l'Abjection » de Jacques Rivette : l'Holo-

causte est une chose impossible à filmer, Glazer choisit alors de filmer le musée. La Shoah n'existe donc plus que sous sa forme mémorielle ; elle a basculé dans le hors-champ de la grande Histoire.

Ces plans sur le musée radicalisent ainsi la mise en scène mise en place jusque-là : une chose aussi tragique qu'Auschwitz ne peut que se dérouler hors-champ. La démonstration cinématographique est forcément lacunaire par rapport à elle ; elle n'offre qu'un seul point de vue sur un espace clos dans un cadre bien défini. La construction géométrique de l'espace glazérien fait signe de la présence d'espaces plus vastes qu'il ne peut saisir, et témoigne donc de sa propre impuissance, créant chez le spectateur une forme de frustration due au fait que « l'in-filmable » ne soit effectivement pas filmé.

Chez Scorsese, le décrochage est narratif. Là encore à la toute fin du métrage, le cinéaste se permet d'apparaître à l'écran et de thématiser sa propre position de conteur dans une scène qu'on ne dévoilera pas davantage. Le propos est similaire à celui développé par son compère britannique : il s'agit d'affirmer que la tragédie s'est à jamais évaporée et qu'elle n'existe plus que par la commémoration, et donc, chez Scorsese, par la transmission d'histoires. Car le réalisateur de *Mean Streets* - film qui se place dès son introduction sous l'égide de la mémoire - ne sait que trop bien que le rôle de la narration est de redonner vie aux souvenirs ; c'est d'ailleurs ce qui en fait un cinéaste extrêmement et profondément mélancolique. En bref, par sa démarche réflexive, Scorsese signale à la fois la nécessité mémorielle du récit et son impuissance à toucher quelque chose du réel ; c'est dans cette béance que réside toute la beauté de *Killers of The Flower Moon*.

Ainsi, bien qu'empruntant des chemins opposés, les films de Glazer et de Scorsese font preuve d'une même distance, ou humilité, face à la gravité des sujets qu'ils

traitent : ils assument en effet la vanité de leur entreprise et en font dans le même temps un acte de mémoire nécessaire. Mais ce qui est curieux et digne de poursuivre la réflexion, c'est que ce geste de décentrement se retrouve dans plusieurs autres œuvres projetées sur la Croisette ce printemps. Il semble en effet que cette édition ait été celle de la sortie de route, de l'échappée narrative, de la digression. Par exemple, un film comme *Eurêka* de Lisandro Alonso, présenté à Cannes Premières, ne fonctionne que par des décentrement narratifs successifs. En compétition officielle, le nouvel opus de Wes Anderson, l'un de ses meilleurs, tient sa beauté dans sa grande ouverture à des éléments venant troubler sa mécanique bien connue. *Les Herbes Sèches* du cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan ménage quant à lui une stupéfiante scène brechtienne de sortie de cadre, une échappatoire disposée pour le spectateur qui pouvait étouffer sous la densité philosophique de l'œuvre. Et il y aurait d'autres exemples.

Ainsi, la singularité et le sel de plusieurs films de cette édition ont résidé dans le fait que leur récit n'ait jamais semblé aussi branlant et douteux. Le geste de décentrement marque en effet une mise en crise de la narration, qui, lorsqu'elle rencontre des sujets aussi graves que la Shoah ou l'expropriation des natifs américains, produit assurément les œuvres les plus profondes et bouleversantes de ce Cannes 2023.

MATHILDE CHAPPUIS



DES-
SINS





CASTEL LIVE : UN FESTIVAL FAMILIAL AU CŒUR DU CHÂTEAU DE DUILLIER

Par Manon Lelièvre

Le Castel Live, petit festival de musique, se tient tous les deux ans dans le domaine viticole du Château de Duillier. L'édition 2023 a exclusivement programmé des chanteur.euse.s suisses : douze artistes, aux univers complètement différents, se sont produits entre les murs du château. Ce furent trois soirées riches de (re)découvertes musicales, aux couleurs du vin et de l'été !

Le Château de Duillier, avec sa vue imprenable sur les Alpes, est installé parmi ses vignobles, à l'entrée de la petite commune éponyme des hauts de Nyon. Ce cadre charmant abrite tous les deux ans, au début de l'été, le CastleLive. Cette année, j'y suis allée en tant que bénévole, avec le théâtral statut d'« artiste-animatrice ». Embarquées dans notre propre tradition familiale et costumées de la tête aux pieds, ma mère et moi avons pour tâche d'accueillir les festivalier.ères et de les informer sur les concerts, tout en déambulant parmi la foule. Grâce à cela, j'ai participé à l'ambiance chaleureuse et profité pleinement du festival, me permettant à présent de les partager.

Chaque édition voit la célébration d'une couleur, qui investit les lieux et donne le ton au festival. Cette année, c'était le vert. On pouvait l'apercevoir de loin avec la bordure du Vinyle géant qui décorait la façade d'entrée ou le deviner grâce à l'affiche, imaginée par Ugo Delfin, qui mettait en relief les collines vertes sur lesquelles est installé le Château.

Ni une ni deux, avec Maman, on s'est emparée de cette dernière avec ses verts pastels et ses petites touches de rose et on a créé de superbes costumes : deux robes grillagées, ornées de lierres, de petits buissons, de vieux CDs peinturlurés et de quelques pivoines fuchsias, montées sur d'élégantes combinaisons vertes et surplombées de perruques aux courtes mèches roses. Admirez-

nous, Mesdames et messieurs, festivaliers, festivalières ! Nous sommes les fées des CDs, les buissons lumineux ou les sapins d'étés !

Je vous vois venir, vous vous demandez comment j'en suis arrivée là. Parce qu'il faut bien être un peu folle ou peut-être avoir pratiqué un peu de théâtre pour réussir à se balader dans la foule avec du grillage sur les épaules. Je mentirais donc si je n'avouais pas que c'est un délicieux mélange des deux. Mais, en vérité, le chemin pour accéder à ce noble rôle d'artiste-animatrice s'est construit de manière assez subtile. Je parcourais souvent le château durant les étés de mon enfance. Petite, quand ma mère répétait avec sa troupe de théâtre, le Carlaton, je me faufilais dans la grange à la découverte des grandes cuves et des petites cagettes de bouteilles vides, qui attendaient joyeusement d'être remplies par le bon vin du domaine. D'année en année, les habitants du Château ont fini par reconnaître ma petite tête, un peu timide, bien heureuse de se planquer sous les gradins. La famille Humbert, propriétaire du vignoble depuis plusieurs générations, a depuis longtemps conscience du potentiel de ce magnifique lieu. Alors quand, en 2014, une idée folle germe dans leurs esprits autour d'un repas familial, il ne leur en faut pas plus pour lancer la première édition du festival. J'ai commencé par être simple bénévole jusqu'à la drôle de proposition de Sophie Humbert et de Martine Liaudat en 2019 : « Est-ce que vous voulez, Christelle et toi, faire une petite animation ? Ce serait pour annoncer les concerts. » Sans grande hésitation, nous voilà, Maman et moi, embarquées avec joie dans la création de costumes tape-à-l'œil pour attirer l'attention des festivalier.ère.s. et leur faire savoir à grands cris que les artistes vont commencer leurs shows. Me voici donc lancée pour vous présenter, à cor et à cris, les artistes qui ont brillé sur les scènes du Castel Live...

Premier soir – 1e juin

« Suivez-nous, Mesdames et Messieurs ! Venez découvrir Nouvelle Saison, le premier concert du festival ! Quoi de plus significatif que d'ouvrir le bal avec un groupe qui s'appuie sur le thème du renouveau, n'est-ce pas ? Ce trio, composé de Stéphanie Palazzo au piano, Alex Lodo à la guitare et Giacomo Grandi au violoncelle, nous fait voyager des campagnes irlandaises aux falaises italiennes en passant par la France et la Suisse. C'est doux et infiniment plaisant ! N'hésitez pas ensuite à aller écouter Sophie de Quay, un duo rentré tout droit d'une tournée en Chine ! Leur son pop électro est énergique et plein d'ouvertures, à leur image de globetrotteur. euses. Sophie et Simon harmonisent leur voix avec talent et incarnent pleinement leur nouvel album, *la génération Y*, plein

d'entrain et de liberté. »

Une fois nos costumes enfilés, Maman et moi faisons des petits tours dans l'enceinte du festival. Nous nous postions d'abord quelques instants sous le vinyle géant afin d'accueillir les premier.ère.s visiteur.euse.s. L'entrée du festival se fait par une grange, attenante aux anciennes écuries, qui abrite aujourd'hui de grandes cuves à vin. On est immédiatement immergé.e dans le domaine viticole qui, loin de disparaître, est au contraire mis en valeur pour l'occasion. Toute l'infrastructure est construite sur place par les petites mains du Château et la décoration, produite par la poigne de fer et les doigts de fée de Pascal Humbert, est imaginée avec la contrainte de la couleur maîtresse et uniquement réalisée à partir des ustensiles utilisés par les viculteur.euse.s du domaine. Ainsi, de larges cuves métalliques ornent les plafonds de la partie restauration, tandis que de grosses bouteilles en verre vert, illuminées par des ampoules, font office de lampions au-dessus des espaces de discussions. La grange est complètement transformée pour l'occasion et foisonne de multiples éléments détournés, offrant un cadre unique en son genre. Plus que du recyclage, c'est une véritable appropriation du lieu et de son essence même.

« Melissa Kassab bientôt sur la petite scène ! Cette jeune artiste solitaire vous emporte sur les routes de ses voyages. Son amour pour la nature et les grands espaces transparait de sa voix qu'accompagne une musique pleine de douceur. L'écouter donne envie de se couler dans les rivières de la montagne et de danser gentiment dans les champs de tournesols. Enfin, pour clôturer la soirée, retrouvez le chanteur surfeur, Pat Burgener ! Ces sons sont emplis du soleil, de la mer et du sable que l'on devine encore dans ses cheveux. Une musique idéale pour apprécier les belles soirées d'été ou danser sur les pistes de ski ensoleillées. »

Deuxième soir – 2 juin

« N'oubliez pas de tendre l'oreille, ça va bientôt commencer ! Mysti, c'est l'association de la voix puissante de Tiffany Moreno et celle, écorchée, de son partenaire Sunny Simonet. Avec des sons de jazz et de souls, le duo nous emporte dans un univers intime et sensuel, plein de complicité. C'est chaud et doux, ça donne envie de se couler dans les coussins de nos sièges. À l'opposé, vous pourrez découvrir Hypsign, deux musiciens aux multiples talents, à la recherche de nouveaux sons entre le pop, le rock et le Hip-Hop. Avec eux, on saute et on danse, on découvre ! Ils sont pleins d'entrain et se lancent à corps perdu dans la musique. Leur show, mouvementé, en aura fait bouger plus d'un.e. »

Une fois entrées dans le château, nous continuions notre tournée en montant tranquillement jusqu'au bar principal sous le grand



©Eric Berger, Castel Live, Melissa Kassab, 2023



©Eric Berger, Castel Live, Eleana, 2023

auvent. Ici, le vin du domaine coulait à flots. Les festivalier.ère.s étaient si bien installé.e.s sur leurs tables ou leurs tonneaux qu'ils en oubliaient parfois de se déplacer jusqu'aux concerts. Heureusement, nous étions là pour leur rappeler l'heure. Lors de mes flâneries parmi la foule, je m'arrêtais volontiers pour discuter avec celles et ceux qui s'accoudaient au bar, attendant sagement leurs consommations. C'est là que, parfois, la nuit s'est prolongée jusqu'au petit matin.

Enfin, après avoir passé le bar, on entrait dans la grange, où se trouvait la grande scène placée dans le fond. Les spectateur.ice.s pouvaient se disperser autour des solides poutres ou bien s'asseoir sur la balustrade accessible à tout le monde. Mais avant de nous installer pour les concerts de la grande scène, nous accédions à la salle, dite des mariages, où se trouvait la petite scène. Cette salle, située au-dessus des cuisines aménagées, est accessible par une passerelle qui file au-dessus de la partie restauration. Avec un petit bar dans le fond, des cagettes de bouteilles transformées en sièges et une vue sur le Mont Blanc à couper le souffle, l'espace offrait un cadre chaleureux pour des concerts plus doux et intimes.

« Approchez ! Avec leur nouvel album, TENDINISTA nous fait explorer de nouvelles sonorités entre afro, pop et rock psychédélique. Le quatuor nous emporte avec des voix chaleureuses, assurées et pleines de profondeur. À savourer sans modération ! Puis, venez écouter Carrousel, avec Sophie Burande et Léonard Gogniat. Le groupe, aux mélodies rythmées et aux paroles entraînantes, nous reste dans la tête. Les deux partenaires mettent le feu aux planches avec leur album CINQ. Pleins d'énergie, les deux artistes font alterner leurs voix tout en les accompagnant de différents instruments et créant ainsi des rythmes très variés et toujours entraînants. »

Troisième soir – 3 juin

« Pour ce soir, on commence doucement avec Billy Aidan, un chanteur engagé pour et par son art. Familier des grandes manifestations, il s'est forgé dans la rue et au fil de riches rencontres. Un homme fascinant que je vous invite à rencontrer. Ensuite, découvrez l'étonnante Sandor ! Pleine de contrastes, autant visuels que sonores, elle nous entraîne dans un univers déroutant et explosif. Son costume à larges épaules lui donne un look hors du commun en accord avec sa musique à la fois sensible et décalée. Avec elle, on a envie de se fondre dans l'ombre autant que de sauter sous le feu des projecteurs.»

Quand les gens nous apercevaient, ils souriaient à pleines dents, ils avaient l'air enchantés. Sans me vanter, tout le monde tombait

sous le charme de notre mise insolite. Quand on descendait vers les tables de restaurations, on leur souhaitait un joyeux « Bon appétit ». Puis nous finissions notre parcours au bar du souterrain. Celui-ci a la particularité de proposer des verres d'absinthes – son petit nom, c'est la fée verte. Une petite cousine charmante, n'est-ce pas ? Le festivalier.e allait ensuite le couper avec l'eau de la fontaine souterraine qui se trouve au bout d'un petit passage ombragé sur le côté. C'est bien dommage de le louper car il mène jusqu'à une petite cache pleine de mystères. En effet, de celle-ci, on peut contempler un souterrain qui, selon la légende, relierait le château de Duillier à l'abbaye de Bonmont, situé à plusieurs kilomètres au nord. Impossible de le vérifier cependant, car il s'est effondré à quelques centaines de mètres de l'entrée. Emportée par le cachet un peu mystérieux de ce lieu, j'ai bien essayé de faire croire à certain.e.s buveur.euse.s d'absinthe croisé.e.s devant la fontaine que c'était moi la fée verte et que je sortais directement du souterrain, attirée par la musique et l'odeur anisée de l'absinthe, mais bizarrement personne ne m'a cru... Ma robe en grillage, peu pratique il faut le dire, m'a probablement trahie. Ma foi, les gens avaient probablement déjà assez de matière sur laquelle s'émerveiller.

« Eleana, formé de trois jeunes musiciens issus de la HEM (Haute école de musique), offre une musique pleine de variété. Comme le groupe couvre plusieurs styles, allant du Jazz à la pop, chacun



©Nicolas Gascard, Castel Live, Vue sur le château à la nuit tombée, 2023



©Eric Berger, Castel Live, Moi en fée des CDs ou en buisson lumineux, à votre convenance, 2023

pourra y trouver son compte pour cette dernière petite scène ! Oubliez vos *a priori* et laissez-vous porter par les voix complices qui forment ce joli trio. Enfin, c'est Yves Larock qui clôture allègrement l'édition 2023. Avec le célèbre DJ, c'est le moment de se lâcher et de danser jusqu'au bout de la nuit ! C'est le début de l'été et on n'attend que son groove estival pour se déhancher sur la piste de danse. »

Les trois jours sont passés à une vitesse folle. Ce fut joyeux, intense et arrosé, digne de l'été qui commençait. Les concerts terminés, le soleil couché depuis longtemps, j'allais ôter mon encombrant costume, j'abandonnais combinaison verte et perruque rose pour redevenir Manon, jeune festivalière et reportrice à ses heures perdues. Ce fut une joie, pendant ces quelques lignes, de revêtir mon costume une nouvelle fois pour vous présenter le CastleLive. Si l'envie vous prend de le découvrir de vos propres yeux, rendez-vous en juin 2025 pour la prochaine édition avec une nouvelle couleur à l'honneur. Et en quoi serai-je déguisée cette fois ? Suspense !

ÉMILIENCE FARNY, ENTRE POLAROÏDS ET PINCEAUX



©Émilienne Farny, Graffiti n°39, 2014, acrylique sur toile, 100 x 125 cm, atelier de l'artiste © Tous droits réservés

Par la Rédaction

À l'occasion de la rétrospective consacrée à l'artiste suisse Émilienne Farny « Émilienne Farny : l'œil absolu », qui se tient du 8 septembre au 3 décembre 2023 au Musée d'art de Pully, Rebecca Onesti, étudiante en Master à la Faculté des lettres, a travaillé sur le fonds photographique de la peintre. Deux vitrines dans l'exposition présentent le résultat de ses recherches.

Beaucoup d'artistes peintres ont eu recours à la photographie dans leur pratique picturale. Utilisée comme sources visuelles par certains, partie intégrante de la démarche picturale par d'autres, la photographie entretient un lien étroit avec l'histoire de la peinture depuis son invention dans les premières décennies du XIXe siècle. Artiste suisse majeure, Émilienne Farny (1938-2014) peint ce qui l'entoure, les vues urbaines de Paris, entre 1965 et 1971, puis les paysages romands à son retour en Suisse, maisons de banlieues aisées entourées de jardins de sa série « Le bonheur suisse », dont le titre révèle le regard ironique que porte l'artiste sur le modèle de vie helvétique (1972-75, fig. 1). Chantiers, panneaux de signalisation, graffitis sur les murs des villes, portraits de son entourage, figures de dos ou portant des lunettes noires cachant leur regard font également partie de ses sujets de prédilection. La rétrospective au Musée d'art de Pully, dont le commissariat a été assuré par le conservateur du musée Laurent Langer et Michel Thévoz, professeur honoraire à la section d'histoire de l'art de l'UNIL et compagnon d'Émilienne Farny avant son décès, présente les grandes étapes du travail de peintre de l'artiste et le regard qu'elle a porté sur son environnement.

Recherches sur le fonds photographique

Rebecca Onesti s'est rendue chez Michel Thévoz pour travailler sur le fonds photographique de la peintre, qui utilisait systématiquement un cliché parmi les prises de vue qu'elle prenait elle-même de ses sujets. C'est à l'instigation de l'Association des Amis d'Émilienne Farny, présidée par Claude Reichler, professeur honoraire de la Faculté des lettres, que le

projet d'étude du fonds photographique a été pensé. Ce projet a vu le jour dans le cadre du programme du Centre des Sciences historiques de la culture (SHC) à l'UNIL, sous la supervision de la Prof. Nathalie Dietschy (Section d'histoire de l'art, UNIL). L'étudiante a pu ainsi avoir accès aux fonds photographiques qu'Émilienne Farny avait pour habitude de ne pas dévoiler. La première étape a été un inventaire du fonds, construit en six grands classeurs qui correspondent aux étapes chronologiques de la carrière d'Émilienne Farny. Michel Thévoz, ancien conservateur au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, créateur de la Collection de l'Art Brut et fin connaisseur des enjeux de conservation, avait classé le fonds de manière systématique.

Au sein des classeurs, chaque entrée contient une reproduction d'une peinture accompagnée des métadonnées rédigées à la main par Michel Thévoz ainsi que les documents visuels utilisés, en général la photographie d'origine, le négatif et la diapositive de celle-ci, ainsi que des négatifs des clichés du même sujet non sélectionnés pour la peinture finale (fig. 2). Le fonds comporte encore 34 boîtes de diapositives, 13 enveloppes de photographies classées selon les séries de peintures correspondantes ainsi que des porte-documents.

L'analyse du fonds photographique qu'a réalisée Rebecca Onesti lui a permis de comprendre la manière dont la peintre a utilisé le médium photographique dans son processus pictural. Émilienne Farny entreprend chacune de ses œuvres à partir d'un cliché photographique qu'elle a pris elle-même, et qu'elle fait ensuite développer en diapositive qu'elle convertit sur la toile à l'aide d'un projecteur. Elle transpose de cette manière les contours des éléments photographiés, en suivant au crayon l'organisation formelle de la prise de vue. L'étudiante a émis l'hypothèse que



Fig. 1. Émilienne Farny, Haie épaisse, 1985 Acrylique sur toile, 110 x 146 cm, collection Dieter Gericke © Tous droits réservés

la peintre garde ensuite la photographie proche de la toile au vu des traces de peinture visibles sur plusieurs clichés imprimés.

Imprégnée par les artistes du Pop Art des années 1960 et leur goût pour les objets et les sujets du quotidien, Émilienne Farny fixe son regard sur des éléments de son environnement – vitrines de magasins, panneaux urbains, etc. – que le médium photographique lui permet d’enregistrer. Elle s’inscrit dans son époque, marquée par un retour à la peinture figurative, en réaction aux décennies d’abstraction et à l’expressionnisme américain. Le Pop Art, par son attachement aux cultures visuelles plus larges et aux objets du quotidien (publicité, magazines, bande dessinée, etc.), ainsi que les artistes de ce que l’on a appelé “la figuration narrative”, recourent aux images photographiques.

C’est le courant américain du milieu des années 1960 et des années 1970 de l’hyperréalisme (ou photoréalisme), dont les figures majeures sont incarnées par Chuck Close et Richard Estes, qui radicalise le rapport du médium photographique à l’image picturale. Les peintres américains de l’époque travaillent en effet à partir de clichés photographiques, développés en diapositives projetées sur la toile ou à côté de celle-ci, selon les pratiques. La photographie leur sert d’enregistrement d’informations transposées sur la toile avec une netteté et une précision chirurgicale. La peinture d’Émilienne Farny se distingue de ce courant visant à reproduire l’aspect photographique en peinture. Elle adopte une approche singulière du médium photographique, dont elle tire l’organisation spatiale et le cadrage opéré lors de la prise de vue, éléments qu’elle transpose sur la toile, mais

qu’elle modifie selon les besoins. Excepté dans ses dernières séries, ce sont très souvent des clichés noir et blanc qu’elle utilise, privilégiant ainsi la combinaison du cadrage sans couleur de la photographie et sa mémoire de l’instant vu de ses propres yeux. Elle peint ainsi par zones, à partir de la composition transmise par le premier regard photographique qu’elle a posé sur son sujet, qu’elle interprète en laissant sa mémoire guider le geste pictural.

Vitrines dans l’exposition

Rebecca Onesti a pu montrer les différents usages de la photographie par la peintre et les parts d’invention et de liberté opérées à partir des prises de vue. Elle a pu analyser l’évolution de l’emploi du médium par Émilienne Farny, des premiers Polaroids dans les années 1960, à l’argentique jusqu’au numérique. Elle a pu suivre le développement pictural de la peintre dans son rapport aux sources photographiques, son processus de réajustement des clichés sur la toile, le choix d’un cadrage plutôt large dans ses prises de vue qui lui permet de resserrer son point de vue lors de l’acte de peindre. Par exemple, dans Le regard n°11 (1996, fig. 3), présenté dans l’exposition de Pully, le format carré de la



Fig. 2. Archives d’Émilienne Farny.

Photo : Rebecca Onesti © Tous droits réservés



toile opère un premier changement quant aux sources photographiques de format rectangulaire, auxquelles s'ajoutent les traits de pinceaux saccadés ainsi que la palette chromatique aux tons froids qui relèvent de la composition picturale. Dans *Espace autogéré* (2011), visible également à Pully, dans un accrochage rythmé très réussi (fig. 4), la peintre a aussi recadré la prise de vue de l'espace urbain et supprimé la zone supérieure montrant des arbres derrière le mur lausannois. Par un effet de zoom qui coupe le graffiti aux extrémités, la peintre se concentre sur le plan pictural propre de la toile. Rebecca Onesti a ainsi examiné le premier regard porté sur les sujets, par le prisme de l'appareil photographique, à la genèse du regard pictural d'Émilienne Farny qui pose ensuite un œil et une main de peintre sur le monde. Au sein de l'exposition au Musée d'art de Pully, deux vitrines comprenant une sélection proposée par Rebecca Onesti du fonds photographique, permettent de révéler les rapports tissés entre le médium photographique et la peinture dans l'œuvre d'Émilienne Farny (fig. 5). L'étudiante a pu discuter avec Laurent Langer d'un choix d'images exemplaires qui renvoie aux œuvres sélectionnées par les commissaires et accrochées aux murs. On peut ainsi mieux comprendre la fabrication de l'œuvre. Émilienne Farny n'ayant jamais trouvé utile de montrer ses photographies, considérées comme de purs outils, l'accès à ce fonds et son étude constituent une véritable opportunité. Sa présentation au public au sein de la rétrospective au Musée d'art de Pully est à ne pas manquer !

Activités autour de l'exposition

Afin de faire vivre l'exposition, plusieurs événements ont été organisés. Parmi ceux-ci, des visites guidées données par Rebecca Onesti autour du fonds photographique

qu'elle a étudié ont eu lieu lors de la Nuit des Musées, le samedi 23 septembre. Une table ronde a également été organisée le 31 octobre à 18h00 au Palais de Rumine, organisée par l'Association des Amis d'Émilienne Farny et le Laboratoire Histoire & Cité de l'UNIL. Présentée par la Prof. Nathalie Dietschy, la table ronde a réuni Véronique Mauron, Jean-Rodolphe Petter et Michel Thévoz.

Infos pratiques

Exposition « Émilienne Farny : Le regard absolu »

Musée d'art de Pully, 8 septembre – 3 décembre 2023

www.museedartdepully.ch

Images ci-contre :

Fig. 3. Vue de salle de l'exposition Émilienne Farny. Le regard absolu, avec au centre de l'accrochage *Le regard* n°11 (1996) © Musée d'art de Pully, 2023. Photo : Mathieu Bernard-Reymond

Fig. 4. Vue de l'exposition du musée d'art de Pully © Tous droits réservés

Fig. 5. Vitrine de l'exposition du musée d'art de Pully © Tous droits réservés

LES GEORGES : UN FESTIVAL QUI REND HEUREUX FRIBOURG



©Orange Vision, Les Georges Festival, Nayana sur scène malgré la pluie qui se déchaîne, 2023

Par Sébastien Milcé

La place Georges Python est au cœur de Fribourg, le festival des Georges dans le cœur des Fribourgeois. « Un incontournable », voilà comment le définissent les festivaliers qui ont eu la chance d'assister à cette 9ème édition. Du lundi 10 juillet au samedi 15 juillet, les Georges ont fait bouger Fribourg au rythme des différents concerts, attirant plus de 16'000 festivaliers sur cette place emblématique.

Une des raisons du succès de cette édition est sans doute la politique de billetterie des organisateurs : sur les 6 soirs, 3 soirées sont payantes et 3 sont gratuites. Le lundi, jeudi et vendredi les spectateurs peuvent donc jouir de concerts tout aussi qualitatifs que les soirées payantes, et ce sans frais supplémentaires. Projet gagnant d'un concours de la Ville de Fribourg qui visait à dynamiser l'utilisation estivale de la place Georges Python, le festival se présente comme le digne héritier de la Jazz Parade qui avait animé les rues de la ville de 1989 à 2013. Une trentaine d'artistes se succèdent sur les deux scènes que propose le festival : la grande scène et le Square. C'est donc dans un espace très restreint que se déroulent les concerts, favorisant la promiscuité avec les artistes et l'ambiance intime dégagée par l'évènement. Aux antipodes d'énormes festivals tels que le Paléo, c'est dans une atmosphère chaleureuse et familiale que les festivaliers peuvent boire un verre tout en écoutant un concert de qualité.

En tant que festival open air, les Georges sont forcément à la merci de la météo et le moins que l'on puisse dire c'est que celle-ci n'a pas été clémente cette année, forçant l'annulation de la soirée du mardi. Une décision légitime au vu des orages violents qui s'abattaient sur Fribourg, mais qui a tout de même attristé les festivaliers qui ont raté le show d'artistes tels que Flavien Berger, Fischbach et encore d'autres. Toutefois, cet incident n'a pas suffi à modifier l'opinion générale quant à cette édition : une réussite. Pour finir en beauté, le festival a proposé une soirée d'anthologie.

Dès 19 heures, on pouvait entendre l'artiste lucernoise Pet Owners performer sur la scène du Square dans un style bien à elle, aux accents de folk et de synthé. Après une heure d'un show exaltant qui a su réveiller le festival, toute la foule s'est dirigée vers la grande scène pour y voir le Belge Jan Verstraeten. Vêtu d'un costume rose et d'un masque de souris, accompagné de musiciens accordés à la couleur de leur chanteur, l'artiste a plongé les spectateurs dans une ambiance décalée et chaleureuse. Empli d'une énergie contagieuse, Verstraeten n'a pas arrêté une seule seconde son show, tombant même certaines fois dans des sortes de « trances musicales », où les accords de ses musiciens semblaient prendre le contrôle de son corps. L'artiste a également réussi, en



©Pernette Emery, Les Georges Festival, L'artiste décalé Jan Verstraeten et son masque de souris, 2023



©Adrien Perritaz, Les Georges Festival, Le duo Ibeyi, deux véritables showwomen, 2023

une heure de concert, à développer une réelle complicité avec le public ; alors quand il se met à faire une danse de la pluie et que, moins de cinq minutes plus tard, comme par magie, une grosse averse s'abat sur les festivaliers, le chanteur décide de s'excuser en interprétant une ultime chanson. Le concert s'achève comme ça, malgré les cris de la foule qui demande au Belge de continuer ; mais le programme est serré et il est déjà temps de se rendre à la petite scène pour y écouter l'artiste fribourgeoise Nayana.

Avec sa première mixtape *Osmose* publiée en 2022, la jeune chanteuse performait pour la première fois sur la scène des Georges. Les festivaliers, qui venaient d'assister au show électrique de Verstraeten, se voient instantanément calmés par le style soul et la voix suave de Nayana qui se marie parfaitement avec les accords de ses musiciens. Le public ne fait alors plus qu'un – les spectateurs bougeant tous la tête au rythme de la musique douce mais puissante qui provient de la scène. Seulement, quelques minutes après le début du concert, la pluie commence à se déchaîner sur la place Georges Python ; même si quelques personnes décident de se mettre à l'abri, la plupart des festivaliers restent vaillants et ne se laissent pas décourager par la météo. Cependant, quelques instants plus tard, c'est la grêle qui s'abat sur le festival ; tout le monde cherche un couvert pour se protéger, mais Nayana et ses musiciens n'arrêtent pas pour autant le concert ; l'intensité monte même d'un cran avec des sonorités plus hip-hop qui démontrent la polyvalence de l'artiste. Finalement, la grêle s'interrompt et le public peut retourner devant la scène et profiter des dernières chansons qui sont, à l'instar du temps, redevenues calmes et paisibles. Une ultime musique en a capella pour conclure sa fantastique performance et c'est sous des applaudissements chaleureux que Nayana s'éclipse de la scène.

Du côté de la grande scène, on attend les jumelles franco-cubaines Ibeyi qui viennent faire la dernière date de leur tournée européenne devant le public impatient des Georges. Interprètes, compositrices, danseuses mais aussi showwomen incontestables, les deux artistes annoncent d'emblée qu'elles souhaitent fêter la fin de la tournée avec un concert mémorable et elles n'y manqueront pas ! La place George Python est alors plongée dans un univers aux croisements entre du RnB, de la soul, du hip-hop, de l'électro ou encore de la pop, le tout mélangé à des influences de la culture yoruba, ethnie africaine dont les deux sœurs sont originaires. En constant dialogue avec le public, les artistes insistent pour que le public chante, et c'est ce qu'il fait. On assiste ainsi à une scène touchante où tous les festivaliers fredonnent en cœur la phrase « Tears are our medicine » issue du titre éponyme présent dans leur dernier album *Spells 31*. Ibeyi font leur sortie sous les chants du public qui continuent bien après leur disparition de scène.

Pour que les gens se remettent de leurs émotions, le duo fribourgeois Los Pashminas est venu endiabler la scène du Square avec leur électro dansante et énergique. L'occasion de bouger la tête frénétiquement et de se laisser embarquer par l'univers particulier des deux compères qui ont ajouté cette touche d'électro qui manquait cruellement à certains festivalier.ères.

Dernier retour à la grande scène pour accueillir les artistes qui vont venir boucler cette 9ème édition : le duo malien Amadou et Mariam. Détenteur de deux victoires de la musique, le couple aveugle n'a cessé de marquer l'histoire de la musique depuis le début de leur ascension dès la fin des années 80. Ce fut donc un véritable honneur de les voir se produire au festival des Georges dans la petite ville de Fribourg. Au rythme de la guitare d'Amadou, les deux artistes se mettent à performer leurs classiques, invitant au passage la foule à chanter avec eux, ce qu'elle ne se prive pas de faire. Le couple est dans son élément et ça se voit ; ils discutent, blaguent, invitent les festivaliers à chanter, à taper dans leurs mains ... Ce concert apparaît ainsi comme une expérience interactive, où chacun met sa pierre à l'édifice pour vivre un moment exceptionnel. Une fois que les musiques les plus connues ont été jouées, Amadou effectue plusieurs solos de plus de 5 minutes : l'occasion de démontrer son talent à la guitare en laissant les festivalier.ères bouche bée devant l'aisance de ses gestes. Puis, sur un dernier sourire de l'artiste, le festival s'achève. Mais pas le temps de s'apitoyer car la nuit, elle, n'a pas encore touché à son terme.

Pour beaucoup, la fête fait partie intégrante de l'expérience de festivalier.ère et, le moins que l'on puisse dire, c'est que celle-ci ne manque pas aux Georges. Lorsque la foule quitte la place, les fêtard.es se dirigent en direction de Lapart, un bar bien connu des Fribourgeois, qui, exceptionnellement, reste ouvert toute la semaine jusqu'à 3h00 pour honorer son partenariat avec le festival. Doté d'une ambiance conviviale et chaleureuse, l'endroit est idéal pour venir discuter, rire ou encore échanger sur les concerts de la soirée. On peut bien évidemment y danser, grâce aux DJs divers et variés qui se succèdent toute la semaine pour animer ces *afters*. Si à 3h00, l'envie de dormir n'est toujours pas présente, le Crapule Club est l'endroit où se rendre pour prolonger la soirée jusqu'à 5h00. Caché dans le sous-sol du bâtiment, on est immédiatement frappé par l'atmosphère luxueuse de la boîte de nuit qui peut se vanter d'avoir des cocktails reconnus dans toute la ville. Et voilà comment se finit cette 9ème édition qui aura rendu heureux Fribourg pendant une semaine. Pour revenir sur cette expérience, on a eu la chance de pouvoir rencontrer 2 artistes fribourgeois qui ont joué durant le festival : Damlartiste et Cinnay.



©Pernette Emery, Les Georges Festival, Los Pashminas font sauter les festivalier-ère-s, 2023



©Adrien Perritaz, Les Georges Festival, Amadou et Mariam viennent clôturer le festival en beauté sur la grande scène, 2023

Artiste fribourgeoise ayant publié son premier morceau en avril 2020, Damlartiste tire déjà son épingle du jeu dans la scène musicale du canton. Chanteuse polyvalente, capable de fulgurances vocales sur du RN&B aussi bien que de poses techniques sur des productions hip-hop, Damlartiste a accepté de se confier à BoulevArt quant à sa performance aux Georges et sur son envie de se trouver musicalement.

BoulevArt : Salut Damla, tu étais sur scène hier soir. Comment as-tu trouvé l'expérience ?

Damlartiste : C'était trop bien, j'ai vraiment apprécié, malgré la météo. Les gens étaient chauds, donc j'ai passé un très bon moment.

Est-ce que tu as quelque chose à dire sur l'ambiance du festival en général ?

Les gens étaient de bonne humeur, j'ai senti beaucoup d'énergie dans le public, donc c'était très positif.

On parle quand même d'un festival qui a une grande aura à Fribourg et on peut imaginer que les artistes qui ne sont pas fribourgeois ont peut-être du mal à se rendre compte à quel point ça a un impact sur la ville. Est-ce que toi, en tant que Fribourgeoise, tu ressens ce festival différemment ? Quelle émotion ressens-tu dès qu'on te demande de venir aux Georges pour jouer ta musique ?

Déjà, c'était ma première fois au Georges et sachant que Fribourg, c'est ma ville et que c'est quand même le plus grand festival de musique de Fribourg ; franchement, c'était un honneur pour moi d'y participer. J'étais trop heureuse de pouvoir performer sur scène aux Georges. Je pense qu'il y a plus un côté plus émotionnel, plus sentimental quand tu joues dans ta propre ville.

Est-ce que tu as déjà été aux Georges ?

Oui, bien sûr. J'ai déjà été de passage, j'ai déjà vu les scènes. Et je me suis dit : « un jour, ça sera moi sur scène. »

C'est pas la première fois que tu montes sur scène. Est-ce que c'est différent dans le cadre d'un festival ? Est-ce qu'il y a plus de stress ? Est-ce que c'est une émotion différente ?

Je voulais quand même faire les choses bien, que le public passe un bon moment. Donc, j'avais une petite pression de peur de décevoir les gens. J'ai ressenti ce petit trac, mais c'était un bon stress, ça a été cool. Pouvoir partager ce moment avec les autres artistes, c'est quelque chose de beau. Ça permet aussi de faire connaissance, de faire de nouvelles découvertes, partager justement la passion qu'on a en commun, c'est une partie que j'adore. Ça ne me dérange pas du tout d'évoluer avec d'autres groupes. Je me dis : « On est là, allez, on profite tous. » Parce que moi aussi, après, je reste regarder les autres artistes. On est dans une bonne vibe, donc c'est cool.

Tu as partagé ta première musique publiquement en avril 2020. Trois ans plus tard, tu es dans la programmation des Georges. Est-ce que dès la publication de ta première musique, tu parlais dans cette trajectoire ? Est-ce que tu t'es dit : « On va se déployer publiquement » ou est-ce que ça apparaît comme une surprise pour toi aujourd'hui ?

Je dirais que le jour où j'ai sorti mon premier morceau et que j'ai eu de bons retours et que j'ai eu une certaine visibilité. Je me suis dit « Non seulement j'ai kiffé, mais les gens kiffent aussi. Vas-y, je vais continuer et je vais essayer d'aller le plus loin possible », mais sans non plus trop me prendre la tête. Ça se fera s'il le faut. Après, bien sûr, j'ai des objectifs, je veux évoluer,

bien évidemment.

Mais du coup, après trois ans, est-ce que ça va vite pour toi ? Est-ce que c'est la trajectoire attendue ?

Non, je ne dirais pas forcément que ça va vite, ça se passe très bien. Niveau timing, c'est parfait. J'ai le temps de m'y faire, de travailler mes morceaux, donc ça va très bien.

On va parler un peu de ton dernier EP, *Hiver Solitaire*. On y voit plusieurs styles se mélanger : on passe d'un style R&B, à un peu de variété, à des sonorités beaucoup plus hip hop notamment dans les morceaux de fin l'EP. Est-ce que tu aimes t'essayer à plusieurs styles ? Ou est-ce que tu vois ça comme une période transitoire où tu essaies de te chercher un peu musicalement ?

Je dirais qu'au tout début de ma carrière, j'ai commencé avec un style plus pop. Et puis, durant ces trois ans, j'ai eu le temps de me trouver, de savoir ce que je voulais faire, à quel genre musical j'aspirais, quels étaient les auditeurs que je ciblais. Et c'est vrai qu'au final, je me reconnais plus dans ce côté hip-hop ou R'n'B, ou même avec des prods qui sonnent plus trap. J'ai compris que c'était ce que je préférais et ce qui me ressemblait le plus.

Est-ce que tu as quelque chose à dire au Festival des Georges ou aux gens qui sont venus t'écouter en général ?

Ça m'a fait hyper plaisir, le public était motivé, encore une fois malgré la météo et la pluie. J'ai eu de très bons retours aussi par après que ce soit yeux dans les yeux ou sur les réseaux sociaux. Ça m'a fait juste trop plaisir.



©Orange Vision, Les Georges Festival, Cinnay, 2023



©Orange Vision, Les Georges Festival, Cinnay, 2023

Chanteur et rappeur fribourgeois de langue maternelle allemande, Cinnay se donne comme mission d'abolir les frontières de langues qui gangrènent les découvertes musicales. Avec son univers complexe et sa voix unique, il estime qu'il n'y a pas besoin de comprendre les paroles de sa musique pour l'apprécier. Il a accepté de se confier à BoulevArt sur sa performance aux Georges et sur les défis de langue dans le milieu musical.

BoulevArt : Tu as joué au festival des Georges mercredi. Comment as-tu trouvé l'expérience ?

Cinnay : Moi, j'ai kiffé jouer aux Georges. C'est la maison, c'est Fribourg, tu vois ? Je viens de Morat et c'est aussi un plaisir parce que je crois que j'étais le seul artiste chantant en Suisse allemand, qui a pu jouer sur la grande scène. Du coup, pour moi, c'est une belle opportunité et j'adore jouer à Fribourg. En plus, avec le nouvel album, la première fois, Digital Moshpit, sur scène, ça envoie !

Et comment as-tu trouvé l'ambiance du festival en général ?

Les Georges, c'est un festival familial, je trouve. J'adore ça, tous mes potes sont là-bas. Je connais Fribourg en plus, la place Python. J'y ai souvent mangé quand j'étais à l'école pendant les pauses de midi. C'est une trop bonne idée d'avoir un festival au centre-ville. Et puis les Georges, j'y ai déjà été plusieurs fois en tant que spectateur, du coup j'ai adoré jouer là-bas.

Comme tu le dis, tu es fribourgeois. On peut penser que des artistes qui viennent d'ailleurs ne se rendent peut-être pas compte de l'aura que possèdent les Georges pour les Fribourgeois. C'est vraiment un festival extrêmement important pour Fribourg. Est-ce que toi, en tant que Fribourgeois, tu abordes

ton concert dans ce festival avec une émotion spéciale ? Peut-être plus de peur ou justement une plus grande motivation ?

Franchement, j'étais super nerveux pour ce concert parce qu'on a essayé un nouveau set : nouvel album, nouveaux morceaux. Et tout ça pour la première fois sur scène. Mais sinon, je n'étais pas particulièrement stressé de venir ici vu que je connais l'ambiance, je connais les gens, je me sens à la maison ici. Et c'était le premier festival de cette année pour moi, il y en aura d'autres, mais c'était le premier. Du coup, en définitive, j'étais assez stressé, mais je me sentais bien quand même.

Tu es quand même habitué à la scène, mais est-ce que tu vois une différence entre jouer un showcase ou un concert et faire un festival ? Est-ce qu'il y a une différence appréhension ? Est-ce que tu vois différemment ton set ?

Oui, c'est quand même différent parce que si tu joues à un show dans un club, ça dépend du contexte, mais normalement, les gens viennent pour te voir, ce qui n'est pas le cas dans un festival. Mais, je trouve qu'un festival c'est toujours une opportunité de faire découvrir à d'autres personnes ta musique quand ils ne connaissaient pas forcément ce que tu fais. Moi, j'aime bien jouer en festival, surtout parce que c'est en extérieur, j'aime trop ça, particulièrement avec une grande sonorisation comme aux Georges. Moi, j'adore ça quand ça envoie, quand ça pète quoi, je kiffe ça. Les boîtes c'est différent, j'aime aussi, mais en été, les festivals c'est le meilleur truc à faire.

Tu considères donc le fait que les gens viennent te voir avant tout pour l'ambiance du festival comme quelque chose de bénéfique et non pas néfaste ? C'est une occasion de te faire découvrir ?

Oui, justement, je vois ça comme une

opportunité de pouvoir jouer devant des gens qui ne m'ont jamais vu. C'était le cas en plus, je suis allé dans le public après le concert, parler un peu aux gens qui étaient là. Et, il y a certaines personnes qui sont venues vers moi en me disant : « Quelle jolie découverte. Je ne te connaissais pas avant. » Il y avait plus de Romands que de Suisses allemands, ça, j'aime encore plus. Si j'arrive à convaincre des Romands, pour moi, j'ai réussi. J'essaie vraiment de briser un peu les frontières de langues. Je suis un peu entre les deux, entre les Suisses allemands et les Romands, mais il faut réussir à convaincre les deux.

Justement, tu rap en allemand, même en suisse allemand, c'est une langue qui est quand même assez peu médiatisée dans le rap, à part dans les régions germanophones. Est-ce que pour toi, c'est plus dur de s'exporter quand on rap en allemand ? Surtout pour toi qui est dans un canton qui est bilingue.

Je dirais que, pour la musique que je fais, tu n'es pas obligé de comprendre les paroles pour forcément kiffer grâce à l'univers dans lequel je bouge, les productions et mélodies que je propose. C'est quelque chose que tu peux aimer comme ça, sans forcément comprendre les paroles. J'essaie vraiment de proposer un style unique avec une voix unique que tu peux reconnaître directement. C'est mon but, justement, de pouvoir plus bouger en Romandie, j'y ai beaucoup de connexions. Et forcément, je pense que si tu sais parler la langue, par exemple, être capable de parler français entre les morceaux, ça aide à pouvoir s'exporter en Suisse romande. D'ailleurs, aux Georges, j'ai complètement mélangé suisse allemand et français. C'est aussi une question de sentir un peu le public. Qui parle suisse allemand ? Qui parle français ? Et si tu sais parler les deux, pour moi, tu as déjà gagné. Le fait que je sache bien parler le français me permet de travailler avec des Romands aussi, et ça, c'est un bénéfice pour

ma carrière.

Est-ce que tu penses que peut-être que la barrière de langue bloque la découverte de gens très talentueux du côté germanophone ?

Certainement, beaucoup de mes potes musiciens Suisses allemands ou même des producteurs sont paumés s'ils travaillent avec des Romands. C'est dommage parce que ces gens-là pourraient faire des trucs incroyables ensemble, mais ils ne savent pas communiquer. Il y a du potentiel là-dedans, je pense. Il faudrait plus connecter la Suisse allemande et la Suisse romande, parce qu'il y a des grands artistes, des deux côtés qui pourraient très bien collaborer ensemble et ce serait un bénéfice pour tout le monde. Et justement, moi, je me sens un peu dans le rôle de briser cette frontière et de mélanger les deux côtés.

Est-ce que tu as quelque chose de plus à dire aux gens qui ont assisté à ton concert ou bien au Festival des Georges ?

Allez streamer mon nouvel album Digital Moshpit. C'était un grand plaisir de pouvoir jouer aux Georges et de pouvoir montrer les nouveaux morceaux sur scène pour la première fois. Et puis, pour moi en plus, c'est un plaisir, en tant que chanteur et rappeur suisse allemand, de pouvoir jouer sur une scène plutôt romande. A la prochaine et merci pour l'invitation BoulevArt.



LE LIVRE SUR LES QUAIS



© Pierre-Antoine Grisoni, Le Livre sur les Quais 2023

Vendredi soir, 1er septembre 2023. Sur les quais de la ville de Morges, face au lac, la chaleur se fait lourde, la pause estivale touche à sa fin et laisse place à deux événements qui réunissent les acteur-ice-s du monde des livres : la rentrée littéraire et *Le livre sur les quais*. C'est par le biais de la question féministe que nous avons décidé d'approcher cette 14e édition du festival morgien ; et nous avons eu la chance, parmi de nombreuses rencontres, d'assister à des conférences de l'infatigable Michelle Perrot, d'écouter la romancière Titou Lecoq ou de mener une discussion avec Kyra Dupont Troubetzkoy, autrice du *Piège de papier*.

L'histoire du livre sur les quais s'écrit depuis 2010, au cœur de la ville de Morges, de son charme paisible et de sa vue imprenable. Le festival tourne autour d'un principe fondamental : la rencontre du monde de l'écriture et de son public, amoureux des lectures et de livres. C'est la célébration de la littérature qui est au cœur de l'événement, cet exercice parfois difficile et douloureux, parfois jubilatoire, auquel s'adonnent certaines femmes et certains hommes, à la recherche d'un savoir, d'un rêve, d'une pensée...

En septembre, les quais de Morges donnent vue sur de larges horizons

Les quais sont le lieu idéal pour célébrer les livres. Lieu de départ, de balade et d'accueil, ils deviennent ce carrefour annuel des rencontres. Mélange, proximité – la magie de la littérature fait le reste. Le livre, en lui-même, n'est-il pas un *quai de l'esprit* ? Un lieu d'où partent les idées ? Où la pensée et l'imaginaire, à force de mots, se nourrissent de larges horizons ? C'est aussi cela, *Le livre sur les quais* : une opportunité pour les auteur-ice-s romand-es de s'ouvrir à un public large. L'amour du livre s'y ressent, le livre comme objet intemporel et délocalisé, comme un miroir des époques.

Discours d'inauguration du Livre sur les Quais

Il est 18h57 et la chaleur est intense. La première journée d'événements littéraires touche tranquillement à sa fin. Face au spectacle lémanique, sous une grande tente blanche, romans, nouvelles, essais, poèmes, récits autobiographiques, ouvrages culinaires, hymne à la nature, drames familiaux, amours tragiques,

crimes non élucidés ou essais sociopolitiques. Tous s'entassent sur les tables qui, jusque-là, servaient aux rencontres entre écrivain-e-s et lecteur-ice-s. La présidente d'honneur, Marie-Hélène Lafon, est introduite à la foule, dans un discours d'accueil presque trop formel, un peu monotone. La tête haute, les cheveux frisés et les lunettes rondes, cette dernière prend la parole, d'une voix articulée. Ses yeux ne cachent pas son amusement :

J'adresse tout d'abord mes remerciements à la municipalité de Morges, aux représentant-e-s du conseil communal de Morges et aux représentant-e-s du Conseil d'État. J'adresse mes remerciements, je dis MERCI ! Mais je ne devrais pas... Oui, je devrais tancer, gronder et morigéner les représentant-e-s du conseil de Morges, les représentants du Conseil d'État et même la municipalité. Cet exercice de la présidence d'honneur que j'ai inconsidérément accepté, pour l'écrivain, c'est le début de la fin. C'est le bûcher des vanités, c'est une débauche pure. Le vers est dans mon fruit. Vous gâchez trop vos présidentes. Vos présidents aussi probablement, je ne sais pas – je ne m'aventurerai pas dans ce terrain miné.

Le public rit. Elle soupire, mi-amusée, mi-contrariée, et poursuit avec une description finalement élogieuse – quoique surjouée, et très bien surjouée – du lieu.

Je m'explique : quatrième étage, trois fenêtres sur le lac. Plein feu sur la beauté des choses ! Le lac : friselis, clapotis, chuchotis, murmures et frissons garantis à foison. Les Alpes : qui font la roue et déploie l'éventail. Surtout ça, renverser le ciel. Renversé, on le comprend, renversé à plein bord, généreux, velours profond. Et moi, la présidente : ce matin dès 7h12, debout, crayon en main, au 4e étage, dans la chambre aux trois fenêtres, pour pondre le discours. Cinq minutes, on m'a bien dit, cinq minutes, remerciements inclus. Mais moi, je suis une lente. Une besogneuse, une qui s'applique depuis la primaire en tirant la langue, une agricole carabinée, une travailleuse du verbe.

Donc, 7h12 crayon en main et bouche ouverte devant les trois fenêtres au 4e étage. Ça rougeoie dans les hauteurs, ça s'enflamme sur les sommets, on n'aura pas les mots pour le dire... c'est déjà bien beau d'avoir les yeux pour le voir, et tout le reste pour s'émouvoir. Donc, merci, pour le grand jeu, et tant pis pour le discours un peu foutraque, bancal et bâclé, bousculé, percuté, irradié par le fulgurant de 7h12, incendié le discours, incendié par l'ordinaire beauté. Merci d'être ici, de nous rassembler ici aux lisières extrêmes de l'été depuis 13 ans autour et pour les textes.

Le festival participe à la visibilité du livre et contribue à la rendre accessible. Fondé dans le contexte inquiet des premiers livres électroniques et, avec lui, le potentiel d'un nouveau moyen de diffusion, le festival n'a pas cessé, en 14 ans, de se développer



autour du « format papier ». Par le public qu'il attire, l'évènement morgien montre que le monde littéraire, par sa beauté, ses opportunités, ses dérives et cruautés et ses dérives démocratiques interroge, effraie, stimule, intrigue, inspire... et surtout, rapproche.

Car le monde littéraire est un monde qui a résolument besoin des intelligences collectives, qui nécessite de lutter contre les peurs, l'ignorance, l'obscurantisme. Il nourrit les curiosités et, parfois, parie sur le plaisir de l'esprit... Le livre, contre les barrières géographiques et politiques, est un espace de circulation des idées, une communauté d'ouverture, d'échanges, de découvertes et de créations. C'est ainsi que Marie Hélène Lafon termine son discours d'accueil : sur un éloge des textes.

Le grand jeu des textes. De la langue, de ses tours et détours, de ses liasses irrémédiables et de ses vertiges capiteux. Le grand jeu des histoires, celles des autres et des uns, celle que nous inventons et réinventons, celles que nous avons rêvées, celles que nous vivrons, celles qui écrasent, celles qui tiennent chaud et mettent en joie, celle qui consolent, celles qui font craquer les coutures étroites des vies trop bien rangées, celles qui élargissent les horizons au-delà du 4e étage des 3 fenêtres du lac, des alpes, et du velours déployé.

Les histoires, les textes, les livres, nous accompagnent dans le monde qui est vaste, ailleurs, au-delà des trois fenêtres, vastes et cabossées, le monde gueule, le monde crie, il crame et n'en finit pas de convulser, écrire, lire et écrire et lire serait une façon d'être au monde. De tenir tête, de tenir et de faire face. Chacune, chacun ensemble contre vents mauvais et marrés contraires. Tenir et faire face. On continue, ça continue.

Les journées passées au festival montrent effectivement que ce n'est pas près de s'arrêter. Le public est nombreux et enthousiaste. C'est un succès. Mais regardons de plus près, situons-nous et suivons un chemin plus précis. Si le livre est une porte d'entrée vers de nouvelles idées, choisissons-en une : le féminisme. Quelle place prend-il, aujourd'hui, dans ce monde, parfois conservateur, de la littérature ? De manière directe ou indirecte, il est plus que présent au livre sur les quais cette année. Et cela a attisé notre curiosité.

Michelle Perrot et Eduardo Castillo avec *Le temps des féminismes*



Michelle Perrot © Jean-François Robert, Le Livre sur les Quais, 2023

En premier lieu, nous avons suivi, lors du festival, trois événements autour du dernier livre de Michelle Perrot et Eduardo Castillo, paru en janvier de cette année, *Le temps des féminismes*. Cet ouvrage a vu le jour sous l'impulsion d'Eduardo Castillo qui a proposé à son ancienne professeure d'histoire à l'université, Michelle Perrot, une série de quatorze entretiens. L'ouvrage rend compte de ces entrevues sous forme d'un texte suivi, écrit « comme une histoire ». Dès les premières pages, Eduardo Castillo définit le projet du livre : c'est « une brève histoire des femmes et du féminisme, conjuguée à tous les temps ». Nous nous sommes rapidement rendu compte que le livre débordait sa prétention première. Bien qu'il comporte des aspects théoriques et historiques, l'ouvrage est aussi intime ; c'est la vision d'une femme qui a été témoin – et actrice – d'une évolution mouvementée du féminisme. Cette femme, c'est Michelle Perrot, née en 1928, professeure émérite d'histoire contemporaine à l'Université Paris Diderot. Comme historienne, elle a notamment co-dirigé le célèbre ouvrage *L'Histoire des femmes en Occident*, paru entre 1991 et 1992.

Nous nous sommes procuré *Le temps des féminismes* et avons fait la file au stand dédicace, à la rencontre de la grande historienne. Malgré l'attroupement, la nonagénaire a pris le temps de discuter quelques minutes et d'écrire, à chacun, un texte personnalisé. Lors des différents événements organisés au *Livre sur les quais* autour de cet ouvrage – qui, sans doute, restera un incontournable de la pensée féministe – elle a répondu à toutes les questions avec entrain, et sourire. Sa présence est solaire et, lorsque nous l'écoutons, elle fait figure d'inspiration. Nous sommes impressionnées par cette *grande dame*. Cette pionnière qui a su, bon gré mal gré, garder son enthousiasme. Elle ouvre la première discussion en relevant que le féminisme est pluriel, d'où le titre. C'est certainement, selon elle, ce qui en fait sa richesse et c'est bien pour cette raison qu'il est nécessaire d'en retracer l'Histoire. « Plus il y a des féminismes, plus il y a de liberté ! » s'exclame-t-elle. Plutôt que de s'enliser dans des conflits, elle souhaite avant tout mettre l'accent sur les convergences et les points communs, et les replacer dans une histoire *plus longue* qui en fait un socle solide. Les femmes, dit-elle, représentent la moitié de la population et ne peuvent, ce faisant, être d'accord sur tous les sujets : elles ne peuvent – et ne doivent – avoir une pensée unique. La multiplicité des mouvements est donc bien normale ; le féminisme est une *ouverture* et une invitation à parler de toutes les questions : une invitation à débattre. C'est justement cela qui fait vivre une société.

Elle met également l'accent sur l'importance de l'intersectionnalité pour lutter contre l'essentialisme : aborder le féminisme sous le prisme de multiples approches – telles que l'économie, la société, l'histoire, etc. – est absolument fondamental. À

cela, Eduardo Castillo ajoute que l'histoire de l'émancipation féminine, contrairement à ce que l'on pourrait croire, est faite d'étapes, de retour en arrière, de tensions ; il ne s'agit pas d'un mouvement linéaire qui irait du pire vers le meilleur. Dans cette perspective, Michelle Perrot nous fait part de sa vision du féminisme d'aujourd'hui : « [i]l est très ouvert, je trouve que les jeunes féministes sont très inventives, elles ont franchi un certain nombre d'étapes et, par conséquent, elles sont plus hardies parce que la ligne de démarcation s'est déplacée. J'ai un regard solidaire, ouvert et intéressé ». Aussi trouve-t-elle le mouvement #MeToo formidable ; il prend place dans une certaine continuité et est le résultat d'une lutte de longue durée. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est primordial d'écrire l'histoire longue des mouvements féministes puisque, comme indiqué à la page 61 de son ouvrage, elle se « trouve désormais souvent face à de jeunes féministes qui se rendent compte qu'elles ignorent des pans entiers de cette histoire ». Tout cela pose un nombre incalculable de questions quant à la transmission de l'histoire des femmes. Pour finir, elle rappelle à chacun-e d'être toujours vigilant-e : « Les nuages sont très forts à l'horizon et il faudra les affronter ! »

Titiou Lecoq avec *Le couple et l'argent. Pourquoi les hommes sont plus riches que les femmes ?*



Titiou Lecoq ©Céline Nieswaser, Leextra, Le Livre sur les Quais, 2023

Toujours dans le but de découvrir les auteur-ice-s féministes de l'évènement, nous nous sommes rendues aux discussions de la romancière et essayiste Titiou Lecoq qui interroge et analyse les discriminations de genre. Nous avons été surprises par la quasi-absence d'hommes participant aux deux évènements: le féminisme n'intéresse-t-il toujours que les femmes ? Passons. Sa dernière parution, *Le couple et l'argent. Pourquoi les hommes sont plus riches que les femmes ?* (2022), est issue d'une réflexion continue, dans la lignée de ses deux autres essais d'orientation féministe. Tout d'abord est paru *Libérés !* (2019) qui traite, notamment, des tâches ménagères au sein du foyer, puis *Les Grandes Oubliées* (2021), qui aborde la question de l'invisibilisation des femmes dans l'histoire. Si Titiou Lecoq en est venue au sujet de l'argent, c'est qu'il est peu – voire pas du tout – abordé dans la perspective féministe. La thématique de l'argent est d'ailleurs souvent invisibilisée dans la famille et dans le couple ; cette *absence de l'argent* fascine et questionne Titiou Lecoq. Pour aborder le sujet, l'autrice raconte l'histoire de Gwendoline que l'on suit tout au long du récit, dans les différentes étapes de sa vie, en passant par l'enfance, la mise en ménage, le mariage, les enfants, le divorce et ceci sans pour autant changer d'époque. Il s'agit de voir comment ce personnage vit, ce que la romancière appelle, *la grande arnaque*.

Lorsqu'elle s'est intéressée au sujet de l'argent, Titiou Lecoq s'est aperçue que cette « grande arnaque » débutait déjà dans l'enfance puisque les parents ont tendance à donner de l'argent de poche aux garçons alors qu'aux petites filles, on leur demande « ce qu'elles souhaitent ». Les parents déboursent le même montant, mais pas de la même manière. Les petites filles se retrouvent alors dans une position de demande, pas de responsabilité, ni de liberté. La romancière déplore également le manque total d'éducation financière donnée aux petites filles. La socialisation n'est pas la même. Un des éléments revenant dans les étapes de vie, relève l'autrice, est la réticence au conflit : puisque les femmes se sentent responsables de la bonne entente du couple et de la famille, elles n'aborderont pas les sujets qui fâchent, comme les tâches ménagères ou l'argent. Pourtant, comme Titiou Lecoq l'a rappelé à maintes reprises, parler d'argent au sein du couple est primordial. L'impact de son passage sous silence peut avoir des conséquences dramatiques.

Dans son ouvrage, ce mécanisme est explicité à travers « l'anecdote des pots de yaourt ». Si le titre prête à sourire, c'est une illustration éloquent. Tout au long de son mariage, Gwendoline se charge des petites dépenses comme les courses, tandis que Richard, son mari, se charge des dépenses « plus importantes », comme le remboursement du prêt immobilier ou de la voiture. Une fois leur rêve de mariage idéal brisé, il est temps de faire les comptes. Richard a payé le prêt immobilier et la voiture. Et il repart avec. Gwendoline, elle, se retrouve avec les pots de yaourt...

Interview Kyra Dupont Troubetzkoy avec *Le piège de papier*



C'est lors de la soirée de préouverture du *Livre sur les quais* et du lancement de la 10e édition du Prix du livre de la Ville de Lausanne 2024, au Casino de Morges, que nous avons découvert Kyra Dupont Troubetzkoy. Elle est l'une des candidat-e-s en lice, avec son ouvrage *Le piège de papier*, pour ce prix culturel participatif qui est décerné par l'ensemble des lecteur-ice-s (qui pourront voter du 1er janvier au 29 février 2024). Dans ce cadre, vous pouvez retrouver l'autrice qui abordera son nouvel ouvrage le samedi 11 novembre 2023, à 11h, à Plateforme 10 (auditorium MCBA, entrée libre, sur inscription).

Le piège de papier est le sixième roman de la Genevoise. L'ouvrage raconte l'amitié fusionnelle entre deux jeunes femmes, écrivaines en devenir et, peu à peu, rivales. La narratrice va subir, au fil du temps, l'ombre de son ancienne amie et décider de se venger. Elle va lui tendre, ce que l'autrice appelle un « piège de papier », en se servant des armes de la fiction et de la littérature pour mettre à bien son entreprise. Les héroïnes font le choix de jouer le jeu du patriarcat, au lieu d'opter pour la sororité. C'est un roman qui traite d'amitié entre femmes et d'imposture, tout cela sur fond de littérature. Nous avons passé un moment avec l'autrice, Kyra Dupont Troubetzkoy, qui nous a accueillies sur son stand, pour discuter plus en détail des aspects féministes de son ouvrage.

Comment vous est venue l'idée de traiter de cette thématique d'amitié entre femmes ?

Ce qui m'intéressait, c'était de travailler avec deux héroïnes puisqu'en littérature, on s'est bien appliqué à ce qu'elles ne soient pas entendues, particulièrement au XIXe siècle. Je trouvais donc intéressant de parler d'une amitié féminine avec pour cadre la littérature, puisqu'elles deviennent écrivaines. On a souvent fait de l'amitié une vertu masculine et à l'inverse, dans l'inconscient collectif, les femmes, elles, se crèpent le chignon. Quelque part, je voulais montrer que l'amitié entre femmes est également quelque chose de très intense, cela peut être un refuge, un choix, une liberté, une bouffée d'air par rapport à la vie domestique même si c'est moins le cas aujourd'hui. Je voulais également mettre en avant cette notion de sororité. Bien que parfois, cela soit une sorte de fantasme, à mon sens. À l'adolescence, il est facile de nouer des amitiés intenses et passionnelles, c'est le cas d'ailleurs de mes héroïnes. Néanmoins, arrivées dans la vie professionnelle, où les places sont plus rares et plus particulièrement lorsqu'on grimpe les échelons, il est difficile de construire une forme de sororité. C'est à ce moment que mes personnages vont se tirer dans les pattes. Ce faisant, elles font le jeu d'un certain patriarcat et, souvent, ce qui serait en réalité souhaitable c'est que cette sororité se manifeste véritablement.

Dans ce contexte quelle est votre définition du mot « sororité » ?

Pour moi, il est synonyme d'âme sœur, de partage, d'entraide, de compréhension, d'une forme de sensibilité féminine.

Vous considérez-vous féministe ?

En tout cas pas militante et presque un peu indépendamment de ma volonté dans le sens où je n'ai pas fait exprès de l'être, mais je pense que je le suis. Je trouve que le féminisme est très compliqué aujourd'hui, il y a tellement de courants que je ne saurais pas lequel choisir. Toutefois, être féministe est presque évident puisque j'ai cette sensibilité féminine que je cultive dans mes romans, beaucoup de mes personnages sont des personnages féminins. J'aime beaucoup l'amitié entre femmes et la compagnie des femmes. Je suis mère d'une fille et j'admire énormément les grandes figures féminines comme Virginia Woolf en littérature, j'ai également découvert ici Joyce Maynard (romancière américaine, présente au livre sur les quais pour son dernier ouvrage *L'hôtel des Oiseaux*). Cependant, tout cela s'est fait un peu malgré moi...

Vous avez beaucoup d'héroïnes dans vos romans : est-ce cette sensibilité qui vous a fait vous tourner vers des personnages souvent féminins ?

C'est vrai que même lorsque j'aborde des personnages masculins, c'est souvent leur part féminine qui m'intéresse. J'ai beaucoup de personnages féminins certes, mais ces choix se sont faits sans que je m'en rende compte. Ce n'est pas parce que c'est dans l'air du temps, puisque cette histoire entre ces deux amies, j'avais envie de l'écrire depuis longtemps, je savais que je l'écrirais un jour, et finalement c'était le bon moment pour moi. C'est vrai que, souvent, je cherche à aborder le fait que les femmes doivent absolument ne pas oublier de maîtriser leur espace et faire le choix de cette liberté comme dans *L'envol de milans*. Mon personnage, Jeanne, est une mère qui a perdu de vue sa vie professionnelle et ce pour quoi elle était faite pour s'occuper complètement de ses enfants et qui est rattrapée en quelque sorte.

N'y a-t-il pas là un engagement politique, même inconscient ?

Non parce que je n'aime pas les étiquettes, je trouve cela trop simpliste. Je ne me sens pas d'être une porte-parole ou un porte-voix de la cause féminine. Chez moi, il n'y a pas d'évènement fondateur qui fait que je me suis engagée en écriture pour cela. Cette configuration en ferait un acte politique et ce n'est pas mon cas, j'ai une écriture avant tout littéraire : j'écris des romans.

Est-ce que vous sentez cette sororité dans le monde littéraire ?

Je pense qu'il y a un mouvement qui a été initié par la littérature et qui est peut-être le reflet des lignes qui bougent dans la société. Il y a par exemple une nouvelle collection chez Julliard qui a été créée par Vanessa Springora (autrice de l'ouvrage *Le Consentement*), qui s'appelle « Fauteuses de trouble ». Une voix féminine s'élève et devient incontournable. Probablement que la littérature contribue à cela et nous ne pouvons que nous en réjouir. J'aimerais tout de même que nous n'arrivions pas à une parité artificielle parce que, sous couvert de parité, nous serions obligés de mettre des femmes en avant. Il faudrait reconnaître les talents avant de reconnaître un genre. Une autre preuve de ce réveil des voix féminines se perçoit lorsque l'on se penche sur les prix littéraires. Sur onze, il y en a eu six qui ont été attribués à des femmes en 2022. Il y a eu Brigitte Giraud qui a eu le Goncourt, Annie Ernaux le Nobel et Sarah Jollien-Fardel qui a fait une très belle percée dans le monde littéraire francophone.

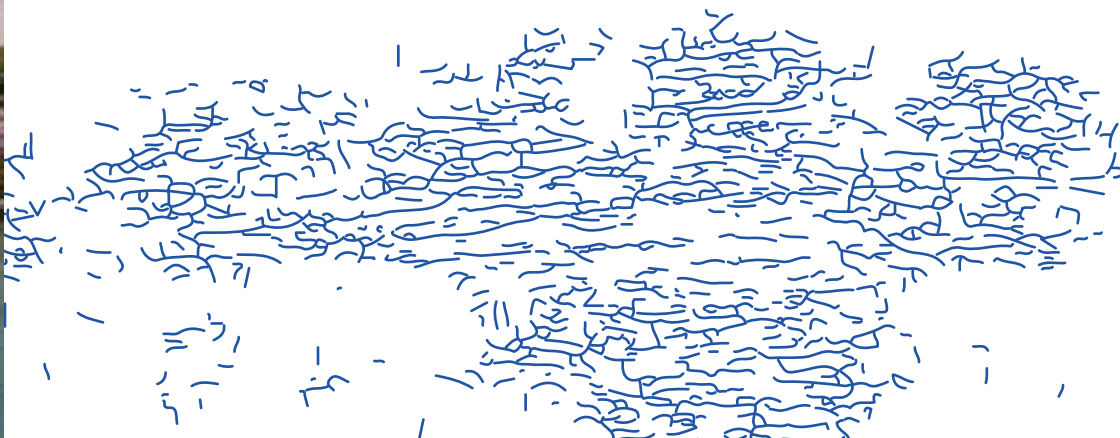


© Pierre-Antoine Grisoni, Le livre sur les quais, 2023

Notre bilan du féminisme au livre sur les quais

La pensée féministe – ou plutôt les pensées – ont fait leur chemin jusqu'aux imperturbables quais de la bourgade morgienne. Les discussions, rencontres et présentations proposées ont fait voir la multiplicité foisonnante des féminismes contemporains. Avec Michelle Perrot et Eduardo Castillo nous avons approché la question sous l'angle de l'historicité, des mouvements globaux et des continuités au long cours. Avec Titiou Lecoq, nous avons abordé, dans une perspective romanesque et militante, l'aspect plus pragmatique de la condition quotidienne des femmes occidentales. Enfin, avec Kyra Dupont Troubetzkoy, nous avons exploré les tensions, la beauté complexe des relations interféminines, exploration éminemment littéraire, nuancée, sans lourdeur morale aucune. Ces différentes approches se complètent et apportent toutes des pistes de réflexion sur ce qu'est le féminisme aujourd'hui, ou plutôt sur ce que sont les féminismes. Réflexions faites de nuance, d'ouverture et de pluralité. Qualités éminemment romanesques, voilà les mots d'ordre de notre parcours, entre féminisme et littérature.

Notre expérience du livre sur les quais a été, en définitive, particulièrement stimulante. Le cadre a un effet magique. Le lac, les buvettes, les stands, la foule et les croisières confèrent au festival une atmosphère de vacances. La programmation variée convient à tous les goûts, même aux plus jeunes. Les auteur·ice·s ont été très accessibles, l'atmosphère paisible y est certainement pour beaucoup. Cette proximité entre auteur·ice·s et lecteur·ice·s est particulièrement agréable. Rien que pour vivre une expérience presque dépayssante, ça vaut la peine de s'y rendre l'année prochaine !





Aider nous à offrir
la gratuité et l'accès
équitable à la culture.
UN GRAND MERCI !



